

CONTRIBUTIONS
AU FOLKLORE ÉBRTIQUE



CONTES LICENCIÉUX
DE
CONSTANTINOPLE
Par Jean NICOLAÏDES

410
/4
/w

CONTES LICENCIUEUX
DE CONSTANTINOPLE
ET DE L'ASIE MINEURE

TOME I^{er}

DES CONTRIBUTIONS AU FOLKLORE ÉROTIQUE

CONTRIBUTIONS AU FOLKLORE ÉROTIQUE

Pour paraître prochainement :

Tome II. — Contes licencieux de la Gascogne, recueillis par ANTONIN PERBOSC.

Tome III. — Contes licencieux de la Corse, racontés par GIAN-DUMENICU DI CARGIACCA.

Tome IV. — Contes licencieux de l'Alsace, racontés par le MAGNIEN DE ROUGEMONT.

Tome V. — Contes licencieux de la Normandie, racontés par le MAGISTER DE NEUVILLE.

Tome VI et suivants. — Contes licencieux de divers pays, recueillis aux traditions orales par nos COLLABORATEURS.

Nous acceptons avec plaisir pour cette collection, tous les contes, chansons, etc., recueillis oralement que l'on voudra bien nous envoyer écrits ou traduits en français (avec texte original, s'il s'agit de poésies, chansons, proverbes, etc.)

CONTRIBUTIONS AU FOLKLORE ÉROTIQUE

CONTES, CHANSONS, USAGES, ETC.

RECUEILLIS AUX SOURCES ORALES

TOME I^{er}

CONTES LICENCIÉUX
DE CONSTANTINOPLÉ
ET DE L'ASIE MINEURE

RECUEILLIS

PAR

JEAN NICOLAIDÈS

PROFESSEUR AU LYCÉE DE CHIOS



KLEINBRONN

—
LIBRAIRE DÉPOSITAIRE

GÉNÉRAL PUCKER, LIBRAIRIE GÉNÉRALE ET INTERNATIONALE

RUE DE SAVOIE, 5, PARIS (VI^e)

Cet ouvrage a été tiré à :

200 exemplaires sur papier vergé à .	20 fr.
30 — — de Hollande à	30 fr.
20 exemplaires sur papier du Japon à	50 fr.

PAR

JACOB MARTIN

Imprimeur

à KLEINBRONN

— 1906 —

AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

*Il y a quinze ou vingt ans, un groupe de savants français et étrangers donna sous le titre de *Kōjima-ban*, une série de cinq volumes consacrés au folklore érotique. Cette publication prouva qu'un grand nombre de thèmes qui, modifiés plus ou moins heureusement, ont pris leurs grandes lettres de naturalisation dans la littérature (théâtre, fabliaux, nouvelles, etc.), se retrouvaient identiques dans les récits populaires. Quelques érudits ont voulu trouver leurs origines dans des récits importés par les grands mouvements de peuples qui accompagnèrent les Croisades, par exemple, ou dans des fables écrites, colportées par les marchands et les navigateurs, ou encore dans l'imitation littéraire, phénomène qui s'expliquerait fort bien en notre siècle de vulgarisation par l'imprimerie, mais qui paraît inacceptable pour le moyen âge.*

Si l'on considère que la littérature érotique populaire ou savante, est une des bases de la

mythologie, de l'histoire des religions et des philosophies, et du folklore, en même temps qu'une des assises de la littérature de tous les peuples, nous pensons qu'il est nécessaire de compléter les collections existantes et de recueillir pendant qu'il en est temps encore, ce qui, demain, sera submergé par l'instruction générale.

Nous avons l'espoir que les chercheurs littérateurs et folkloristes, voudront bien nous aider dans notre tâche en nous communiquant leurs observations, en nous signalant les ouvrages anciens ou modernes qui donnent des leçons ou variantes des récits publiés, en nous envoyant les recueils manuscrits qu'eux-mêmes auront pu en faire et que nous publierons dans la collection, s'ils offrent de l'intérêt.

Peut-être l'histoire des origines de la littérature et de nombreuses questions de folklore, d'ethnographie, de linguistique et d'anthropologie trouveront-elles dans notre publication les éléments de solutions vainement cherchées jusqu'ici.

LES ÉDITEURS

Kleinbronn, novembre 1905.

NOTICE SUR L'AUTEUR

Jean Nicolaïdes naquit à Indgé-Sou, l'ancienne Césarée, en Asie-Mineure, le 21/9 décembre 1846. Son père, Nicolas Zoéoglou, mourut peu après à Constantinople. Sa mère, Hadji-Photény, née Papaantonoglu-Eustache, se vit forcée de travailler à des ouvrages de couture pour élever ses deux fils, Jean et Vikentios.

J. Nicolaïdes suivit à Indgé-Sou les leçons d'un excellent professeur, Basile Philippidis, qui avait attiré toute la jeunesse studieuse des environs. Le fils de Nicolas Zoéoglou fut, en 1861, chargé d'enseigner la grammaire dans la même école. Il suivit son professeur Philippidis lorsqu'il fut désigné comme directeur des écoles de la ville.

Jean Nicolaïdes quitta Césarée en 1863 pour aller continuer ses études à Constantinople. Merveilleusement doué, il étudia les dialectes grecs, le turc, l'arabe, le persan, le russe, l'italien et le français. Entre temps, il donnait

des leçons dans des familles grecques de Néochorie, de Candilly et des Iles des Princes.

En 1871, apprenant que Basile Philippidis était à Trieste d'Autriche, il le rejoignit pour aller ensuite dans l'île de Chios.

« On était au mois de décembre, dit-il ; je fus charmé de trouver le printemps où j'attendais les rigueurs de l'hiver. Les arbres étaient verts ; les orangers et les citronniers disparaissaient sous l'or des fruits mûrs. La beauté de l'île m'entraîna, et je passai quelques années dans ce site charmant. »

Les principales familles de Chios lui confièrent leurs enfants pour l'étude du français. De nombreux élèves de l'École de Médecine, de l'École des Mines et de la Sorbonne lui durent de pouvoir venir conquérir leurs grades universitaires à Paris.

En 1880, Nicolaïdes vint en France où il ne tarda pas à se lier d'amitié avec M. Henry Carnoy, qui, depuis quelques années, s'occupait de recueillir le folklore de la Picardie. M. Carnoy, comme M. Paul Sébillot et Gaston Paris, engagèrent Jean Nicolaïdes à réunir les riches traditions de la Turquie et de l'Asie Mineure. Rappelé à Chios par la déconfiture d'un banquier auquel il avait remis sa

petite fortune, Jean Nicolaïdes fut nommé inspecteur des tabacs, puis inspecteur de la Compagnie française des phares des côtes de l'Archipel. Courant les îles, parcourant les villages, interrogeant les pêcheurs, les pâtres et les paysans, il rassembla une immense collection de notes relatives aux contes, aux légendes, aux usages et aux coutumes du pays.

Puis, pour compléter son travail, il s'enfonça parmi les peuplades de l'Asie Mineure et acheva les *Traditions populaires de l'Asie Mineure* qui lui avaient demandé quatre années de recherches (un vol. in-8 elzévir (Paris, 1889 ; Maisonneuve, éditeur ; en collaboration avec M. Henry Carnoy, professeur au lycée Montaigne).

Le folklore de Constantinople et de ses environs le tentait. N'ayant d'autre ambition que celle d'être utile à la science, il abandonna ses fonctions officielles et partit pour Stamboul.

L'année suivante il écrivait :

« Il n'y a pas à Constantinople de population compacte. Les Turcs de la Turquie d'Europe, de l'Asie Mineure et du littoral levantin sont mêlés de telle sorte que l'on ne

saurait distinguer si une tradition est albanaise, bosniaque, bulgare, serbe, géorgienne, circassienne, tatare, arabe ou turque. On pourrait en dire autant pour les traditions grecques, arméniennes et tziganes.

« Le travail est long et difficileux.

« Si je vivais dans un village, un volume ne me demanderait pas plus d'un an. Ici, il faut rester douze mois dans une province, faire le tour du pays, passer et repasser par chaque village, posséder toutes les langues de Babel pour réussir à recueillir les traditions populaires. Les voies de communication ne rappellent en rien celles du beau pays de France. Je ne parle pas des voleurs, des bandits et des brigands. Vous avez lu le *Roi des Montagnes* ! Si vous connaissez un voyageur qui ait eu le malheur de parcourir la Turquie, il vous donnera de plus longs détails. Et cependant un Français est un personnage chaudement recommandé par son ambassadeur au Ministère de l'intérieur, tandis que Jean Nicolaïdes n'est qu'un misérable *raya* — chien de chrétien !...

« Et maintenant voici à quoi j'en suis réduit pour surmonter les difficultés que je rencontre à Constantinople.

« Pour recueillir les traditions turques, j'ai été entré dans une famille ottomane où je donne des leçons de français. Les Turcs ne connaissent point les honoraires du professeur et je ne reçois pas le moindre liard.

« Comme je ne puis entrer en relations avec les femmes turques, je donne encore des leçons de français dans une famille grecque qui habite à côté du quartier ottoman, sous cette condition que la mère de mes élèves fréquente les maisons turques et me note les coutumes du harem.

« Entre temps, je vais chez un journaliste arménien qui m'occupe à des traductions de journaux français et je l'interroge sur le folklore de sa nation.

« Je ne parle pas du danger que l'on court à visiter les mosquées, les couvents, les cimetières ottomans. Les Turcs sont si intolérants et si fanatiques ! Et je laisse de côté le chapitre dépense !

« Je fréquente les tavernes où se réunissent les voleurs, les escarpes et les gueux de la capitale des Osmanlis, afin d'entendre un joli conte, de surprendre une coutume ou de noter un roman. Je rentre chez moi couvert

de poux. Et ceux qui me voient disent :
« Cet homme est fou ! »

Une partie des documents réunis par Jean Nicolaïdes à Constantinople, puis à Rodosto, a paru dans *la Tradition*, Revue internationale de folklore, années 1888 à 1899, et dans les volumes suivants : *Les Livres de Divination* (un vol. in-18 ; T. II de la *Collection internationale de la Tradition* ; Paris, 1888) ; — *Traditions populaires de Constantinople* (in-8 ; Paris, 1891) ; — *Folklore de Constantinople* (in-18 ; Tomes XII-XIII de la *Collection internationale de la Tradition* ; Paris, 1893). M. Carroy possède encore un manuscrit : *Le livre des Sorts de la Sphère*, qui paraîtra prochainement dans *la Tradition*.

Au mois d'août 1893, Jean Nicolaïdes, qui était depuis quelques années professeur au Lycée de Chios, et qui avait réuni une grande quantité de notes sur le folklore de l'île, mourut subitement. Les circonstances mystérieuses de sa mort amenèrent la saisie de ses papiers qui eussent été si précieux pour les traditionnistes. Il fut impossible à son collaborateur, malgré de hautes recommandations à Constantinople, de se faire délivrer les manuscrits saisis. Quant à sa famille, elle

ne put jamais savoir où était passée la petite fortune que Nicolaïdes avait amassée au cours des dernières années de sa vie.

C. DE W.

LES CONTES ÉROTIQUES

DE L'ANCIENNE GRÈCE

La littérature populaire de l'ancienne Grèce est peu connue. Ce qui en est resté ne nous est généralement parvenu que sous la forme classique des mythes, des récits mythologiques, des aventures épisodiques des héros d'Homère, des histoires fabuleuses rapportées par Hérodote et quelques autres auteurs. La forme orale primitive s'est perdue sous les développements et les travestissements des écrivains et des mythologues.

Et cependant les Grecs étaient naturellement conteurs. Pas plus que les autres peuples, certainement, ils n'avaient eu besoin d'emprunter à leurs voisins la matière des récits faits à la veillée, en famille, pour charmer les longues heures du soir. Leur amour pour les histoires merveilleuses est attesté par de nombreux passages des écrivains anciens. Comme au-

jourd'hui et comme partout, les mères et les nourrices amusaient les enfants par des contes (1), les oisifs répétaient dans les boutiques des barbiers des récits scandaleux, érotiques ou facétieux (2), les parasites payaient leur écot à la table des riches par des histoires variées dont quelques-unes nous ont été conservées (3). Les Grecs connaissaient même les conteurs publics. Aristophane (*Plutus*, v. 177) parle d'un certain Philepsius dont le métier était de parcourir les rues et de débiter aux passants des contes facétieux.

Ces contes, comme nos contes modernes, étaient des plus variés. Il y avait d'abord le *Conte moral* dans le genre de l'*Apologue*

1. V. Plutarque, *Vie de Thésée*, 23; Maximo de Tyr, X, 3; Philostrate, *Héroïque*, p. 668; *Tableaux*, I, 15; Dion Chrysostome, *Discours IV*, éd. Reiske, I, p. 168; Julien, *Discours VII*, éd. Petau, p. 227.

2. V. Lucien, *Sur la manière d'écrire l'histoire*.

3. V. Xénophon, *Cyropédie*, II, 2; Horace, *Satires*, II, 6. 77; II, 8, 83; Plutarque, *Banquet des sept Sages*, *Propos de table*, I, p. 613; Pétrone, *Satyricon*, 61; Apulée, *Métamorphoses*, II; Héliodore, p. 228, éd. Bourdelot; Achille Tatius, VII, 4; Longus, III; Eumathe, VIII, 11; X, 17; XI, 2, etc.

ésopique et de la *Fable lybique*. Puis venait le *Conte Satirique* désigné le plus souvent sous le nom de *Fable Sybaritique*. A l'origine il est permis d'affirmer que les fables sybaritiques qu'on appela quelquefois *Apophtegmes sybaritiques* (1) étaient moins un récit que la relation d'un bon mot (2). Ce genre a joui plus tard d'une grande vogue dans la littérature de l'Orient. C'est ce caractère qu'offrent plusieurs de ces petits contes mis par Aristophane dans la bouche de Philocléon. Plus tard, ces récits se confondirent avec les *Fables milésiennes*. C'est du moins ce que l'on peut conjecturer de certains passages d'Ovide, de Lucien et de Martial (3).

1. V. Scholies d'Aristophane, *Paix*, 344; Suidas, Hésychius.

2. Elien (*Hist. var.*, XIV, 20) cite une de ces fables sybaritiques : « Un enfant, conduit par son pédagogue dans les rues de Sybaris, dérobe une figue et se dispose à la manger. Le maître l'arrête, lui fait une verte remontrance sur la gourmandise, lui arrache la figue des mains et l'avale. » — Ces fables dégénérèrent et surpassèrent en obscénité les *Milésiennes*. Ovide cite la *Sybaritique*, ouvrage composé de son temps, sans doute à l'instar des anciennes fables de Sybaris, comme un des produits les plus monstrueux de l'esprit de débauche.

3. Voy. Chassang, *Hist. du roman grec dans*

Les *Contes milésiens* eurent la plus grande vogue chez les Anciens aussi bien lorsqu'ils ne furent transmis qu'oralement, que lorsqu'ils eurent passé dans la littérature.

L'élégante et molle Ionie fut tout naturellement le foyer de ces fables érotiques. Les contes se développèrent dans le milieu favorable que leur offrait le peuple le plus heureusement doué de toute la Grèce, le peuple où s'étaient développés de meilleure heure la poésie, la philosophie, la musique, l'architecture, toutes les élégances et tous les raffinements de la civilisation. « Je n'ai trouvé dans mes voyages qu'une ville libre, disait un Sybari-

l'antiquité; Coray, *Préf.* de son édition d'Héliodore. — Ovide cite, à côté des *Milésiennes* d'Aristide de Milet, une *Sybaritique* composée récemment, et qui avait le même caractère de lubricité (*Tristes*, II, 417). C'est sans doute à des contes du même genre que Lucien (*A un ignorant*, — *Le menteur*) et Martial (*Epigramm.*, XII, 96) font allusion quand ils parlent de l'obsécinité des *Livres sybaritiques*. Peut-être aussi, dit M. Chassang, les *Sybaritiques* de Clitonyme étaient-ils un recueil de contes de ce genre, plutôt qu'une histoire de Sybaris. Du moins trouvons-nous dans Plutarque (*Parallela minora*, in C. Müller, *Hist. gr. fr.* IV, p. 336) un récit extrait de ce livre qui est un vrai *Conte milésien*.

te, c'est Milet (1).» Cette liberté des Milésiens, n'était point la liberté politique, mais la liberté des mœurs. Milet n'était-elle point la patrie d'Aspasie et des plus célèbres courtisanes? Sybaris et Milet, villes de mollesse, devaient s'admirer mutuellement. C'est de leur société raffinée que sortirent une foule de contes agréables, licencieux le plus souvent, qui répandirent dans toute l'Hellade, puis dans le monde romain, le goût des mœurs voluptueuses et la réputation des deux villes.

Le développement de la littérature milésienne fut donc le produit des mœurs dissolues des Ioniens. Au moyen âge, l'extrême liberté des mœurs en Italie donna également origine aux contes licencieux des *novellieristes*. Ces contes, mis à la mode à la cour frivole des Valois d'Angoulême, remplacèrent les fabliaux, et eurent en France un renouveau de succès jusqu'au XVIII^e siècle.

Les Contes milésiens, les nouvelles du *Décameron*, les *Facéties* du Pogge, les récits de l'*Heptameron* et de *La Fontaine* se touchent de près. Sortis du fond populaire, rajeunis et embellis par les lettrés,

1. Diodore, *Fragments*, Liv. VII.

ils ont conquis une place importante dans la littérature des sociétés dissolues.

Le plus ancien auteur connu de *Milésiennes* est Aristide de Milet. Ses ouvrages ont péri ainsi que la traduction qu'en avait faite L. Corn. Sisenna, historien romain, contemporain de Sylla et de Marius. Ovide estimait peu ce genre licencieux. « Aristide, dit-il, a composé des *Milésiennes*, et cependant il n'a pas été chassé de sa patrie ». Ovide semble présenter cet ouvrage comme historique (*Tristes*, II, 43):

*Vertit Aristidem Sisenna, nec obfuit illi
Historiæ turpes inseruisse jocos.*

C'est probablement, pense M. Chassang, un livre qui, après une courte histoire de Milet, donnait de nombreuses anecdotes sur la vie milésienne. Ces anecdotes n'étaient autres que des contes milésiens.

Des ouvrages du même genre avaient été composés par Hégésippe et quelques autres écrivains auxquels Parthénien de Nicée fait allusion sans les nommer. Ce dernier grammairien nous a laissé quelques contes d'amour appartenant pour la plupart au genre des fables milésiennes, car, avec Chassang, on peut considérer comme des contes milésiens, non seule-

ment les récits que Parthénien emprunte à Hégésippe ou à quelque auteur d'*Histoires milésiennes* (1), mais ceux dont la scène est placée à Milet et qui ont presque tous pour sujet l'incontinence des femmes de cette ville (2).

L'antiquité nous a conservé de nombreux souvenirs de ces récits. Apulée, par exemple, ne fit que réunir des contes milésiens, pour en composer, en les intercalant dans une fable également milésienne, le roman de l'*Ane d'Or*. L'histoire de la *Veuve* du Livre II, le conte de *Psyché*, celui de la *Belle-mère* amoureuse comme Phèdre, le *Conte du Cuvier* dont La Fontaine a fait son profit (*Contes*, IV, 14) sont autant de fables de Milet. Un des interlocuteurs du dialogue de Lucien intitulé: *Les Amours* (Ch. I), parlant de semblables récits qu'il vient d'entendre, les appelle des *Contes milésiens*. Septime Sévère traitait les *Milésiennes* de *Contes de vieilles femmes*. Apulée ne met-il pas le

1. *Narrations*, XIV et XVI.

2. *Narrat.*, VII, XI, XVIII. Les contes de Parthénien ne sont malheureusement qu'une compilation fort abrégée, un choix de matériaux que l'auteur destinait à son propre usage et à la composition de ses poèmes.

joli récit de *Psyché* dans la bouche d'une vieille servante de voleurs ?

Pétrone, dans son *Satyricon*, intercala plusieurs milésiennes. Une de ces fables est particulièrement obscène (*Satyr.*, Ch. LXXXV). Une autre est, avec *Psyché*, l'un des récits milésiens les plus célèbres : c'est l'histoire de la *Matrone d'Ephèse*.

Albinus, rival de Sévère et quelque temps empereur, avait écrit des *Milésiennes* assez médiocres et vantées au delà de leur valeur, suivant Capitolinus, mais auxquelles le Sénat lui-même n'avait pas refusé cette admiration de commande qu'il professait pour tout ce qui portait la pourpre (1).

Plutarque (*Vie de Crassus*), raconte que Surena, vainqueur des Romains, trouva dans le bagage d'un soldat les fables de Sisenna et les envoya à Séleucie, pour montrer aux Parthes combien devaient être dégradés des ennemis qui, même en campagne, ne pouvaient se passer de pareilles distractions.

Comme Sybaris, et comme Milet, Ephèse eut probablement sa littérature érotique. Elle produisit en Xénophon d'Ephèse, son Aristide de Milet. Comme Mi-

1. Ch. Zévort, *Introd. aux Romains grecs* de la collection Charpentier ; Paris, 1884.

let, du moins, Ephèse fut célèbre par la liberté de ses mœurs et sa vie voluptueuse.

C'est à Ephèse ou à Milet que les romanciers grecs plaçaient la scène de leurs récits.

Les *Contes milésiens* sont la première forme des récits érotiques de l'Antiquité classique. Légères et rapides esquisses, dans le genre de nos *Fabliaux*, nouvelles amoureuses analogues aux contes de Boccace ou de Marguerite de Navarre, ils avaient été empruntés aux contes, aux bons mots et joyeux devis qui depuis longtemps faisaient le charme du peuple. Les lettrés s'en emparaient, mais n'inventaient que la forme. Par leur fonds, les *milésiennes* ne sont pas d'origine ionienne plutôt que de source orientale, comme quelques critiques l'ont soutenu. Le conte de *Psyché*, par exemple, ne se retrouve-t-il pas dans la littérature populaire de toutes les nations ?

La *Matrone d'Ephèse* se rencontre dans les contes de la Chine !

L'influence des *Fables milésiennes* fut considérable. On voit par l'ouvrage de Parthénien (1), par un recueil sembla-

1. Voir sur Parthénien de Nicée et les auteurs auxquels il a emprunté des narrations : Lebeau cadet, *Académ. des Inscript.*, XXXIV, p. 63.

ble de Plutarque (1), par quelques-unes des *Narrations* de Conon et des *Histoires variées* d'Élien (2), que ces contes s'étaient introduits jusque dans l'Histoire. On rapporta que la courtisane Rhodope avait élevé une pyramide en invitant ses amants à venir y apporter chacun une pierre (3). Suivant d'autres, Rhodope serait devenue reine grâce à la perte de sa pantoufle (4) : c'est l'histoire de *Cendrillon*.

Plutarque (*Œuvres morales, qu'on ne peut vivre agréablement d'après la doctrine d'Épicure*, Ch. X.) cite, avec la *Panthée* de Xénophon, la *Timoclée* d'Aristobule et la *Thébé* de Théopompe. Ce sont les noms de quelques-unes de ces héroïnes de contes érotiques mêlés à l'histoire. On augmenterait considérablement cette liste avec les récits du même genre qui ont été extraits de l'Histoire par Conon, Parthénien et Plutarque; on aurait pu le faire également avec un livre aujourd'hui

1. Plutarque, *Œuv. mor.*, *Narrat. amour.* — Julien, *Disc. V*) nous avertit que ces récits étaient fictifs.

2. Élien, *Hist. var.*, XII, 1; XIII, 1.

3. Hérodote, II, 134; — Diodore de Sicile, I, 64; — Athénée, XIII, p. 396.

4. Strabon, XXII, 808; — Élien, *Hist. var.*, XIII, 33.

perdu et qui était faussement attribué au logographe Cadmus de Milet; il portait le même titre que celui de Parthénien: *Récits de passions amoureuses* (1).

Aristénète, qui périt au tremblement de terre qui renversa la ville de Nicomédie en 358, a passé pour l'auteur de lettres où l'on retrouve quelques contes érotiques. Le recueil d'Aristénète est une sorte de compilation: Platon, Philostrate, Plutarque, Lucien en font surtout les frais. Les lettres sont divisées en deux livres dont le premier contient XXVIII morceaux et le second, incomplet, XXII. Elles sont d'une grande variété. Tantôt, c'est le récit d'une aventure galante à la manière de Boccace (Livre I, Lettres V, IX, XXI, et Livre II, Lettres VII, XV, XIX, XXII); tantôt les personnages sont eux-mêmes en scène. La *Lettre VII* du *Livre Ier* offre un tableau charmant. Une jeune fille a prié un pêcheur de lui garder ses habits pendant qu'elle se baigne dans la mer. Quand elle se retire, le pêcheur veut la toucher, mais elle le repousse et lui échappe, après avoir, dans la lutte, rejeté à la mer les poissons qu'il avait pris auparavant, de sorte qu'il perd à la fois sa conquête et

1. V. C. Müller, *Hist. gr. fr.*, II, p. 2 et suiv.

sa pêche. Ἐγὼ, dit-il, παρεστήκειν' καὶ οὐδ' ἐθηρασάμην θοητῶν, καὶ ἦν οὐκ ἤγρευσα μειζόνως δαρκύων. Remarquons encore dans ce *Livre Ier*, les *Lettres XIII, XIV et XXVI*. La première reproduit, sous des noms supposés, *l'Histoire d'Antiochus et de Séleucus*, que l'on retrouve aussi dans la vie d'Avicenne, et où l'on voit un père sacrifier son amour pour sauver son fils qui périt d'une maladie de langueur (1). La suivante est nette, vive et brusque: Une courtisane y expose sa pensée à des jeunes gens qui la poursuivent de leurs hommages et de leurs vers. — « De l'argent, dit-elle, et moins de chansons (2)! » Cette réponse, dans son laconisme, est supérieure à la lettre de Philumène à Criton (Alciphron, *1re Partie, Lettre XVI*).

Les anciens récits du genre milésien se conservèrent sous forme d'épisodes dans les longs et fastidieux romans que virent éclore l'époque romaine et l'époque byzantine. En général, ils servirent de thèmes à des narrations beaucoup plus amples qui embrassèrent un grand espace de

1. Appien, 59; Plutarque, *Démétrius*, 38; — Valère-Maxime, V, 7, etc.

2. Victor Chauvin, *les Romanciers grecs et latins*; Paris, Hetzel; 1867.

temps et qui entourèrent l'action principale et les principaux personnages d'un assez grand nombre de circonstances et de figures secondaires. Le conte ou la nouvelle devenait roman, avec adjonction d'épisodes pris à d'autres genres de récits chers aux Grecs, les *Contes de Métamorphoses*, les *Aventures imaginaires d'enfants exposés*, de pirates, de voyages, etc. (1).

Le *Conte milésien* était entré jusque dans la Philosophie. On en voit la trame dans le *Banquet* de Xénophon, dans le *Traité sur l'Amour* de Cléarque de Soli (2), dans quelques ouvrages semblables de Théophraste, d'Ariston d'Iulis, de Sphodrius le Cynique, de Favorinus d'Arles (3), enfin dans quelques-uns des dialogues mêlés de récits que nous a laissés Plutarque (4).

L'étude approfondie des *Fables milésiennes*

1. Avec M. P. Monceau (*Apulée, Roman et Magie*. Quantin, 1888) on pourrait ranger ces récits parmi les *Fables milésiennes*.

2. V. *Hist. gr. fr.*, de C. Müller, II, p. 313 et suiv.

3. V. Stobée, *Florileg.*, *passim*.

4. V. surtout le dialogue *De l'Amour*. — V. Chassang, *op. cit.*; les études de Zévort, *op. cit.*, de Villemain, *Essai sur les romans grecs*, de V. Chauvin, *op. cit.*, et de Huet, *Lettre à Segrais sur l'origine des romans*.

nes éclairerait d'un jour tout nouveau l'histoire des contes érotiques. Ce travail tentera peut-être quelque érudit. Un traditionniste seul pourrait mener à bien cette œuvre, pour le grand profit des études de Folklore.

G. FROIDURE D'AUBIGNÉ.

CONTES LICENCIUEUX DE CONSTANTINOPLÉ

I

LE FILS DU ROI ET LE BOUCHER

Un roi avait un fils qui, arrivé à l'âge d'homme, se prit d'amour pour une jeune fille merveilleusement belle. Chaque jour, le prince parcourait les rues de la ville dans l'espoir de rencontrer celle qu'il aimait, mais il n'y parvenait que rarement.

Un matin, le fils du roi raconta au boucher du palais son amour pour l'inconnue et lui demanda de l'aider de ses conseils.

« Sortons par la ville, proposa le boucher, et voyons si nous rencontrons celle que vous aimez. »

Par chance, ils la rencontrèrent en chemin.

« Je sais où elle demeure, affirma le compagnon du prince. Nous pouvons maintenant rentrer au palais. »

Le lendemain, le fils du roi, déguisé en garçon boucher, accompagna son confident dans la maison de la belle. Cette demeure était magnifique. La jeune fille l'habitait avec une gouvernante accorte et jolie.

Or ce jour tombait le « Baïram ». En cette fête tout Musulman doit sacrifier un ou plusieurs moutons, dont la chair est distribuée aux pauvres. Le boucher s'empressa d'égorger le mouton rituel.

La belle jeune fille, de son côté, fit préparer un rôti pour les deux étrangers.

« Au lieu de manger comme il convient, dit le boucher au prince, ayons l'air de gens sans éducation; agissons comme si nous étions des idiots. Croquons les os! »

Quand on servit le rôti, les deux hommes prirent les os et se mirent à les mâcher.

La jeune fille dit à sa gouvernante:

« C'est dommage que ces pauvres garçons ne sachent pas manger comme il convient à des gens bien élevés. Apprenons-leur ce qu'ils ignorent. Je vais mon-

trer au garçon boucher ce qu'il faut faire; pour toi, tu te chargeras du patron. »

Découpant le rôti, elles le servirent par petits morceaux aux bouchers.

Le repas fini, la gouvernante apporta de l'eau pour les mains. Les deux hommes commencèrent par se laver le visage.

« C'est dommage! s'écria la jeune fille. Ces gens ne savent pas se laver. Il faut leur enseigner cet art. »

Et elle leur apprit à se rincer les doigts.

Le fils du roi et son compagnon manifestèrent alors une belle envie de dormir.

« Ces jeunes gens sont fatigués, reprit la jolie fille. Qu'on leur prépare deux lits. »

Le lit préparé, les deux compagnons se couchèrent en travers.

« Mais ils ne savent pas comment on doit se coucher! s'exclamèrent les deux femmes. Il faut le leur apprendre. »

Elle se mit au lit à côté du prince; la gouvernante en fit autant avec le boucher.

Aussitôt les deux amis commencèrent

à passer la main sur le nombril des femmes.

« Ce n'est pas ainsi, dit la maîtresse. »

Et elle guida la main du prince quelque peu plus bas.

Le jeune homme sortit son « bâton royal » et voulut le faire entrer au lieu même où, auparavant, il avait mis la main.

« Il ne sait rien, le malheureux ! Il faut lui apprendre cet art ! »

Ce fut bientôt fait. Elle saisit solidement le « Diable » et le mit en Paradis. Puis, se trémoussant, elle ne tarda pas à se féliciter de son élève et à mêler ses soupirs à ceux de la gouvernante.

La leçon avait suffi. Jusqu'au matin, le prince et le boucher, déniaisés — la belle et sa gouvernante le croyaient bien — ne perdirent de temps ni à dormir ni à babiller. Et quand ils quittèrent les amoureuses, ce fut sous la promesse de revenir la nuit suivante et celles qui suivraient. Ce à quoi le prince et le boucher acquiescèrent, comme bien vous le pensez...

(Constantinople, conte turc.)

II

LE CHAUVE

Un homme, qui était chauve, avait été injustement condamné par un certain Cadi.

Le chauve jura de se venger. Après y avoir bien réfléchi, il s'arracha la barbe, s'habilla en fille et se présenta chez le juge.

« On m'a dit que vous aviez besoin d'une servante, dit-il au Cadi. Je serais heureux d'être domestique dans votre maison. »

Le juge la dévisagea, la trouva jolie et s'empressa de l'accepter comme servante.

Or ce Cadi était marié et il avait comme filles deux jolies vierges fort capables de comprendre les choses de l'amour.

La servante se montra domestique modèle. Elle acquit les bonnes grâces de la femme du Cadi et de ses filles, et surtout celles du juge.

Le paillard désirait coucher avec la servante. Mais comment y parvenir ? Ayant réfléchi, il ne tarda pas à en trouver le moyen.

L'ingénieur Cadi ayant envoyé sa famille aux bains chauds, il fut convenu que la servante accompagnerait les femmes, mais que, suivant l'expresse recommandation du maître de la maison, elle devrait revenir après avoir remis le linge blanc qu'elle portait.

Dès qu'on fut au « Hammam », la fausse servante dit aux deux demoiselles :

« Allons prier pour devenir des hommes !

— Devenir des hommes ? mais comment ?

— Je sais une prière merveilleuse, et c'est un grand secret qui permettra à l'une de nous de se changer en homme.

— Que nous faudra-t-il faire ?

— Tout simplement répondre : Amen ».

Les trois femmes se prosternèrent. Après une longue oraison, la servante demanda :

« Quelle est celle d'entre nous qui est devenue un homme ?

— Comment le saurons-nous ?

— Voyez s'il ne vous est pas poussé un bras entre les cuisses.

— Nous avons toujours le même per-tuis.

— Alors, c'est que je suis devenue un homme ! dit la servante. »

Et relevant ses vêtements, elle montra une grosse bête rouge, longue d'un bon demi-pied et qui dansait !

« Qu'est-ce que cela ? demandèrent les deux vierges.

— Ça, c'est une fiole.

— Et au-dessous ?

— Ce sont deux burettes.

— Qu'en fait-on ?

— Avec la fiole et les burettes on change les filles en femmes.

— Change-nous en femmes.

— Ce ne sera pas difficile. »

Sans perdre un instant la servante changea, à leur grande joie, les vierges en femmes.

La femme du Cadi arriva presque aussitôt.

« Oh ! mère, s'écrièrent les demoiselles, il est arrivé un miracle ! La servante a récité une prière magique qui l'a changée en homme.

— Que dites-vous, petites sottes ?

— Nous ne disons que la vérité. Il a poussé une fiole et des burettes entre les cuisses de la servante, si bien que de vierges, elle nous a changées en femmes.

— Je veux juger du miracle.. Voyons, servante, fais-moi voir ta fiole. »

Le chauve montra son outil que la femme du cadi tourna, retourna et embrassa si bien qu'il reprit sa vigueur perdue.

« Cela ne ressemble pas à une fiole, mais bien à une p..., dit la femme, quoiqu'elle soit plus forte et plus belle que celle du Cadi. Cependant, je croirai qu'elle est véritable quand tu me l'auras essayée.

— Jugez-en tout de suite. »

Et le chauve se remit à la besogne. Quand les jardins des trois belles furent convenablement cultivés, la servante retourna chez le Cadi.

Le juge fut charmé de se trouver tout seul avec la domestique. Il commença par des baisers, des caresses, des déclarations amoureuses, de petites tapes qui en disaient long sur sa passion.

« Allons, viens sur le lit, ma petite poule! implora-t-il. J'ai hâte de te tenir toute nue entre mes bras. »

En ce moment même, un marchand de poires passa dans la rue.

« Achetez-moi des poires, et je serai à vous! dit la servante qui faisait semblant de se pâmer.

— Bien volontiers, ma belle! »

Le Cadi se pencha par la fenêtre pour

appeler le marchand ambulant. La servante laissa aussitôt retomber le châssis qui était fort lourd, et le juge se trouva pris entre les deux battants.

Sans perdre de temps, le chauve le déshabilla et, quoi qu'il fit, lui montra la particulière façon de cultiver les jardins qu'il avait déjà expliquée à la femme et aux filles.

Le soir venu, on servit une poule sur la table du Cadi.

La fille cadette prit une aile, et, la passant à sa sœur aînée, lui dit:

« Mangez cette pioche de poulet! »

L'aînée s'en défendit et la donna à sa mère.

« Non, c'est pour le Cadi.

— Bon, bon, s'écria le juge. Ce qui vous est arrivé m'est advenu aussi! »

L'aile du poulet lui rappelait la pioche de la servante.

« Que vous est-il donc arrivé? interrogea la femme du Cadi.

— Je m'entends!... La même histoire qu'à vous. »

La femme songea:

« La servante a tout raconté. »

Et elle s'enquit de la domestique que l'on n'avait point revue.

« Femme, je le répète, dit le Cadi, ce qui vous est arrivé m'est advenu. »

Alors il raconta son histoire.

« Ce n'était pas une servante, ajouta-t-il, mais un solide gaillard. »

(Constantinople, conte turc.)

III

LE VOYAGEUR EGARE

Un Russe, très riche, voyageait pour son agrément dans une voiture aménagée ainsi qu'une maison. Il conduisait lui-même, n'ayant pas de domestique, et il s'arrêtait dans les villes qu'il voulait visiter.

Une nuit, ce Russe, s'étant égaré dans un mauvais chemin aux environs de Janina d'Albanie, fut surpris par une tempête épouvantable qui ne tarda pas à renverser la voiture et le cheval. L'homme et la bête s'en tirèrent sans trop de mal. Comme la voiture avait perdu un brancard et une roue, l'étranger reconnut qu'il ne pouvait continuer son voyage. Il releva le cheval, le prit

par la bride et chercha aux environs s'il trouverait un abri.

A la lueur d'un éclair, il découvrit une petite ferme.

« Je vais y demander l'hospitalité! se dit-il. »

Il arriva devant la porte et frappa doucement, puis plus fort. L'orage et le vent étaient toujours aussi violents; les gens de la maison n'entendaient rien des coups frappés au dehors.

Le Russe retourna à la voiture, prit le brancard cassé et s'en servit pour heurter à la porte.

« Homme, dit la paysanne, je crois que quelqu'un frappe au dehors.

— Tu es folle! Qui songerait à voyager par un temps pareil?

— On heurte, te dis-je! Ce sont peut-être des brigands?

— Plutôt quelque voyageur égaré. Que pourraient nous vouloir les bandits? Nous n'avons pas une piastre d'argent. Si c'est un voyageur, nous ne pouvons le laisser sous l'averse. »

Le paysan alla ouvrir.

« Bonne nuit, étranger! Qui vous amène à cette heure? »

Le Russe, qui ne comprenait pas un mot, voulut s'expliquer en sa langue.

« Je ne sais ce que vous dites, étranger, mais qu'importe ! »

Et il lui fit signe d'entrer.

Le paysan mena le cheval à l'écurie, lui donna à manger, et introduisit le Russe dans l'unique pièce d'habitation.

« Femme, dit-il, cet homme est un étranger qui parle la langue du Diable. Inutile d'essayer de causer avec lui. Mets la table et soigne le souper. »

La paysanne était jeune, fraîche et accorte. Elle eut bientôt préparé un bon repas auquel le Russe fit grand honneur.

« Il faut, remarqua le paysan, que nous gardions cet homme à coucher.

— Tu as raison, mais...

— Mais quoi ?

— Nous n'avons qu'un lit, tu le sais bien. A n'en pas douter, l'étranger est un grand personnage, un prince pour le moins ; on ne peut le faire coucher à l'étable.

— Notre lit est large. Quatre personnes y tiendraient. Nous ferons une place à l'étranger.

— Tu es un homme de cœur.

— Je vais par signes dire à l'Excellence de rester ici. »

Le paysan étendit le bras vers la roue, indiqua que l'orage était toujours

aussi violent, montra le lit, puis sa femme et lui-même, allongea trois doigts, ferma les yeux et fit semblant de dormir.

L'étranger avait compris, et pour bien le montrer, il se mit à se déshabiller. Le paysan et sa femme en firent autant, se couchèrent, le fermier contre la muraille, la femme au milieu et le Russe au bord du lit.

Bientôt le paysan ronfla profondément.

Le voyageur et la fermière ne dormaient pas. La femme tournait le dos à l'étranger qui pensait à profiter de l'aubaine.

Le Russe passa doucement le bras sous les seins de sa voisine et l'attira contre sa poitrine. La bonne pièce le laissa faire et se plaça le plus commodément qu'elle put. L'arme du Russe trouva sans peine son passage et le lit s'agita de soubresauts endiablés qui finirent par réveiller le paysan.

« Femme, dit-il, je crois que l'étranger te touche !

— Je le crois aussi.

— Est-il entré chez toi ?

— Il me semble que oui. En tout cas, il y en a déjà un bout plus long que celui dont tu me régales.

— Dis-lui de te laisser tranquille.

— Pourquoi ne te charges-tu pas de la commission ?

— Il vaut mieux que ce soit toi.

— Mais tu sais bien qu'il ne comprend goutte à notre parler.

— Je n'y avait pas songé, femme. Il faut nous résigner ! »

Le paysan se tut et l'étranger fit passer à la femme une nuit délicieuse et au fermier un supplice épouvantable.

Le lendemain, le Russe alla à la ville et s'occupa de faire réparer la voiture. Mais quand il vint le soir demander encore l'hospitalité, le paysan lui ferma la porte au nez.

(Conté à Constantinople, par Anania Erdgyas-Oglou.)

IV.

LE PLAISIR ET LE DEPLAISIR

Dans un village, il y avait un prêtre qui vivait avec sa femme. Le popesse était jeune et jolie; le curé était grisonnant et mal bâti; de plus, c'était l'homme le plus avare du pays. Après la messe,

il allait chaque matin au bord de la rivière où son bac était amarré, et il passait bêtes et gens, moyennant une petite somme d'argent. Le pope Nicolas y trouvait grand avantage pour sa bourse.

Un matin, le curé, revenant de l'office, avait été s'installer auprès de son bac, quand il s'entendit interpeller de l'autre rive.

« Hél papa! n'as-tu point vu le passeur ?

— Je suis l'homme que tu cherches.

— Alors, détache le bac et viens me prendre. »

Quand le batelier fut sur l'autre rive, l'étranger lui dit :

« Papa, il faut que je te prévienne d'une chose.

— De laquelle ?

— Je n'ai pas d'argent.

— Pas d'argent ! Serait-ce possible ! Un jeune homme de si bonne mine et de si belle mise !...

— C'est pourtant la vérité.

— Alors, reste sur la rive. Je ne te passerai pas, fils de chien, enfant de putain !

— Ne t'emporte pas, si tu savais qui je suis, tu m'aurais bientôt conduit de l'autre côté !

— Qui tu es ! cela m'importe bien !... Tu

n'as pas d'argent, tu ne monteras pas dans mon bateau.

— On pourrait peut-être s'arranger. Voyons, pope, si au lieu de quelques pauvres pièces de monnaie, je te faisais voir le « Plaisir » et le « Déplaisir » ?

— Le « Plaisir » et le « Déplaisir » ! Tu parles par énigmes. Qu'est-ce donc que ces choses ?

— Prends-moi dans ton bateau et tu le sauras. »

Si Nicolas est avare, il est non moins curieux. Il rendrait pour cela des points à une vieille Chiote. Aussi réfléchit-il à la proposition de l'étranger, mettant en balance d'un côté les quelques sous qu'il avait espérés, de l'autre, la grande envie qu'il a d'être renseigné sur le « Plaisir » et le « Déplaisir ».

« Au fait, pense-t-il, il me faudra quand même repasser la rivière. Je puis bien prendre ce compagnon. »

Il laisse le jeune homme monter dans sa barque et l'on est bientôt à l'autre rive.

« Nous voici arrivés, dit le pope. Il te reste à me payer en me faisant connaître ce que tu m'as promis.

— C'est ce que j'entends faire... Mais, dis-moi, papa, es-tu assez fort pour re-

tourner ta barque sens dessus dessous.

— Voilà la chose faite.

— C'est fort bien ! Attention ! »

Ce disant, le jeune étranger ouvre sa culotte et en tire un aviron si gros, si long que le prêtre en reste bouche bée !

« Ah ! la chose merveilleuse ! s'exclame le batelier. Ta rame a plus d'un pied de long !... »

Et du coup, il se met à rire si fort, si fort qu'on l'en entend à une lieue.

« T'ai-je menti, papa ? Voilà le « Plaisir !... » Et maintenant voici le « Déplaisir ! »

Prenant de ses deux mains son merveilleux bâton, l'inconnu l'élève, puis l'abat sur le bac qui se fend par le milieu.

Le pauvre curé cesse de rire. Maintenant il regarde piteusement son bac éventré.

« Seigneur Dieu, que vais-je devenir ? Voilà mon bac qui est brisé ! s'écrie-t-il enfin. Un bateau qui m'a coûté vingt-cinq livres turques !... Va-t'en, chien galeux, étranger de malheur, porteur de maléfices, jeteur de sorts !... Que jamais Satan ne te renvoie vers moi !... Ah ! tiens-toi heureux que je ne puisse t'exorciser !

— Après le « Plaisir », le « Déplaisir!... » Ne t'avais-je pas prévenu?... Au revoir, que Dieu te garde! »

Le jeune homme prend congé du prêtre Nicolas et continue sa route. Tout penaud, le passeur rentre à la maison.

« Qu'as-tu donc, Nicolas? lui demande la jeune femme.

— Miséricorde!... Malheur!... Abomination!... répond le curé qui verse des larmes abondantes. »

Puis songeant au merveilleux outil de l'étranger, il part d'un bruyant éclat de rire.

« Mon pauvre ami, es-tu devenu fou? Tu pleures et tu ris, tu ris et tu pleurs! Dis-moi donc ta douleur et ton bonheur.

— Demande-moi plutôt mon « Plaisir » et mon « Déplaisir! »

— « Plaisir » ou « Déplaisir », comme il te convient! »

A la fin, le pape Nicolas raconte son aventure sans en rien cacher. La femme en éprouve une grande joie: le bac étant démoli, son mari restera à la maison, et il aura ainsi le temps de caresser davantage sa femme, la jeune Annita. L'histoire de la fameuse rame n'intéresse pas moins la curieuse. Ce n'est

certes pas son mari qui possède un pareil instrument! Ah! que ne tient-elle l'étranger pour quelques heures au presbytère!... Il lui vient une inspiration.

« Qu'as-tu fait de cet homme? demande Annita.

— Parbleu, je l'ai envoyé à tous les diables!

— Es-tu devenu fou, vieillard éhonté?

— Que dis-tu?

— Oui, n'as-tu pas serré contre ton cœur ce frère si impatientement attendu?

— Ce frère!...

— Mon bon frère, Basile, qui revient d'un voyage en lointains pays!... Radotes-tu, imbécile? Tu aurais chassé mon Basile! Je ne veux plus rester avec un vaurien tel que toi! n'as-tu pas honte! un pape, un oint du Seigneur! as-tu oublié la lettre qu'il nous écrivit l'année dernière?

— Je n'ai souvenance de rien de tout ceci. Je ne te connais qu'un frère, Georges.

— Et Basile? Allons donc! Taisez-vous, prêtre indigne, époux dissolu et méchant! Non, je ne resterai pas une heure de plus avec un maudit! Et je pré-

viendrai l'évêque, et je le dirai à l'archevêque, et le patriarche le saura.

— Paix, femme, pour l'amour de Dieu. Il est encore temps de retrouver notre cher frère. Je vais seller ma mule. En courant à bride abattue, je rejoindrai ce cher Basile. Plus un mot. Je filerai comme l'éclair! »

Cinq minutes ne se sont pas écoulées que le prêtre Nicolas est parti à la recherche de son beau-frère.

Il n'a pas loin à aller. A la croisée d'un chemin, à l'ombre d'un platane, l'homme au merveilleux outil est assis grignotant des olives et des figes sèches.

Nicolas pousse un long soupir de joie.

« Ah! mon cher frère! s'écrie-t-il, en le baisant sur la bouche, comme je suis heureux de te retrouver! Et comme sera heureuse ta sœur, Annita, ma femme! Elle t'attend avec impatience depuis qu'elle a reçu ta lettre de l'an dernier! »

Le jeune homme comprend vite ce qui se passe.

« Tu n'as pas voulu m'écouter tout à l'heure. Je te disais que si tu savais à qui tu parlais, tu me passerais avec joie dans ton bac. Mais Annita m'a vite

reconnu. Comment va-t-elle, cette bonne sœur? Toujours jolie?

— Comme la Vierge, si ce n'était blasphémer... Mais vite, monte sur ma mule. Elle connaît la route et tu pourras bientôt embrasser Annita. Pour moi j'irai à pied.

— Je te remercie, frère, car la mule arrive à point. Je suis fatigué. Dis-moi encore comment vont vos affaires?

— Fort bien, grâce à Dieu! N'était la perte du bac... Ah! ah! je meurs de rire en y songeant!... nous serions fort à l'aise. On gagne sa vie dans le pays. L'argent et les pièces d'or s'accumulent dans le coffre qui bientôt sera trop petit. Et l'on prête à gros intérêts aux paroissiens momentanément à court d'argent, mais que l'on sait riches en biens fonciers.

— Allons, tant mieux! Je cours embrasser ma chère Annita.

— Je te suis, frère! »

La mule part au trot suivie au galop par le brave curé Nicolas. Si bien que l'étranger, la monture et le pope arrivent en même temps au presbytère où les attend Annita vêtue de ses plus beaux atours.

« Mon cher frère Basile!

— Ma chère sœur Annita!

Déjà les deux jeunes gens sont dans les bras l'un de l'autre. La jeune femme, dans cette étreinte, a senti le merveilleux outil qui frétille sous la culotte de l'étranger.

« Embrassez-vous, mes enfants! dit le pope. Et parlez donc de nos parents.

— Ah! oui, nos chers parents, reprend la popesse. Dis-moi, Basile, que font-ils?

— Ils vont bien, ma sœur, et ils m'ont chargé de venir prendre de tes nouvelles.

— Ah! ces chers parents!... Mais mon bon Basile chéri, tu dois avoir faim. Je vais servir le dîner. Tu mangeras le premier et nous te regarderons faire... Al-lons, assieds-toi. Mange et bois. Ne laisse rien. Le bonheur de ta présence nous rassasie. »

L'étranger mange comme quatre et boit comme six, sous l'œil attendri du prêtre.

Le voyageur en a des histoires à raconter depuis son départ de la maison paternelle! On apporte un gros flacon de rakhi et tous trois trinquent joyeusement. Annita ne cesse d'embrasser son frère. Basile chante des chansons lestes. Le curé psalmodie les offices. Si bien que le

soir arrive et que le pope, presque gris, se sent un grand besoin de dormir.

« Couche-toi, Nicolas, lui dit Annita. Je partagerai le lit de Basile. Ainsi nous causerons de ceux qui sont et de ceux qui ne sont plus. Pour une nuit, tu voudras bien te contenter du cellier. Tu dormiras tranquille et ne seras point opportuné par notre conversation.

— Ah! la bonne chère femme! murmure le curé. Bonsoir, Annita; bonsoir, mon frère! »

Le prêtre est à peine étendu sur un tapis dans le cellier que la femme entraîne l'étranger dans le lit conjugal. Vite, ils se mettent entièrement nus et se jettent dans les bras l'un de l'autre, s'embrassent, s'étreignent, comme s'ils se connaissaient depuis dix ans. Le merveilleux outil n'a pas besoin de caresses pour s'éveiller. Il a bientôt fait de trouver sa cage. Et voilà que le lit est pris de vertige et que tout danse dans la maison. Annita, peu accoutumée à de pareilles attaques, n'y tient plus. Elle pousse des gémissements qui remplissent tout le presbytère.

« Ah! mon petit garçon!... Quel extraordinaire instrument! s'écrie-t-elle de

temps en temps. Pas si vite!... pas si fort!
Je vais mourir! »

Mais le voyageur n'en travaille que de plus belle!

Le prêtre finit par en être réveillé. Il entend des soupirs et des plaintes; il s'inquiète, et se demande ce qui arrive.

« Annita, qu'y a-t-il donc?

— Ah! je suis bien malheureuse.

— Eh bien?

— Mon père est mort.

— Il ira en Paradis. Je prierai Dieu pour lui! »

Et le curé se rendort.

L'étranger commence une seconde partie. Annita gémit encore. Mais comme elle est heureuse! Jamais une femme de curé n'a si bien travaillé!

Le pape lui crie de nouveau:

« De quoi pleures-tu, mon enfant?

— Ma mère est morte.

— Elle accompagnera ton père en Paradis. Je vais dire une prière à son intention. »

Toute la nuit se passe de la sorte. L'étranger à se servir de son aviron, la popesse à se pâmer dans les bras de son frère supposé, le prêtre à marmonner des oraisons pour le repos de tous les

membres défunts de la famille d'Annita... jusqu'aux arrière-cousins!

Le matin venu, il faut bien se lever.

« Ah! mon cher Basile! dit la popesse; tu vas me quitter!... La nuit a été triste, mais tu m'as donné bien du plaisir. »

A ce mot de « plaisir » le pape Nicolas part d'un grand éclat de rire.

« Oh! le méchant! reprend Annita. Je pleure et il rit comme un fou!

— Je compatis à ton chagrin, femme, mais je songeais à l'aventure d'hier... Voyons, Annita, régale ton frère avant son départ, tandis que j'irai sonner la messe. Bourre-lui les poches de gâteaux et de « loukhoums », donne-lui une grande fiole de rakhi.

— Je n'y manquerai pas, Nicolas... Et toi, cher pigeon, frère bien-aimé, quand tu reviendras dans cette contrée, n'oublie pas de descendre chez nous et de m'apporter beaucoup de nouvelles de ceux que le bon Dieu nous a conservés dans sa miséricorde.

— Oui, ne nous oublie pas, frère Basile, ajoute Nicolas. Je prierai Dieu pour ton bonheur! »

Le jeune homme fait honneur au repas et vide presque le flacon d'eau-de-vie de mastic...

Le pape revenait de son église comme l'homme à l'outil se préparait à partir.

« Mon bon Basile adoré, dit Annita, je veux te reconduire jusque par-dessus la colline.

— Et je t'accompagnerai aussi, ajoute Nicolas. »

Les voilà en marche. On parle des vivants, on s'apitoie sur les défunts. On arrive dans la plaine.

« Allons, Nicolas, dit la jeune femme, retourne au presbytère. Le temps est frais: c'est mauvais pour ta santé.

— Basile ne me pardonnerait pas de le laisser partir seul.

— Si, si, mon frère. Tu m'as reçu royalement. Je t'en remercie et mes parents te combleront de louanges. Adieu!

— Au revoir mon frère! »

Le curé reprend le chemin du village. Il fait quelques centaines de pas et se retourne agitant son bonnet pour envoyer un dernier adieu à son cher beau-frère.

« Ils ont déjà dépassé le faite de la colline, murmure le prêtre Nicolas. »

Là-haut, le jeune homme a renversé la popesse et la chauffe pour le coup du départ. Le rusé compagnon a placé son chapeau sur le pied droit d'Annita

et celle-ci tient cette jambe en l'air. Ah! la luronne, comme elle est heureuse! et comme le chapeau et la jambe dansent de droite et de gauche, d'avant et d'arrière!

Prêtre Nicolas est toujours arrêté, les yeux tournés vers le coteau!

« Ah! le bon parent, le cher frère, le bon Basile! Il est déjà loin, mais il pense à son beau-frère. Il me salue toujours et de son chapeau m'envoie son au revoir! »

Le curé balance son bonnet à l'unisson du chapeau endiablé!

« Adieu, Basile! Adieu! crie Nicolas. Ne tarde pas à nous revenir! »

L'étranger qui en a fini avec Annita, embrasse une dernière fois sa sœur et continue sa route.

Revenue au presbytère, elle ne fait que chanter et répéter:

« Ah! papa, que je suis heureuse d'avoir revu mon cher Basile! »

Et le pape songe, heureux:

« Voilà bien des mois et des ans que je vis avec Annita, et cependant je ne l'avais jamais entendue chanter!

— Mon homme, interroge la popesse, j'ai reconduit mon frère bien-aimé. Me sera-t-il donné de le revoir?

— La miséricorde du Seigneur est

grande, ma fille. Je prierai Dieu pour qu'il exauce ton vœu! »

(Conté à Samos, par un maître d'école d'Ikare.)

V

TROMPE DE SACREMENT

Une dévote passait son temps à l'église. Elle y faisait tout l'ouvrage du sacristain, balayait, nettoyait, époussettait, surveillait les lampes des icônes.

Un matin, elle se leva plus tard que de coutume et fut très mortifiée, en arrivant au temple, de voir que la lampe de saint Nicolas s'était éteinte faute d'huile.

Elle tomba prosternée devant l'image et se mit à sangloter.

« Que se passe-t-il? demanda le sacristain qui venait d'arriver. »

— La lampe de saint Nicolas est éteinte et c'est de ma faute. J'ai dormi trop longtemps. Le Seigneur me punira. J'irai en enfer!

— En effet, c'est un péché épouvantable. Mais il y aurait peut-être moyen de l'effacer.

— Un moyen? Ah! vite, dis-moi, sacristain, ce que je dois faire. Je te donnerai un pot de miel et une jarre d'olives et de l'argent si tu le désires. Mais parle, parle vite!

— Eh bien! il faudrait vous graisser certaine partie du corps avec l'onguent béni de saint Damase.

— Quelle partie du corps? Et, d'abord, as-tu de ce fameux onguent?

— J'ai justement un cerje et la graisse merveilleuse. Mais je n'ose dire l'endroit qui doit être frotté.

— Dis toujours, mon bon garçon.

— Je ne le peux pas; cependant, je puis montrer la place.

— Pour éviter l'enfer, je suis prête à tout.

— Alors, couchez-vous sur le dos et laissez-moi faire. »

La femme s'étend et vite le sacristain lui relève les vêtements sur la figure.

« Que fais-tu, sacristain? »

— C'est dans l'incantation. Il faut que l'on n'y voie goutte.

— Mais où entres-tu le cerje béni?

— Où le diable vous guette. »

Et voilà que la dévote se met à « faire des yeux blancs ».

« Ah! la bonne médecine! gémit-elle.

Fais entrer le cierge. Je sens que j'entre en Paradis... Ah! voilà l'onguent de saint Damase! Je meurs de bonheur!... Vais-je mourir! Il me semble être déjà auprès du bon Dieu! »

Le sacristain a terminé. Mais la dévote :

« Ecoute, sacristain, je te donnerai en plus une outre d'huile, si tu me graisses encore de l'onguent de saint Damase!

— Soit, ma petite mère. Je vois que tu veux être assurée d'éviter l'enfer. »

Et le sacristain recommence la besogne.

La dévote voudrait bien, pour assurer son salut éternel, aller jusqu'au troisième exorcisme.

« C'est impossible, dit le gaillard; j'ai usé tout le baume de saint Damase. »

La dévote s'en va chantant des cantiques.

Quelques mois se passèrent. Qu'arriva-t-il? Son ventre enfla et enfla chaque jour davantage. Elle crut bien vite être atteinte d'hydropisie et consulta les bonnes femmes qui lui firent prendre des bains et des tisanes de toutes sortes. Hélas! l'hydropisie continua. Un beau jour — il y avait bien neuf mois que la dévote avait laissé éteindre la lampe de

saint Nicolas — elle se sentit prise de terribles douleurs et crut que sa dernière heure était venue!

Le bruit s'en répand aussitôt dans le village. Les commères accourent, donnent les conseils les plus bizarres et se prennent même aux cheveux, chacune voulant imposer son remède.

Enfin, une femme plus sensée court chez le médecin.

« Monsieur le docteur, accourez vite; ma voisine, la dévote, l'hydropique va mourir!

— Laissez-moi donc tranquille, dit le médecin en riant. Je suis renseigné sur son cas. Votre voisine n'en mourra pas. Dites-lui que j'irai la guérir après mon déjeuner. »

Les souffrances augmentent; le médecin n'arrive pas. Toutes les commères sont persuadées que la dévote a vu venir sa dernière heure. On va chercher le curé qui apporte les saintes huiles. Le prêtre s'approche du lit.

« Eh bien! dit-il tout bas au médecin qui, son déjeuner achevé, vient d'arriver.

— Ecoutez, Monsieur le curé. Entendez-vous ce vagissement? »

Et ce disant le docteur présente aux assistants un superbe garçon.

« Imbéciles! s'écrie le prêtre; vieilles femelles! Vous vous êtes trompées de sacrement! C'est pour le baptême qu'il fallait m'appeler! »

(Conté par Georges le Sourd, d'Indgé-Sou,
à Constantinople).

VI

LE CADI ET LA PAUVRE FEMME

Un certain Cadi se promenait dans une vallée où il avait comme propriété une vigne et quelques champs parsemés de vieux oliviers. La vigne était bien entretenue, mais les champs étaient couverts d'arbustes et d'herbes sauvages.

Tout à coup, le juge s'arrêta. Des chèvres broutaient dans son champ, — des chèvres étrangères, puisqu'il ne possédait comme bétail qu'une mule et un âne. Qui était assez osé pour se permettre d'user du bien du Cadi?

« Ces chèvres ne sont pas seules, pensa le juge. Cherchons le berger! »

Il ne fut pas longtemps à trouver son

voleur. Derrière l'abri d'une roche, il trouva une jeune femme qui faisait paître d'autres chèvres et une vache retenue par une corde.

« Ah! ah! je t'y prends, coquine! tonna le Cadi. Je savais bien qu'on me volait l'herbe de mes champs! Misérable, tu oses voler le juge! Ton affaire est claire. Ou tu payeras une amende de cinq « medjidieh » (110 fr.) ou tu iras pourrir en prison!

— Seigneur Cadi, s'écria la femme, ayez pitié de moi! Que vous font ces herbes que vous ne récoltez point et qui ne vous servent de rien? Les riches et les puissants doivent avoir pitié des pauvres gens.

— Tu payeras l'amende, ou tu iras en prison!

La pauvre femme pleurait et soupirait. Le Cadi restait insensible. Il le paraissait plutôt. Une idée lui était venue. La fille était fraîche comme la rose et jolie, si jolie!...

« Ecoute, finit-il par dire, nous pouvons peut-être nous arranger.

— Oh! dites, seigneur Cadi! que faut-il faire?

— Nous sommes bien seuls ici; tu es

une jolie fille. L'envie m'est venue de coucher avec toi.

— Vous vous moquez ?

— Pas du tout ! Allons, couche-toi, et nous nous amuserons pour passer le temps. Je te permettrai de fourrager mes champs tout à son aise.

— Jamais je n'oserais...

— Alors c'est l'amende !

→ Où voulez-vous que je trouve cinq medjidieh, à moins de vendre ma vache et mes chèvres ?

— Tu iras en prison ! »

La femme réfléchit. Après tout, coucher avec le Cadi, un si haut personnage, ce n'était pas déshonorant ! Et le sacrifice n'était pas bien grand !

« Allons, te décides-tu ? » interrogea le juge.

— Je suis décidée, mais...

— Mais quoi ?

— Pendant que nous nous amuserons, ma vache pourra s'échapper, et alors... ?

— Sottel ! je vais attacher la corde à mon pied. Tu seras tranquille. »

Ainsi fit le juge. La femme se coucha, s'étendit sur l'herbe et le Cadi n'eut rien de plus pressé que de prendre du plaisir. Bientôt, les jambes du juge se mirent à danser et à secouer la vache

qui, étonnée, puis effarée, troubla l'opération et s'enfuit, folle de terreur, entraînant le juge dont la pioche labourait les herbes, les épines et les cailloux.

« Arrête ! arrête ! » criait la femme. »

La vache n'en courait que de plus belle. Les vêtements du Cadi étaient en loques. Bientôt le magistrat se trouva tout nu. La maudite bête dévalait maintenant la route de la ville. Aux cris de la femme, les gens sortaient des maisons et criaient comme des possédés. La vache s'abattit enfin et l'on put délivrer le malheureux Cadi qui était à moitié mort de honte et de mal.

L'histoire s'ébruita. Le juge guéri n'osa plus recevoir les plaideurs, et, peu après, il se fit nommer Cadi dans un pays lointain.

(Constantinople, raconté par Cara-Hassan-Oglou.)

VII

LES TROIS NAUFRAGES

Un homme, sa femme et leur petit enfant firent naufrage dans une île déserte.

Six mois après, des marins abordèrent dans ce lieu désert et les trouvèrent en vie. Il n'y avait ni eau ni vivres dans cette île. Comment avaient vécu les naufragés ?

C'est bien simple. La femme donnait ses mamelles à son mari et à son enfant.

— Et la femme ?

— Elle suçait le bâton de son mari !

(Se raconte un peu partout en Turquie d'Europe.)

VII

LA CONFESSION

Un jeune homme va trouver un prêtre.

« Je voudrais me confesser.

— C'est bien ; viens à l'église. »

Il lui raconte une foule de péchés insignifiants et s'arrête.

« Est-ce tout ? demande le curé.

— Je voudrais bien qu'il en fût ainsi, soupire le pénitent. Mais ne crois pas, mon père, que je sois venu pour ces petites peccadilles.

— Alors, continue.

— Je n'ose plus. Au fait, j'eusse mieux fait d'aller à Constantinople en prétextant quelque voyage et de me confesser à un autre qu'à toi. »

Le prêtre bondit.

« Est-ce que je ne vaudrais pas un autre curé, fût-il même de Constantinople ?

— Ne te fâche pas. Tu vaudrais le patriarche. Mais ce que j'ai à te confesser est bien étrange... pour toi. Il s'agit de sottises que j'ai faites avec des gens... qui te touchent de près.

— Qu'est-ce que cela peut bien me faire ? Je suis ici le représentant de Jésus-Christ. Je n'ai rien à voir avec mes amis.

— S'il ne s'agissait que d'amis !

— Hein ! quoi ?

— Oui, voilà le difficile. Cela intéresse..., mais je n'ose pas aller plus loin !

— Dieu a pardonné à saint Pierre qui l'avait renié par trois fois ; il a permis que des tas de va-nu-pieds, de bandits et de garces devinssent des saints et des saintes que nous vénérons. Pourquoi, toi, chétif, ne saurais-tu être pardonné ?

— Ces exemples me tentent. Eh bien ! je m'accuse, petit père, d'avoir couché avec votre tante.

— Ma tante ? laquelle ?

— Calliope.

— Calliope, la borgne! Ce n'est pas un péché! Tu lui as rendu un fier service; malgré ses quarante-cinq ans, personne n'avait jamais pensé à la dépucceler! C'est bien, très bien! Tu iras en Paradis pour avoir eu pitié de la borgne Calliope!

Et le curé se met à rire si fort que les boutons de sa robe en éclatent.

« Est-ce tout? demande-t-il un peu calmé.

— Hélas! non.

— Allons, courage, mon enfant!

— Votre mâtine de nièce, la fille de votre frère Jean, me surprit avec Calliope. Pour obtenir son silence, je dus lui faire faire connaissance avec l'instrument qui m'avait servi.

— Ceci est plus grave... Mais, au fait, mon frère Jean ne l'a pas volé. Malgré tous mes sages conseils, il élève très mal sa fille... En fin de compte, tu es excusable. Tu as bien fait cependant d'avouer ces actions déshonnêtes. Prie le Seigneur de te pardonner comme je te pardonne...

— Mais, Monsieur le curé, ma confession n'est pas finie. Je continue.

— Quoi, encore? murmure le pape inquiet.

— Votre garce de nièce a bavardé avec votre fille...

— Et puis?

— Mon Dieu, il paraît qu'on ne s'ennuie pas avec moi, je veux dire avec le travail de ma pioche; on a vanté mes faibles mérites. J'ai rencontré votre fille qui m'a sauté au cou et, comme la chair est faible et que le Diable nous conduit, j'ai couché avec votre fille... quatre fois le samedi...

— La veille du dimanche!

— Et trois fois le dimanche.

— Misérable! hurle le curé. Tu as abusé de ma fille! mon Andromaque chérie! une vierge que je destinais au plus riche marchand de la ville! Bandit, tu iras en Enfer!...

— Voyons, mon petit père...

— Oui, tu peux bien maintenant m'appeler ton petit père!...

— Vous m'avez dit tout à l'heure que j'irais en Paradis pour avoir pioché le pré de la vieille borgne! Vous voulez maintenant m'expédier en Enfer!...

— Mais ce n'est plus du tout la même chose. Tu as touché à un saint de la tribu de Lévi. Coucher avec la fille d'un

pope! c'est un crime que Dieu ne te pardonnera jamais!

— Alors, je me fais Turc! A quoi me servira-t-il désormais de prier, de jeûner, de me mortifier, d'assister à vos offices interminables? Damné pour damné, je préfère aller à Constantinople et embrasser la religion de Mahomet. Au moins, aurai-je autant de femmes qu'il me plaira et Allah m'en fournira de plus belles et de plus amoureuses après ma mort.

— Tais-toi, malheureux! Tais-toi! Tu profanes cette église... Mais, dis-moi, irais-tu bien te faire infidèle!

— Certes, si vous ne m'écoutez pas jusqu'au bout.

— Allons, mon enfant, parle et oublie ce que je t'ai dit.

— Je termine, mon père, et je ne serai pas long. J'ai aussi couché avec votre femme!

Le curé n'y peut tenir davantage. Il relève sa robe, jette bas sa culotte, et présentant ses fesses au pénitent:

« Allons, dit-il, baise-moi aussi: tu auras baisé toute la famille! »

(Raconté à Rodosto par un pope originaire de Lesbos).

VIII

POURQUOI LA FEMME A UN PERTUIS
ET L'HOMME UN BATON

Dieu créa l'homme, Adam, du limon de la terre. Puis il fit Eve d'une côte d'Adam. Et Adam et Eve jouaient dans le Paradis terrestre. Ils étaient nus et n'en avaient point honte, ignorants qu'ils étaient du Bien et du Mal.

Eve avait été faite sur le modèle de Dieu, comme Adam. Et Dieu était partagé en un côté droit, le Père, et un côté gauche, l'Esprit. De sorte qu'Adam et Eve avaient le corps séparé sur le devant par une longue ouverture qui allait de la bouche jusqu'au milieu des cuisses.

Un matin que Dieu se promenait dans le Paradis, il vit Adam et Eve endormis.

« Ce n'est pas bien joli, cette ouverture! pensa-t-il. Il faut que je remédie à ce défaut! »

Il réfléchit et prit deux aiguillées de lin qu'il enfila. Puis, réveillant Adam et Eve, il leur dit:

« Tenez, conservez la bouche, mais servez-vous de ce fil pour recoudre cette

longue plaie qui vous rend fort vilains. »

Adam, peu habile à la couture, se mit à coudre à longs points de Jérusalem; il arriva au bas du ventre ayant parfait son ouvrage, alors qu'il lui restait encore un bon bout de fil.

Quant à Eve, en petite femme méticuleuse, elle cousait, cousait à petits points, si bien que l'aiguillée de fil ne fut pas suffisante. Il restait encore une petite ouverture à coudre.

« Cela va bien, dit le Père Eternel. Que la femme conserve ce pertuis et que l'homme possède un membre de la longueur du fil dont il n'a pas fait usage! »

C'est depuis ce temps que l'homme a un petit bout pendu entre les cuisses, alors que la femme a un trou... qui n'est pas inutile du reste, n'est-ce pas, gaillards qui m'écoutez?

(Chios.)

IX

LE CORDONNIER DU COUVENT

Un cordonnier travaillait chez un marchand de la ville. Quand vinrent les

fêtes de Pâques, le patron alla se confesser. Le pope lui fit remarquer que son ouvrier n'était pas encore venu.

« Je lui en parlerai à mon retour, dit le maître. »

Rentré chez lui, il dit à son employé:

« Voici les fêtes de Pâques; tu dois te confesser et communier comme le font tous les honnêtes gens.

— Que me chantez-vous là? Que veulent dire ces mots: se confesser et communier?

— Es-tu donc un païen?... Apprends que se confesser, c'est aller trouver le père confesseur et lui raconter tous les péchés sans lui en celer aucun; communier, c'est, avec la permission du prêtre, être admis à manger le pain et à boire le vin!

— La belle affaire! Ai-je besoin de la permission de quiconque sur la terre pour manger du pain, des figues ou des olives, boire du vin bon ou mauvais, selon l'état de ma bourse? Vous vous moquez de moi!

— Pauvre ignorant! Je vois par tes blasphèmes que tu ne sais rien des saintes pratiques de la religion! Ecoute-moi donc. Le pain et le vin du prêtre ne sont pas le pain dont tu te nourris et

le vin dont tu abuses. Sous leurs espèces, nous communions du corps et du sang mêmes de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

— Bien que n'y comprenant pas grand' chose, je veux en essayer. Moi aussi je me confesserai et je communierai. Et, pour ne pas différer, je cours à l'instant chez le pape. »

Notre cordonnier s'en va chez le prêtre et s'accuse, comme on le lui a dit, de tous ses péchés, gros, moyens et petits, sans en omettre aucun, ce qui lui prend bien une heure. Le curé en est effaré. Jamais il n'a entendu pareille confession!

« Mon fils, dit-il au cordonnier, je ne puis t'admettre à communier sous les espèces du pain et du vin. Tes péchés exigent tout d'abord une punition rigoureuse. Tu vas quitter la ville et te rendre au désert.

— Au désert?

— Oui, comme les anachorètes de jadis qui, partis voleurs, paillards, gourmands et ivrognes, trouvèrent dans la solitude la force de s'affranchir de leurs vices et méritèrent de prendre place à côté des plus grands saints.

— Je vous avoue, mon père, que je ne désire pas une place aussi élevée dans

le ciel. Je ne suis qu'un pauvre ouvrier cordonnier...

— Dieu ne s'occupe pas du rang qu'ont pu avoir ses élus sur la terre. Tu iras au désert. Et là, durant trois années, trois ans, entends-tu bien, tu t'abstiendras de tout ce que tu as aimé: le pain, la viande et le vin...

— Est-ce tout? dit le cordonnier faisant la grimace.

— Tu n'auras aucun commerce avec les femmes...

— Ceci est inutile. Je crois qu'au désert les femmes ne doivent pas être nombreuses.

— Au bout de ces trois années, tes péchés te seront remis. Ce temps d'épreuve achevé, tu seras admis à manger le corps et à boire le sang divin du Christ. »

Le cordonnier regrettait d'être venu se confesser. Enfin, puisque le vin était tiré, il fallait le boire!

Il se mit donc en route vers le désert, où il arriva après un long voyage.

Alors il vécut de la vie des anachorètes. Ses habits le quittèrent par morceaux. Il vécut un peu comme Adam avant la faute. Il se nourrit d'herbes et de racines amères; il but l'eau sau-

mâtre des rares sources. Bientôt il parut que ses os perçant la peau voulaient abandonner son pauvre corps émacié.

Il allait, de droite et de gauche, d'avant et d'arrière, ne rencontrant jamais âme qui vive.

Un an se passa ainsi. Tant qu'un jour le cordonnier trouva un chemin escarpé qui le mena à un couvent où vivaient trois cent soixante jeunes filles toutes issues de sang royal, et toutes plus belles les unes que les autres.

Le couvent était gardé par plusieurs centaines de soldats qui avaient l'ordre de ne laisser approcher aucun mâle vivant, fût-il un animal des forêts ou un oiseau de l'air...

Par hasard, le cordonnier était arrivé pendant la nuit et avait pu échapper à la vigilance des soldats. Il put tout juste arriver au fossé qui entourait le couvent. Là, il tomba exténué de fatigue et s'endormit.

Au soleil levant, la supérieure du monastère ouvrit sa fenêtre. Se penchant distraitemment, elle aperçut le cordonnier qui, tout nu, dormait à quelques pas. Vite elle prit un manteau et alla le déposer sur le dormeur qui se réveilla et qu'elle fit entrer dans sa chambre.

N'allez pas croire que c'était par charité que la supérieure faisait pareil accueil à l'anachorète!

Elle commença par faire prendre un bain parfumé au pauvre pénitent qui en avait grandement besoin. Puis elle le revêtit de fins habits de soie et lui prépara à manger.

« Mon ami, lui dit-elle, voici du pain de fin froment. Prenez-le pour retrouver vos forces.

— Hélas! mon confesseur m'a défendu de toucher au pain!

— Défendu de manger du pain! Mais ceci n'est pas du pain: c'est de l'« offrande ».

— S'il en est ainsi, je mangerai l'offrande avec un vif plaisir. Cela me changera des racines sauvages auxquelles j'avais dû m'habituer... »

Le cordonnier mangea plusieurs pains sans pouvoir se rassasier. Alors la jeune femme lui offrit de la viande.

« Mon confesseur me l'a défendu.

— Mais, mon ami, ce n'est pas de la viande que je vous donne: ce sont des pigeons rôtis.

— Si ce sont des pigeons, je les prendrai avec joie! »

Et il dévora les pigeons.

« Tenez, mon bon ami, buvez de cette fortifiante liqueur.

— N'est-ce pas du vin ?

— Que non ! C'est de la tisane de raisin.

— Cette tisane ne m'est pas défendue ! s'écria joyeusement le cordonnier. »

Et il but plusieurs flacons de ce vin royal.

Cet excellent régime et toutes les douceurs dont le comblait la supérieure eurent bientôt fait de rendre à l'anachorète ses fraîches couleurs et son embonpoint.

Aussi, un soir, la bonne jeune fille l'appela et lui dit :

« Mon cher ami, venez donc me tenir compagnie dans mon lit. Nous y serons très bien pour causer de vous, des vôtres et de votre pays.

— Ce serait avec grand plaisir que je coucherais avec vous, mais mon confesseur me l'a défendu.

— Mon ami, je ne suis pas une femme ; je suis une religieuse. Votre confesseur vous a-t-il défendu de coucher avec une religieuse ?

— Il ne m'en a pas parlé.

— Alors rien ne vous en empêche. »

Sa conscience en repos de ce côté, le pénitent fut bientôt auprès de la supé-

rieure. Et aussitôt aussi il fut son hôte. Jusqu'au matin, il ne pensa pas à dormir ; la belle ne jugea pas à propos de l'arrêter dans les charmants combats qu'il entreprit avec elle. Jamais le cordonnier n'avait été à pareille fête. Jamais il n'avait conduit son frère jumeau en si bel asile. Aussi ce diable ne se lassait-il pas de visiter le logis royal et il s'y conduisait plus vaillamment que dans les pauvres masures où on l'avait trop souvent mené. Quant à la jeune fille, la perte de son pucelage était le dernier de ses soucis.

Il arriva qu'un jour une des trois cent soixante religieuses s'aperçut que la supérieure avait dans sa chambre un fort beau jeune homme.

Elle fit part de sa découverte aux princesses ses sœurs, qui se rendirent chez leur aînée.

« Un homme est chez toi, dirent-elles. Qu'il soit commun à nous toutes, ou nous préviendrons le roi à sa première visite. »

Bien à regret, car elle savait ce qu'elle y perdait, la supérieure consentit à partager avec ses sœurs.

Et voilà notre cordonnier maître et seigneur d'un harem sans rival de trois

cent soixante jeunes filles, toutes vierges et belles comme le jour!

Le pénitent ne manquait pas de besogne. Mais on lui servait si bonne chère, si bons vins, si bon rakhi! Au bout de quelques mois, grâce à sa pioche si solide, il avait défriché le champ inculte. Il n'y avait plus une vierge dans le couvent. Les jeunes religieuses voyaient toutes leur taille s'arrondir par un inexplicable prodige. Les innocentes attribuaient ce résultat au bonheur de Paradis dont elles jouissaient auprès du pénitent. Quelques-unes disaient que le cierge de l'anachorète jouissait de vertus particulières.

Le temps où le roi devait visiter ses filles allait arriver. Le cordonnier en avait été informé. Craignant d'être surpris, l'ancien anachorète prit le parti de s'enfuir du monastère non sans emporter les diamants superbes dont lui avaient fait cadeau les princesses.

Un jour de grande fête, tandis que les religieuses étaient aux offices nocturnes, il put sortir du couvent sans être aperçu.

Il rentra dans le désert et, s'orientant par la lune et les étoiles, supportant toutes sortes de privations, redevenant l'a-

nachorète maigre et nu de jadis, il arriva dans sa ville et s'en fut trouver le père confesseur.

« Ouvrez-moi, mon père!

— Qui es-tu?

— Le cordonnier que vous avez envoyé faire pénitence dans le désert. Les trois années sont écoulées et me voici. »

Le père spirituel ouvrit. Il vit un être dont la barbe et les cheveux étaient comme ceux du Diable et dont le corps était tout noir. Il crut que c'était Satan et il lui ferma la porte au nez.

Le cordonnier se coucha devant la porte et s'endormit sans tarder.

Le lendemain il put entrer chez son confesseur qui le reconnut.

« Es-tu resté trois ans au désert?

— J'y suis resté trois ans.

— As-tu mangé du pain?

— Je ne me suis nourri que d'herbes, de racines et d'offrande.

— As-tu mangé de la viande?

— Je n'ai mangé que des pigeons.

— As-tu bu du vin?

— Je n'ai bu que du jus de raisin.

— N'as-tu pas eu commerce avec une femme?

— Jamais avec une femme, mais avec trois cent soixante religieuses.

— Ah! le maudit! le gourmand! l'ivrogne! le paillard! Tu ne crains donc pas Notre-Seigneur? Ne sais-tu pas que les religieuses sont les sœurs de Jésus-Christ? Jamais tes fautes ne te seront pardonnées. Va-t'en, maudit!

— Ah! les religieuses sont les sœurs de Jésus-Christ! Ma foi, je vais les retrouver. Si Jésus-Christ est mon beau-frère, qu'ai-je besoin de ton pardon, fils de putain? Je serai toujours mille fois plus puissant que toi! Je me moque de tes sermons et de tes malédictions. Adieu! »

Et, ce disant, le cordonnier reprit le chemin du désert et alla retrouver les sœurs de Jésus-Christ qui le reçurent comme l'Enfant prodigue et tuèrent plus d'un veau gras en son honneur!

(Conté par Nicolas Chrysapoulos, de l'île de Spetzia, médecin à Métedin, Lesbos.)

X

LE SACRISTAIN ET LE DIABLE

Un jour de Vendredi-Saint, un prêtre surprit le sacristain de l'église occupé

à secouer une vieille dévote. A côté, des œufs cuisaient sur la lampe qui brûle nuit et jour devant la sainte icône de Jésus crucifié.

« Misérables! s'écria le prêtre en s'adressant aux deux coupables; vous commettez quatre péchés qui sont des crimes épouvantables. Vous forniquez dans une église; vous faites gras le jour du Vendredi-Saint; vous mangez dans le temple consacré au Seigneur; vous faites cuire des œufs à la flamme de la lampe éternelle! »

Le sacristain et la femme ne savaient que répondre. Enfin l'homme prit une résolution.

« Père spirituel, priez pour nous! C'est le Diable qui nous a conseillés! »

A l'instant même, le Diable se présenta malgré la sainteté du lieu.

« Je suis diable depuis quarante ans, s'écria-t-il, j'ai vu faire gras le jour du Vendredi-Saint; j'ai vu manger dans une église; j'ai vu plus d'un prêtre labourer la vigne des dévotes; mais jamais il ne me serait venu à l'esprit de faire cuire des œufs sur la lampe du sanctuaire. Cet homme et cette femme en montreraient à tous les diables de l'enfer! »

Pour une fois, le démon disait la vérité.

(Indgé-Sou.)

XI

L'HOMME QUI COUCHA AVEC LE DIABLE.

Un homme en voyage arriva au milieu d'une plaine immense où ne se trouvaient ni un arbre, ni un rocher pour l'abriter. Une averse épouvantable étant survenue, le voyageur se déshabilla, mit ses vêtements dans une mesure (pour les grains), renversa la mesure et s'assit dessus.

Au bout de quelques heures, la pluie cessa. L'homme prit ses vêtements qui n'avaient pas été mouillés, s'habilla et se remit en route.

Chemin faisant, il rencontra un démon déguisé en femme. Ce diable fut grandement étonné de voir un homme dont les habits étaient restés secs malgré l'averse, tandis que lui, démon, était trempé jusqu'aux os.

Le malin voyageur, de son côté avait remarqué que l'inconnu était déguisé en femme. Comment? C'est bien simple. La robe mouillée collait au corps du démon et moulait un outil et des grelots qui n'étaient pas de petite taille.

« Comment, s'écria le Diable, comment as-tu fait pour rester sec sous la pluie torrentielle qui vient de tomber? »

— Ceci est mon secret.

— Fais-le moi connaître, je t'en conjure.

— Je le veux bien, mais j'y mets une condition.

— Laquelle?

— Je monterai sur toi.

— Tu es fou! Je suis une femme sage...

— Tu n'es pas une femme...

— Que suis-je donc, voyageur?

— Un homme.

— Et à quoi peux-tu assurer que je suis un homme?

— Ne voit-on pas ton outil et tes sonnettes?

— C'est vrai! murmura le démon... Mais si je suis un homme, tu ne peux monter sur moi.

— J'ai dit « monter ». Allons, es-tu prêt?

— Je suis assez curieux pour te satisfaire. »

Le voyageur sauta sur le diable et le piqua à lui faire demander grâce. L'homme n'en eut cure jusqu'au moment où, ayant pris son plaisir, il laissa le pauvre démon.

« Maintenant, dit le voyageur, je te dois l'explication promise. »

Et il lui raconta comment il s'y était pris pour mettre ses vêtements à l'abri de la pluie.

« Voilà un homme plus fin que moi ! » pensa le diable...

Bien des années après, l'homme vint à mourir. Le mauvais ange le porta à la porte de l'Enfer. Le gardien s'écria aussitôt :

« Va-t'en ; il n'y a pas ici de place pour toi ! »

Les autres démons étaient étonnés.

« Pourquoi ne reçois-tu pas cet homme ? » interrogèrent-ils.

— C'est que cet homme est trop rusé. Je dus lui servir de femme un jour sur la terre. Si je l'acceptais en Enfer, il trouverait bien le moyen de nous baiser tous ! »

(Indgé-Sou.)

XII

POUR FAIRE UN PATRIARCHE

Une jeune fille venait de se marier avec un riche propriétaire très avare. Le pope était amoureux de la belle ; cependant, par crainte du scandale, il n'avait jamais essayé de lui faire partager sa passion.

Comme un jour la mariée était occupée dans son jardin, le prêtre se mit à pisser de son côté, semblant ignorer la présence de la femme. Celle-ci ayant levé les yeux demeura stupéfaite. La pioche du curé était peinte en trois couleurs : le bas était rouge, le milieu jaune et le haut noir.

La jeune femme n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter à son mari cette chose extraordinaire.

« En es-tu certaine ? » demanda l'homme.

— Aussi sûre que de mon existence.

— Je n'ai jamais ouï parler de ceci.

— Les curés sont peut-être faits autrement que les autres hommes ?

— Que non ! On le saurait ! En tout cas, je m'en informerai auprès du papa.

Invitons-le à souper. On fera festin. Nous boirons du bon vin et du meilleur rakhi et l'on racontera des histoires épicées; je ferai jaser le prêtre Athanase.

— L'idée n'est pas mauvaise. Invite le pope pour ce soir.

— J'y cours sans tarder. »

L'homme n'eut pas de peine à décider le prêtre. Le soir venu, on se mit à table et chacun mangea et but comme quatre. Le bon vin et le rakhi aidant, la conversation prit un tour très profane. Le curé raconta des histoires peu édifiantes; le marié chanta des chansons très lestes.

« Un nouveau verre de rakhi, mon père?

— Avec plaisir, Alcibiade.

— A propos, est-ce vrai ce que l'on raconte dans le village?

— Que dit-on?

— Voici; on assure que votre bâton pastoral est tricolore!

— C'est l'exacte vérité. Ne sais-tu pas que c'est un don du ciel. On m'a enseigné qu'un prêtre seul par demi-siècle, était doué comme je le suis. J'en remercie chaque jour le Seigneur. Et si votre femme n'était pas là...

— Retire-toi un instant, Cléo... Là, maintenant vous pouvez parler. »

Le prêtre mit en l'air son bâton.

« Vois-tu Alcibiade?... Si je n'introduis que le bout noir, je fais un pope; si j'enfonce le jaune, j'engendre un évêque; si je pousse jusqu'au bout, je crée un patriarche. As-tu compris?

— Certainement! C'est merveilleux!

— Rappelle ta femme et ne souffle mot de ceci à qui que ce soit. Autrement on viendrait me trouver de partout pour faire des évêques et des patriarches. Cela m'enrichirait certes, mais que dirait ma femme? »

Le papa retourné auprès de la popesse, les deux jeunes mariés tinrent conseil.

« Il nous viendra des enfants plus tard, s'il plaît à Dieu. Mais nous sommes riches et il nous serait agréable d'avoir un fils qui serait évêque.

— Non, pas évêque, mais patriarche! Vois, Alcibiade, quel honneur il en adviendrait pour nous! Et ne serions-nous pas assurés du Paradis éternel?

— Tu as raison. Veux-tu que je supplie le prêtre Athanase de te faire un patriarche?

— Si cela pouvait réjouir ton cœur!

— Certainement. Et puis coucher une seule fois avec un saint homme, prédestiné par Dieu, est-ce un péché? Du reste, ce serait avec mon consentement. On ne pourrait pas colporter que je suis cocu.

— Alors, vois le prêtre Athanase.

— Je ferai l'impossible pour lui parler demain à l'insu de sa femme... Pensons à tout. Combien crois-tu qu'il me demandera pour te faire un patriarche?

— S'il ne demande que vingt médjidieh, accepte vite.

— Réfléchissons. Vingt médjidieh, c'est une forte somme!

— Oui, certes, mais notre fils nous les fera regagner au centuple.

— Acceptons vingt médjidieh! Cela ne m'empêchera pas de marchander.»

Le lendemain, le jeune marié aborde le prêtre. Il lui parle du beau temps, des oliviers, de la vigne, de la récolte du mastic, il entame enfin la fameuse question qui lui tient au cœur.

« Ma femme et moi, nous n'avons pu fermer l'œil de la nuit, dit-il. Nous sommes assez à notre aise, vous le savez. Nous pourrions donner à un fils l'instruction qui lui permettrait d'arriver aux plus hautes fonctions de l'Eglise.

— Cela je le sais. Aussi hâtez-vous de

travailler en conscience pour croître et multiplier selon la parole des Saints Livres.

— Nous aurons des enfants, je n'en doute pas, mais je ne possède pas l'outil tricolore qui fait les popes, les évêques et les patriarches. Aussi avons-nous décidé, en considération de notre voisinage et de notre amitié, de vous demander de nous engendrer un patriarche.

— Est-ce bien sérieux, Alcibiade?

— Très sérieux. Seulement, avant de prendre une décision ferme, je voudrais m'entendre avec vous pour le prix. Le service mérite rémunération... Et il y a aussi votre femme qui sera lésée et qu'il faut indemniser.

— Je l'ai toujours dit à la popesse: Alcibiade est un brave homme; il n'est pas cet avare dont se gaussent les malintentionnés.

— Merci, père spirituel!... Quel prix me demanderez-vous pour... le petit travail.

— Ma foi, ce sera vingt médjidieh pour un pope, cinquante pour un évêque et cent pour un patriarche.»

Le marié réfléchit.

« Mon père, à y bien songer, je ne

puis mettre cent medjidieh dans l'entreprise.

— Contente-toi d'un évêque pour cinquante medjidieh.

— Non, pas cinquante! L'année est mauvaise. Le vin ne se vend pas. Les orangers sont attaqués par la maladie. Les oliviers n'ont pas donné.... Je ne commanderai qu'un pope... pour cette fois. Nous verrons l'année prochaine si je puis vous demander un évêque ou un patriarche.

— A tes souhaits! C'est entendu pour un pope. Quand faut-il venir apporter la semence?

— Ce soir, quand votre femme sera au lit, vous prendrez quelque bon prétexte pour accourir chez nous. Il y aura un joyeux repas pour vous donner des forces.

— C'est entendu; à ce soir!»

Le prêtre rentre au presbytère où il raconte à sa femme sa conversation avec Alcibiade.

« Que faut-il faire?

— Remets des couleurs à ton bâton pastoral, et cours souper chez cet imbécile. Vingt medjidieh me seront utiles pour acheter quantité de choses qui manquent à notre pauvre ménage.

— D'autant que je ne t'oublierai pas en rentrant, et que je te labourerai avec plus de plaisir que Cléo.»

Le soir venu, pêtre Athanase se rend chez ses voisins. La table est mise. Les vingt medjidieh sont là et passent dans la bourse au papa.

Enfin, voici le moment. Athanase se déshabille, Cléo se voile les yeux de sa main, non sans écarter les doigts pour admirer le merveilleux bâton pastoral.

« Allons, Cléo, dit Alcibiade, dévêts-toi et mets-toi au lit.»

Toute rougissante, la jeune mariée obéit. Vite le prêtre l'empoigne et saisit son bâton; il ne laisse passer que la partie peinte en noir qu'il met dans le pertuis de la belle. Et tous deux commencent à sauter et à se trémousser. La femme soupire à l'unisson avec prêtre Athanase.

Soudain, sentant le moment venu, Alcibiade saute sur le lit et enserrant sa femme et le curé, fait entrer le bâton de toute sa longueur.

« Cette fois, s'écrie-t-il, je suis sûr d'avoir un patriarche et il ne m'en coûte que vingt medjidieh!»

(Kardamyla, île de Chios, conté par le
Dr. C. L. S.)

XIII

LES TROIS TOURS MERVEILLEUX

Un pape était veuf. Il était aimé également de trois vieilles filles dévotes qui se disputaient le bonheur de partager son lit.

Le père spirituel était fort embarrassé. Toutes trois étaient assez bien conservées et également riches. A qui donnerait-il la préférence?

Il lui vint une idée. Réunissant les trois femmes, il leur dit :

« Je coucherai avec celle qui fera le tour le plus habile. Je vous donne huit jours pour y réfléchir. »

Macrine, Maria-Sava et Caliope, nos trois amoureuses, se retirèrent et se livrèrent à leurs réflexions. Quels tours inventeraient-elles pour entrer en possession du bâton pastoral vacant?

Huit jours après, les vieilles filles arrivèrent au rendez-vous de prêtre Jean-Baptiste.

On tira au sort pour savoir quelle amoureuse commencerait les épreuves. Maria-Sava eut le premier numéro et Macrine le deuxième.

Maria-Sava tira de sa poche une amande, la lança en l'air et prestement retroussa ses vêtements sur le dos et reçut le fruit sec juste entre les deux fesses.

« Voilà un tour merveilleux ! s'exclama prêtre Jean-Baptiste. A votre tour, Macrine ! »

Macrine prit un dé à jouer, le posa au cinq et plaça un grain de millet dans chacune des petites cavités. Puis, soulevant ses jupons et sa chemise, elle lança un pet formidable qui fit trembler toute la maison. Se relevant, elle montra au curé ébahi, qu'elle avait fait voler en l'air les quatre grains des angles et que seul celui du milieu était resté dans sa cavité.

« Et vous, Caliope, qu'allez-vous faire ? dit prêtre Jean-Baptiste.

— Vous allez le voir, père spirituel. »

Caliope prit une aiguille à son corsage, leva une jambe et, tenant l'aiguille par la pointe, pissa si délicatement et si fin que tout passa par le chas, sans qu'il y manquât une goutte.

A qui donner la victoire ? Vous eussiez été tout aussi embarrassé que prêtre Jean-Baptiste.

Le curé était un homme juste, comme il sied à un représentant du Seigneur.

Les trois tours se valaient. Il se décida à faire ce qui aurait dû lui venir à l'esprit huit jours auparavant. Il prit Maria-Sava, Caliope et Macrine comme maîtresses, leur accordant à chacune deux jours de la semaine et réservant le dimanche pour s'occuper de son salut éternel.

(Lesbos, conté par Strati Pammia, employé de commerce.)

XIV

LE NID DE GUEPES

Une fille se confessait. Elle avoua qu'elle était enceinte de quelques mois.

« Malheureuse! s'écria le prêtre, n'as-tu pas honte?... Mais, dis-moi, quel est le garçon ou l'homme marié qui a couché avec toi?

— Mon père, dit la fille, supposez que vous posiez votre cul nu dans un nid de guêpes. Pourriez-vous me dire la guêpe qui vous a piqué? »

(Chios, conté par Constantin Stravélakis, médecin.)

XV

LE TALISMAN D'HADJI-DEMETRIOS

Hadji-Demetrios était un saint anachorète qui avait fait, en marchant à reculons, le pèlerinage de Jérusalem. Il vivait dans une cabane qu'il avait bâtie de ses mains au sommet d'une montagne élevée. Sa nourriture était celle que lui apportaient les gens qui de vingt lieues à la ronde venaient lui demander ses prières ou ses conseils.

Un jeune homme vierge vint à se marier avec une jeune fille dont il était passionnément amoureux. La nuit des noces, il eut beau vouloir accomplir l'agréable devoir, il n'y put parvenir.

Son outil était si excité qu'il se tenait collé contre son ventre sans qu'aucune force pût l'en arracher.

Il en fut de même les jours qui suivirent.

Le nouveau marié était au désespoir et sa femme partageait sa douleur. Tant qu'enfin l'homme s'en ouvrit à sa mère, qui était une femme de beaucoup d'entendement et de bon conseil.

« Mon fils, lui répondit la vieille, il faut aller trouver Hadji-Demetrios.

— Qui est cet Hadji?

— Un saint homme qui vit en ermite à dix lieues d'ici, vers le levant. Emporte des provisions; joins-y une poule grasse, des œufs et un fromage que tu offriras à l'anachorète, et pars sans tarder. Les gens du village te montreront la route qui conduit à la cabane du grand Hadji. »

Le jeune homme suivit ces instructions et arriva le lendemain au haut de la montagne où il trouva Hadji-Demetrios en prière.

« Tu arrives à temps, ami, dit l'ermite. Les mauvais temps ont éloigné les fidèles; je n'avais plus de provisions. Que m'apportes-tu?

— Un fromage, une poule et des œufs.

— Voilà des vivres pour huit jours. Sois-en le bien remercié. Maintenant dis-moi ce qui t'amène dans ces tristes parages. »

La femme raconta son infortune.

« Je vois ce que c'est, dit le saint. Tu aimes trop ta femme; l'arc est trop bandé; la flèche ne veut pas se mettre dans la ligne de tir. Déjeunons, puis je me mettrai en prières. »

L'anachorète eut bientôt fait de pren-

dre son repas. Un œuf cru et quelques figes sèches y suffirent.

« Jeune homme, mets-toi en prières, ordonna le saint. Je vais me retirer sous ce bouquet de platanes pour demander à Dieu l'inspiration qui me manque. »

Après une heure d'oraison, Hadji-Demetrios sortit du bois de platanes et présenta au pèlerin une baguette de bois longue de plus d'un pied et terminée par une fourche.

« Voici, mon fils, le talisman qui te permettra de cultiver la belle prairie que tu as achetée. Quand tu seras monté sur ta femme, tu abaisseras ton outil à l'aide de cette fourche. Et ainsi tu pourras semer et récolter, ainsi qu'il nous est recommandé par le Seigneur lui-même. »

Le jeune homme examinait la fourche.

« Ne crains rien, mon fils; les paroles sacramentelles ont été prononcées. Tu n'éprouveras pas de mécomptes avec mon talisman. »

Hadji Demetrios donna sa bénédiction à son visiteur qu'il congédia.

Rentré chez lui, le jeune marié n'eut rien de plus pressé que de mettre à l'épreuve le fameux talisman du saint. O miracle! l'outil récalcitrant s'abaissa

et trouva son passage. On juge de la joie des deux mariés.

Après un repos, l'épreuve fut recommencée, et il en fut encore plusieurs fois de suite sans mécompte.

La nouvelle, rapportée aux parents, ne tarda pas à se répandre dans le village et les alentours et Hadji-Demetrios en vit s'accroître sa haute réputation de saint et de thaumaturge.

Un mois se passa. La fourche faisait toujours merveille et venait à bout de l'instrument récalcitrant.

Puis un autre mois s'écoula. Et un soir que le marié n'avait pas songé à se munir du talisman, et qu'il lui était venu l'idée de faire un tour dans sa vigne, il s'aperçut que la fourche était inutile. Il en fut de même les jours suivants.

Le jeune homme n'était pas égoïste. Maintenant qu'il n'avait plus besoin du talisman, l'honnêteté lui commandait de le reporter à l'anachorète qui pouvait en faire profiter quelque garçon trop amoureux.

Il sella son mulet, le chargea de victuailles et de fruits, enveloppa la fourche dans une belle boîte de cèdre, et s'en alla vers la montagne.

« Ah! c'est toi, mon fils! dit Hadji-Demetrios. Eh bien! es-tu satisfait de mon talisman? »

— Grâce à Dieu, il m'a rendu grand service. Ma femme a été dépuclée, ce qui m'a enlevé en même temps ma virginité qui me pesait. De plus, je serai père dans sept mois.

— Alors tu venais pour me remercier?

— Et pour vous rendre le talisman maintenant inutile.

— Inutile, dis-tu! Quelle erreur! Conserve la fourche avec le plus grand soin. Un jour viendra où elle te rendra de nouveaux services.

— Et comment donc?

— Eh! oui. L'âge viendra. Alors la fourche te servira encore... pour soulever ton diable bien radouci et qui pendra lamentablement entre tes jambes!

(Conté à Mételin, Lesbos, par le Dr. M.
H. D.)

XVI

LE MARCHAND D'HUILE QUI SE
FAIT COCU

Un certain Antoine Papadopoulos était marchand d'huile à Kardamyla (Chios). Il était marié à une belle jeune femme dont il laissait la vigne presque toujours en friche. Antoine s'en excusait par ses occupations qui le tenaient parfois plusieurs journées dehors.

La vérité, c'est que besogner avec sa femme ne lui plaisait pas beaucoup. Après un mois de mariage, son ardeur s'était éteinte. Le marchand d'huile n'avait dans la tête qu'une jeune veuve d'un village voisin chez laquelle il trouvait moyen de s'arrêter presque chaque jour, et qu'il ne cessait de tourmenter pour la décider à lutter avec lui au jeu de la bête à huit pattes.

La veuve était honnête, car il est des femmes honnêtes.

Un matin, Antoine Papadopoulos passa chez la veuve à son habitude.

« Voyons, laisse-moi coucher avec toi cette nuit, et je te donnerai deux medji-

dieh, lui dit-il. Je monte dans la montagne avec mon domestique. Je reviendrai quand tout le monde dormira. Personne ne saura ce qui s'est passé.

— Mais... ta femme?

— Je lui ai dit que je ne rentrerais que demain matin. Elle ne se doutera de rien.

— Allons soit. Je t'attendrai cette nuit; car enfin, soupira la veuve, je suis pauvre et les medjidieh me rendront service.

— Voici les pièces d'or promises. Allons, laisse-moi t'embrasser avant de partir.

— Non; cette nuit, tu m'embrasseras tout autant qu'il te plaira.

— Allons, à ce soir!

Le marchand d'huile s'en va tout heureux rejoindre ses mulets et son compagnon.

La veuve, à peine a-t-il disparu, n'a rien de plus pressé que de courir à Kardamyla chez la dame Papadopoulos et de lui raconter ce qui se passe.

« Voici ce que vous ferez, lui dit-elle: je coucherai chez une voisine et vous prendrez ma place dans mon lit. Ayez soin de ne pas dire un mot qui puisse détromper votre mari.

— Je vous remercie; j'irai vous rem-

placer. Mon mari vous a donné deux medjidieh. En voici un troisième pour votre honnêteté. »

Le soir venu, Mme Papadopoulos se coucha dans le lit de la veuve et attendit.

Bientôt l'on frappe à la porte.

« Entrez ! dit la femme dissimulant sa voix. »

Le marchand d'huile se déshabille, saute dans le lit et commence l'attaque.

« Ah ! ma chère, que tu me rends heureux ! Ce n'est pas ma femme qui me donnerait ce bonheur ! »

La femme ne répond que par des soupirs... Et le marchand d'huile fait des prodiges. Enfin, après quatre assauts couronnés de succès, Antoine quitte la veuve et se rhabille.

« Je sors pour pisser ! dit-il. »

Mais il en a assez. Il dit à son domestique qui fait le guet au dehors :

« J'ai fait la chose quatre fois et suis éreinté. La veuve est solide. Va me remplacer, je t'attendrai. »

Heureux de l'aubaine, le domestique entre dans la chambre, trouve le lit à tâtons, saisit la femme étonnée de tant d'ardeur et la baise trois fois.

« Le patron doit s'ennuyer, pense le domestique. Je vais le rejoindre. »

Il embrasse la femme et va retrouver le marchand d'huile.

« Eh bien ? interroge celui-ci. »

— Trois fois, mais j'eusse été plus loin si je n'avais craint de vous impatienter.

— Enfin, quatre et trois font sept. Nous en avons pour nos medjidieh. »

Et les deux hommes s'en vont passer le reste de la nuit dans une maison où étaient des joueurs.

Le lendemain, Antoine rentre chez lui.

« Te voilà déjà revenu ! dit la femme. »

— Mes affaires ont été réglées plus vite que je ne le croyais. Aussi nous rentrons de bonne heure. Donne-moi un verre de rakhi. »

La femme lui verse un verre qu'il avale d'un trait puis encore trois autres.

« Bois ce cinquième verre, dit la dame Papadopoulos. »

— Non, quatre me suffisent.

— Ce n'est pas quatre, mais sept.

— Et pourquoi sept ?

La dame se met à rire.

« Allons, voyons, à un verre par voyage, cela fait bien sept verres. »

— Que me chantes-tu avec tes voyages?

— Ne fais pas l'imbécile. Qu'as-tu fait cette nuit au village voisin? Tu as couché avec une femme, et tu t'es montré solide gaillard. Je ne l'aurais jamais cru. Tu es ladre à la maison, mais au dehors tu sais te montrer prodigue.

— Tu deviens folle; je ne sais de quoi tu parles.

— Je vais te rafraîchir la mémoire. Après la quatrième partie n'es-tu pas revenu pour refaire trois parties?... Tu vois que je suis bien renseignée!... Ah! tu as été trompé! Tu pensais avoir affaire à la veuve et tu as couché avec ta femme, car c'était moi qui avais pris la place de cette honnête créature à qui j'ai donné un medjidieh pour l'ajouter aux tiens.

— Femme, tais-toi! pardonne-moi! murmure le pauvre marchand d'huile qui s'était fait cocufier par son domestique. Que personne ne sache rien de cette aventure! A partir de ce jour, je cultiverai ta vigne en conscience. Une si bonne vigne mérite d'être bien labourée!

(Kardamyla.)

XVII

LE CADI CHATRE

Aux environs de Rodosto, vivait un paysan d'une quarantaine d'années qui était bien le garçon le plus jovial et le plus farceur qu'on pût imaginer. Avec cela il était gros et gras comme un moine, et frais et rose d'autant qu'il n'avait pas un brin de barbe.

Il finit par se marier avec une femme d'un village voisin, qui était tirée du même moule et qui lui ressemblait en tout.

Un nouveau Cadi venait d'arriver dans le pays. Il employa quelques journées à se promener dans la région. Si bien qu'il rencontra le gros paysan qui était occupé à labourer son champ.

Le Cadi était long, maigre, sec comme un vieil échalas. La mine réjouie et resplendissante du paysan l'enthousiasma. Il s'avança vers l'homme.

« Hé! l'ami! bonjour! Je suis le nouveau Cadi.

— Mes compliments, juge. Le besoin ne se faisait pas autrement sentir d'un

nouvel homme de loi. Mais enfin, autant vous qu'un autre.

— Tu es jovial, l'ami. Je voudrais te demander un conseil.

— Vous êtes bien aimable. A charge de revanche!

— Regarde-moi bien. J'ai à peu près ton âge. Je ne fais pas œuvre de mes mains. Je mange comme quatre et bois de même tout ce qu'il y a de meilleur.

— Je n'en doute pas, seigneur Cadi.

— Et toi, tu m'as l'air de travailler du matin jusqu'au soir, de vivre comme les paysans d'une croûte de pain et de quelques figes sèches.

— C'est à peu près exact.

— Alors d'où vient-il que tu sois gros, gras et rose et que moi je sois sec comme un chardon séché?

— Cela, seigneur Cadi, c'est un secret de famille.

— Je le conçois. Aussi, suis-je disposé à te payer ce secret. Je t'en offre cent livres turques.

— Cent livres, c'est une somme convenable...

«... Mais je ne veux pas prendre la responsabilité de l'opération qu'il faudrait faire.

— Parle franchement, ou autrement

tu te feras un ennemi de celui qui te parle.

— Diable, il n'est pas bon d'être mal avec les grands seigneurs. Je vous crains plus que notre illustre empereur. Il est loin et vous êtes tout près. Si vous l'exigez, je vous ferai connaître mon secret.

— Parle, voici les cent livres.

— Eh bien! la chose est simple. Je me suis châtré.

— Châtré! que me racontes-tu là?

— Voyons; réfléchissez. Comment engraisse-t-on les bœufs, les chapons et un tas d'autres bêtes? En commençant par les châtrer. Pourquoi les ennuques sont-ils si gras? Parce qu'ils sont eunuques!

— C'est vrai, acquiesça le Cadi. Mais cette opération doit tuer un homme.

— Oui, si elle est faite par un ignorant. Mais l'on est châtré de père en fils dans ma famille. Je me suis châtré il y a un an et sans aucune douleur. J'étais maigre comme un rat d'église. Voyez mon embonpoint.

— Ainsi tu m'assures que l'opération se fait sans souffrance?

— Je vous l'ai assuré.

— Ma foi, dit le Cadi, plutôt que de

rester ridicule comme une cigogne perchée sur un minaret, je me laisserais bien opérer... Peux-tu me châtrer ici même?

— Tout de suite. Nous sommes seuls. Couchez-vous sur le dos. »

Le Cadi s'étend de son long. Vite le laboureur lui saisit ses deux battants de cloche, perce un petit trou et retire les deux raisins. Vite aussi, il écrase des herbes et en fait un cataplasme dont il recouvre la plaie.

« Voilà qui est fait, dit le paysan. Vous ai-je fait mal.

— Pas du tout! s'exclame le Juge. Allons, tu es un homme habile. A mon prochain passage, si je grossis comme tu me l'as promis, tu auras les cent livres. »

Le Cadi rentre chez lui et ne tarde pas à raconter à ses amis qu'un grand savant lui a livré un secret qui va lui permettre de grossir comme un tonneau.

Deux jours se passent. Voici une autre chanson. La plaie s'enflamme, s'envenime. Le Cadi est en proie à des douleurs intolérables. Ce qui lui reste pourrit et répand une odeur affreuse.

« Je vais mourir, se dit-il; auparavant,

je veux punir le bandit qui m'a châtré. »

Et il fait appeler le laboureur.

« Je suis perdu! pense l'homme. Femme, que faut-il faire?

— Ne crains rien. Je vais te remplacer. Vêtue de tes habits, j'irai trouver le Cadi. Nous nous tirerons d'affaire. »

La femme part pour la ville et se rend chez le juge.

« Ah! te voilà, chien de chienne! Vois ce que tu as fait. »

Et il lui montre ses affaires en piteux état.

L'autre hausse les épaules.

« Croyez-vous que la plaie guérisse si rapidement, seigneur Cadi. Voyez donc. Je me suis châtré complètement. La plaie est plus longue; elle est maintenant de belle couleur, mais elle empeste toujours. Regardez pour vous en convaincre. »

La femme lève la jambe, montre une grande plaie rose et lâche une vesse puante qui force le Cadi à se boucher le nez.

« Eh bien! que vous disais-je? J'en ai encore pour quelques mois à me remettre. Quant à vous qui n'avez perdu que les grelots, vous serez sur pied

dans quelques semaines. Et vous allez grossir, grossir comme jamais ne fut gros un Cadi. »

Ce raisonnement avait convaincu le juge. Il donna une belle récompense au laboureur.

Et, comme peu après, la plaie se cicatriza et que l'embonpoint vint comme on l'avait annoncé, le Cadi considéra le paysan comme le plus grand médecin de la Turquie et de l'Europe.

(Rodosto, Turquie d'Asie.)

XVIII

LA VEUVE ET SON VALET

Une femme veuve avait un valet fort beau garçon.

Un jour de printemps, elle était à la fenêtre avec son domestique causant de choses et d'autres, quand un couple de petits oiseaux vint se poser sur un arbre voisin. Et voilà que le mâle saute sur la femelle, fait : « piuit! », redescend, remonte, et n'en finit pas.

La femme se met à rire.

« Ce ne sont pas les hommes qui en feraient autant! dit-elle à son valet.

— Et pourquoi pas, madame?

— Oublies-tu que tu parles à une veuve et non à une vierge. Constantin, mon défunt époux, n'a jamais dépassé le troisième assaut. Et tout le monde sait que c'était un garçon solide, un vrai Palikare.

— Trois! peuh! fait le domestique en crachant par terre.

— On voit bien que tu es un vantard! répliqua la femme. Maigre comme tu l'es, tu lâcherais prise à la deuxième danse.

— Vous voulez dire à la douzième?

— Que le diable emporte des menteurs comme toi!

— Je serais prêt à le parier contre une année de gages! Je garantirais la douzaine à une femme jeune et accorte, mais pas à une vieille édentée.

— Si je m'écoutais, je tiendrais le pari!

— Tenez-le!

— Eh bien! soit. Veux-tu essayer tout de suite.

— Tout de suite. Les gens sont dehors. Venez sur votre lit. »

La gaillarde prend une planche et

un morceau de pierre blanche, puis s'étend sur le lit. Le valet commence l'épreuve. Il a bientôt fait de compter : « un », puis « deux », puis « trois », puis « quatre » ! La femme à chaque assaut, trace une barre sur la planche.

Et cela continue, continue. Si bien qu'enfin l'homme saute à bas du lit et lui dit :

« Comptez, j'ai gagné mon pari !

— Non, réplique la femme. Cela ne fait que onze.

— Vous en avez oublié un ! »

On se chamaille, on se dispute. Mais la femme, effaçant les marques, s'écrie :

« Eh bien ! puisque nous ne sommes pas d'accord, recommençons l'épreuve ! »

(Chios.)

XIX

L'ANNEAU MAGIQUE

Un jeune homme de bonne famille avait voyagé par tout le monde. Il avait rapporté de ses voyages des choses merveilleuses avec lesquelles il était capable de faire des miracles.

Un jour, il rencontra dans une forêt la fille unique du Roi. Elle était belle comme le soleil. Le jeune homme en devint amoureux et n'eut pas de peine, par son pouvoir, de faire partager son amour à la belle princesse.

Il la demanda en mariage. Le roi fit d'abord des difficultés pour lui accorder sa main. Mais les prodiges qu'accomplit le soupirant levèrent tous les obstacles.

Le lendemain des noces, la reine interrogea sa fille.

« Oh ! ma mère, dit la jeune mariée ; j'aimais mon mari, maintenant j'en suis folle. Il n'y a pas une femme au monde qui puisse avoir autant de bonheur que m'en a donné mon époux... »

— Alors, j'en suis heureuse ! murmura la reine. Aime bien ton cher mari ! »

La vieille curieuse ne manqua pas les jours suivants de bavarder avec sa fille dont l'enthousiasme ne faisait que croître. Elle songea aux prodiges qu'avait déjà accomplis son gendre et pensa qu'il y avait là encore un secret qu'elle eût bien voulu connaître. Mais sa fille était muette sur ce point, ce qui redoublait la curiosité de la reine.

Elle n'aurait sans doute jamais pénétré

le secret, quand un jour elle s'avisait de visiter l'écrin de sa fille. Parmi les bijoux, il y avait un anneau d'or de forme bizarre qu'elle n'avait jamais vu.

« Qu'est-ce que cette bague? demanda-t-elle? »

La jeune mariée se troubla et resta sans mot dire.

« Bien, voilà le secret! pensa la reine. »

Et elle cajola si bien sa fille, lui promettant d'être muette comme un tombeau, que celle-ci finit par lui conter:

« C'est le talisman de mon bonheur. Quand mon mari joue avec moi ainsi qu'ont coutume de le faire les époux, il passe la bague à son index. Plus il l'enfonce, plus s'allonge ce qu'il porte entre les jambes. Et alors quel bonheur il me donne! »

La vieille n'en demanda pas davantage et tout un mois elle ne put dormir en pensant au pouvoir magique de l'anneau.

Or, il arriva que les médecins recommandèrent à la jeune mariée de se rendre pour quelque temps à des bains chauds naturels à quelques lieues de la Capitale. Le marié n'avait rien à y faire;

aussi resta-t-il au palais s'ennuyant à mourir et dormant une partie du jour dans les jardins.

La vieille ne perdit pas de temps. Elle fouilla si bien dans la chambre de sa fille qu'elle trouva l'anneau enchanté.

Le lendemain de ce jour, elle se mit à la recherche de son gendre. Il était à l'ombre d'un bouquet de petits arbres. Par fortune, se croyant seul, il s'était mis à l'aise et se trouvait presque nu.

Vite la reine se couche sur le jeune homme, introduit où il faut la petite bête et passe l'anneau au petit doigt du dormeur.

Hélas! le doigt était trop mince! La bague s'enfonce si bien que l'outil s'allonge, s'allonge, avec une vitesse vertigineuse et monte, monte, au-dessus des cyprès, puis des platanes, puis des collines, portant tout en haut comme un pavillon la vieille reine qui se cramponne des pieds et des mains à ce mât extraordinaire, et pousse des cris assourdissants qui ne réveillent pas le dormeur, mais font accourir tout le palais, le roi en tête!

Il fallut réveiller le marié qui, remontant l'anneau petit à petit, fit rétrécir

la colonne enchantée et put enfin permettre à la reine de regagner le sol sans accident.

Ce qui s'ensuivit, je n'en sais rien. Peut-être, vous, malins, le devinerez-vous!

(Raconté à Andrinople.)

XX

LA FILLE DU POPE

Il y a déjà longtemps de cela, vivait à Kardamyla un pope très riche qui n'avait qu'une fille unique, bonne à marier, car elle était dans ses seize ans et jolie comme l'amour. Le prêtre l'avait fait élever comme une reine et il lui disait toujours:

« Je ne te marierai qu'avec un grand personnage qui soit capable de t'apprécier et, joignant sa fortune à la mienne, de te faire couler des jours doux comme le miel! »

Il arriva un jour dans le port un navire qui venait de Grèce à Kardamyla pour y prendre un chargement de marchandises. Un des matelots, un fort beau

gaillard, rencontra la fille du prêtre et en devint amoureux. Il la suivit, reconnut sa demeure, sut tout ce qu'il désirait savoir et pensa bien que faire la cour à la belle était inutile, puisque le papa ne consentirait jamais à donner sa fille à un pauvre marin.

Après y avoir bien réfléchi, il se fit raser jusqu'à la racine, s'habilla en femme, se gonfla le ventre avec de la paille et, la nuit venue, alla frapper à la porte du père spirituel. Celui-ci était à souper chez des amis et le matelot le savait bien.

Une vieille servante vint ouvrir.

« Qui vient à cette heure? demanda-t-elle.

— Une pauvre malheureuse. Je viens de trois lieues de loin. Je suis sur le point d'accoucher. On ne sait jamais si l'on vivra ou si l'on mourra aux suites des couches. Le prêtre est un saint homme; il est très savant, alors que notre curé est un ignorant, un ivrogne et un blasphémateur. J'ai pensé à venir demander la bénédiction de votre maître.

— Ce serait bien si le père était ici. Mais il ne rentrera pas avant deux heures.

— Je l'attendrai dehors couchée sur le seuil de la porte.

— Je ne puis vous laisser dehors. Entrez donc et vous vous reposerez sur un banc. »

La femme enceinte remercie, entre et se couche sur un banc non sans pousser de temps en temps des gémissements de douleur.

Enfin, le prêtre rentre.

« Quelle est cette femme? interroge-t-il. »

La vieille servante le met au courant de l'histoire. Le papa se fâche.

« Et quoi! vieille truie! est-ce ainsi qu'on reçoit une sainte femme qui vient de si loin et dans une pareille position pour demander ma bénédiction. Je ne sais ce qui me retient de t'arracher tes yeux chassieux!... Prépare tout ce que tu as de meilleur pour le souper de cette malheureuse... Et vous, venez mon enfant, vous asseoir à ma table et recevoir toutes mes bénédictions pour vous et l'enfant qui naîtra bientôt! »

Le matelot, riant sous cape, geignant tout haut, remercie l'excellent curé et, malgré ses douleurs, fait bon accueil au poulet froid que lui sert en tremblant la vieille domestique. La servante n'a plus

qu'une idée, rentrer dans les bonnes grâces du pape.

Elle l'appelle sous un prétexte et lui dit :

« Mon père, cette pauvre femme a bien soupé, mais allons-nous la laisser dehors par ce temps et cette nuit pour rentrer à son village, à trois lieues de Kardamyla? »

— Ce serait manquer de charité. Je vois que tu as bon cœur... Mais où coucher la femme?

— Avec moi.

— Non, ce ne serait pas digne de mon hospitalité.

— Vous savez bien que nous n'avons pas un lit de libre, mon père.

— Ma fille a un lit très large. Que l'étrangère couche avec ma fille. Recommande à cette femme de se mettre au lit sans bruit pour ne pas réveiller ma colombe chérie. »

Ainsi fut fait. La femme grosse se débarrassa de ses robes et de son ventre et se coucha auprès de la vierge qui n'avait rien entendu.

Le curé ne tarda pas à se coucher dans la chambre contiguë et le matelot l'entendit bientôt ronfler comme un bienheureux.

« C'est le moment! pensa le matelot. »
Et, s'approchant de la jeune fille, il lui passa la main sur les reins, puis sur le ventre, ce qui la réveilla.

« Mon père, cria-t-elle, il y a quelqu'un qui est couché dans mon lit! »

Le pope se réveilla.

« Eh! ma fille, je le sais. C'est moi qui l'ai envoyée! »

Le galant devenait plus entreprenant. Il embrassait la belle et lui faisait sentir quelque part quelque chose qui n'était pas d'une femme.

« Mon père, cria de nouveau la jeune fille, c'est un garçon! »

— Nous le verrons demain! Il vaut mieux un garçon qu'une fille. Si l'opération s'est bien faite, j'en suis heureux. Laisse-moi dormir! »

Le pope pensait bien que la femme venait d'accoucher d'un garçon!

« Puisque c'est la volonté de mon père, se dit la fille, je ne veux pas le contrarier. »

Et elle se livra, avec beaucoup de plaisir, du reste, aux assauts répétés du matelot. Enfin tous deux s'endormirent.

Le prêtre se leva de bon matin pour prendre des nouvelles de la mère et de son garçon. Soulevant doucement les

couvertures, il vit... un bâton que les fatigues de la nuit n'avaient pas abattu!

Il eut d'abord l'idée d'assommer le galant, mais, ayant bien réfléchi, il pensa qu'il valait mieux éviter le scandale en mariant sans tarder sa fille avec le pauvre matelot. Ces deux derniers, on peut l'ajouter, n'y firent aucune opposition! Et plus tard ils firent un bon ménage et prospérèrent en fortune et en enfants.

(*Kardamyla, Chios.*)

XXI

LE DRAGON ET LE LABOUREUR

Un pauvre paysan qui vivait au bord de la mer n'avait pour toute fortune que sa maisonnette, un jardin, un champ éloigné, et un vieux mulet.

Un matin que le paysan était à labourer son champ, il vit sortir de la mer un dragon épouvantable qui lui dit:

« Ce champ est à moi. Comme tu t'en es emparé, je devrais te dévorer. Mais

je n'en veux rien faire. Je prends ton mulet. »

Le pauvre homme était plus mort que vif.

« J'ignorais, finit-il par dire, que ce champ appartint à votre Seigneurie, Mais ayez pitié de moi. Ce champ est toute ma fortune...

— Aussi je te laisse le champ, mais je prends ta mule. »

Une idée vint au paysan.

« Que ferez-vous de cette pauvre bête qui traîne la charrue depuis vingt ans et plus? Ne voyez-vous pas qu'elle n'a que les os et la peau?... Ah! si c'était le beau cheval que j'ai dans mon écurie!

— Tu as un beau cheval et tu préfères la mule!

— C'est fou, mais c'est ainsi. J'ai élevé cette pauvre bête et j'y suis attaché. Laissez-moi la mule et je vous amènerai demain le cheval.

— Soit. Mais je te préviens que si tu manques à ta parole, je te châtrerai. En quelque lieu du monde que tu te caches, je saurai te trouver. »

Le monstre disparut dans la mer. Le laboureur laissa là sa charrue et s'en retourna tristement à la maison.

À peine rentré, il raconta son aventure à sa femme.

« Le dragon me poursuivra, ajouta-t-il, je n'en doute point. Et comme je n'ai point de cheval, le monstre me trouvera et me châtrera. J'aime mieux mourir que de me voir privé de ce qui fait notre bonheur en cette dure existence... Au fait, n'eus-je pas mieux fait d'abandonner mon mulet?

— Tu aurais eu tort, mon ami.

— Tort? Alors tu préfères la mule à mes grelots?

— Que non point! Je dis que tu as bien fait de sauver la mule et que tu ne seras point châtré. Laisse-moi faire. Tu sais que ton Irène n'est pas une sottie. Je te tirerai d'embarras. Demain, tu t'occuperas du jardin et j'irai voir le dragon. »

Le laboureur avait confiance en sa femme. Il la laissa libre de faire pour le mieux.

Dès le matin, dame Irène releva ses cheveux, revêtit les habits de son mari et, suivie de la mule, s'en alla au champ proche de la mer.

Le dragon ne tarda pas à sortir de l'eau.

« Eh! eh! brave homme! hurla-t-il; j'avais bien pensé que tu me trompais.

Voici la mule étique et non le cheval bien gras que tu m'avais promis!... Puisqu'il en est ainsi, je vais te châtrer!

— Châtre-moi! dit le laboureur. »

Et, levant la jambe et l'appuyant sur la charrue, il montra l'entre-deux de ses jambes.

« Qu'est-ce que cela? s'écria le dragon.

« Qu'est-ce que cette longue plaie barbe? Où est ton battant? Où sont tes cloches?

— Ne vois-tu pas que l'on m'a châtré?

— Certes et mieux que je ne l'aurais fait!... Demeure en paix. Je te laisse le champ et la mule. Adieu! »

Et le dragon disparut pour toujours dans la mer.

(Constantinople, conte turc.)

XXII

L'HOROSCOPE

Un puissant sultan eut un jour deux jumeaux, un garçon et une fille, de sa femme préférée. Comme de coutume,

les astrologues et les devins furent consultés et tous répondirent:

« Avant que ces enfants aient seize ans, ils auront des bâtards qui feront leur honte! »

Le sultan fut grandement chagriné par cette prédiction. Sur l'avis de savants docteurs, et pour prévenir les suites de cet horoscope, il fit élever le frère et la sœur dans un vieux château entouré de hautes murailles infranchissables, et il ne leur donna pour compagnie que des eunuques dévoués.

Les enfants grandirent, ignorant tout de la vie. Ils arrivèrent ainsi à leur quinzième année.

Comme un jour les jeunes gens jouaient dans le parc du château, ils virent un chevreuil qui lutinait sa femelle.

« Quel jeu curieux! dit le jeune homme. Essayons donc d'imiter ces animaux. »

Sa sœur se mit à courir sur les pieds et les mains et son frère voulut faire comme le chevreuil.

« Ce jeu n'est pas amusant, se dirent-ils.

— Mais, remarqua le prince, le raison en est peut-être que nous somme gênés

par nos vêtements. Abandonnons-les. »

Cela ne les avança pas de beaucoup, si ce n'est que la jeune fille remarqua pour la première fois que son frère portait quelque chose qu'elle ne possédait pas et qu'elle examina avec attention, si bien que cette chose enfla comme par miracle.

Le lendemain, les enfants du sultan virent un pigeon qui travaillait une colombe et qui en semblait tout heureux.

« Encore ce jeu! se dirent-ils. Essayons encore et voyons si nous y trouverons enfin le plaisir qu'y trouvent les bêtes à quatre pieds et à deux pattes. »

Le prince était plus lourd que la princesse. Celle-ci roula sur le dos et le hasard voulut que son frère tomba sur elle si bien à propos que son pieu trouva la cage où l'on a coutume de mettre certain oiseau insupportable. Du coup, la princesse y perdit sa virginité. L'oiseau se trouvait bien dans la cage; il y resta longtemps et depuis y retourna souvent.

La seizième année arrivée, le sultan et la sultane favorite accoururent au château pensant bien avoir trompé le Destin... Ils y trouvèrent leur fille qui venait d'accoucher d'un bâtard!

On ne peut rien contre la Destinée. Ce qui est écrit est écrit!

(Constantinople, Raconté par un vieux derviche.)

XXIII

CELUI QUI N'A PAS DE SONNETTES

A Smyrne, il y avait — voilà de cela une trentaine d'années — un riche marchand qui faisait commerce avec toute l'Europe et toute l'Asie, sans compter l'Egypte et d'autres pays.

Il arriva à la cinquantaine sans avoir eu le temps de se marier. Ses amis lui représentèrent qu'à sa mort ses biens seraient dispersés entre des parents éloignés et qu'il était préférable de prendre une jeune femme qui pouvait encore lui donner des enfants, puisque le proverbe dit qu'un homme peut jouer au jeu de l'amour tant qu'il ne succombe pas sous un sac de plumes.

Le riche marchand finit par entrer dans ces idées.

« Mais qui épouserai-je? demanda-t-il à ses amis.

— Les femmes jeunes et vieilles ne manquent pas à Smyrne et dans les îles. Vous en trouverez cent pour une.

— Encore faut-il que je prenne une femme sage, honnête et instruite, qui n'abuse pas de ma fortune et de ma vieillesse.

— Prenez, lui conseilla un ami, une femme veuve d'un certain âge, au courant du ménage et sachant diriger une maison.

— Non, je ne veux pas d'une veuve qui ne cesserait de me rappeler son défunt mari.

— Prenez alors une vieille fille.

— Son caractère serait trop difficile.

— Alors une jeune beauté qui aurait une belle dot.

— Que voulez-vous que je fasse de sa fortune? Trouvez-moi une gentille fille de vingt ans, instruite mais sans fortune. Je veux qu'elle me doive la fortune et le bonheur. Ainsi je serai assuré qu'elle ne me trompera pas.»

Ses amis se mirent en campagne et eurent bientôt trouvé la vierge demandée. C'était la fille d'un capitaine de vaisseau qui était mort dans un naufrage et qui n'avait pas laissé un sou à son unique enfant.

La demoiselle, entreprise par les comères, se décida à épouser le marchand. Et les noces furent célébrées.

Les premiers temps, tout alla bien dans le nouveau ménage. Le marchand labourait son champ comme l'eût fait le meilleur laboureur. Puis il revint à ses affaires, et la belle ne goûta plus que rarement un plaisir qui lui semblait bien doux. Enfin, ce ne fut plus qu'aux grandes fêtes que le vieil époux se résolut à faire halte en la chapelle qu'il avait acquise.

Dieu sait pourtant si la jeune femme épargnait rien pour rappeler son mari au devoir conjugal. Repas exquis, vins excellents, caresses, rien n'y faisait. Un soir, le marchand était fatigué; le lendemain il avait à écrire des lettres pressantes; ou bien il était malade; ou encore il avait fait un vœu à Saint-Nicolas pour la bonne traversée d'un vaisseau qui lui apportait des marchandises précieuses.

La pauvre femme était désolée... Ce fut bien pis bientôt. Le vieil époux qui voyait bien l'ardeur de sa femme, ardeur qu'il ne pouvait satisfaire, eut peur que sa Cassandre allât chercher ailleurs le jardinier qui lui faisait défaut. Il

devint épouvantablement jaloux. Il commença par éloigner tous ses amis, puis il remplaça ses employés et ses serviteurs par des vieux et des vieilles qui s'acheminaient vers la tombe. Il fit entourer sa maison et son jardin de murailles très élevées; enfin personne ne put plus s'introduire chez lui et il défendit à sa femme de mettre les pieds dehors.

Cela ne faisait pas l'affaire de la malheureuse. C'était trop de privations à la fois. Que lui faisait cette fortune sans la liberté et surtout sans les petits jeux auxquels elle avait pris goût.

Naturellement, toute la ville fut bientôt au courant de la jalousie du marchand. L'histoire en arriva à un jeune gaillard qui avait été amoureux de la belle, mais que celle-ci avait repoussé parce qu'il était sans fortune. Il imagina un plan pour tromper le riche marchand.

Il s'avisa donc de se mettre sur le chemin du mari de Cassandre et de le rencontrer tous les jours. Il marchait comme un homme ivre, geignant et pleurant; on eût dit qu'il venait de perdre son père et sa mère.

Les premières fois, le marchand n'y

fit pas attention. Puis il remarqua le malheureux, pensa qu'il devait être en proie à une terrible affliction, et finit par l'arrêter et lui en demander la cause.

« Hélas! dit le jeune homme, mon malheur est si grand que j'en perdrai les yeux à force de pleurer. »

Le marchand insista si bien que l'homme finit par lui dire:

« Venez chez moi, dans ma pauvre demeure, et vous verrez si je ne suis pas le plus malheureux qui se puisse rêver. »

Le marchand l'accompagna.

« Tenez, voici ce qui me rend si misérable, dit le garçon. »

Et il montra un bâton des jambes solide et vigoureux et, au-dessous, une longue vessie sèche et recroquevillée d'où les grelots étaient absents. (Les grelots et leurs bourses y étaient bien, mais ils avaient été attachés et refoulés par derrière.)

« En effet, dit le vieux, jamais je n'ai vu un homme si mal partagé. Mais, dis-moi, de quoi cela t'est-il venu? »

— D'une pierre que me lança un gamin en jouant.

— Alors tu n'es plus un homme?

— Si, mais un eunuque.

— Je voudrais bien faire quelque chose pour toi, car je ne pourrais que te consoler en te disant que dans trente ans tu n'éprouveras plus le besoin de ces choses, somme toute, incommodes. Que fais-tu ?

— J'ai honte de tout le monde. Et cependant je suis très instruit et pourrais faire un bon employé. Mais je serais gêné de travailler avec des hommes bien bâtis...

— Tu fais mon affaire. Viens chez moi. J'ai besoin d'un bon employé. Tu seras seul avec des vieillards et avec ma jeune femme que tu distrairas de ton mieux. Tu seras bien logé, bien nourri et bien payé. Et, qui sait ? peut-être quelque jour te céderai-je ma maison ! »

Le jeune homme se jeta aux pieds du marchand, l'appela son bienfaiteur et son père et le suivit dans sa maison où il fut présenté à la jeune femme.

Puis, le prenant à part, le marchand lui dit :

« Ma femme est jeune et jolie. Je te prie de la surveiller pas à pas. Ne crains pas, sous toutes sortes de prétextes, de la suivre partout, même dans ses appartements. Je te confie ce que j'ai de plus précieux.

— Ne craignez rien, mon bienfaiteur. Votre chère femme est en bonnes mains. »

Dès ce jour, le marchand vaqua tranquillement à ses affaires. Débarrassé du souci de sa femme, ayant sous la main un employé modèle qui ne tarda pas à se mettre au courant des mille entreprises du patron, il se mit dans la tête de décupler sa fortune pour ensuite aller vivre de ses rentes en pays étranger.

Il déjeunait, dinait et soupaît dehors avec ses correspondants et ses amis, entreprenait même à l'occasion des voyages à Chios, à Lesbos, à Chypre ou à Constantinople. Qu'avait-il à craindre ? Sa femme était bien gardée par ses domestiques et surtout par son employé eunuque !

Hélas ! le malheureux ! Pendant ce temps on le cocufiait d'une façon honteuse. La jeune femme avait reconnu son premier amoureux, et celui-ci n'avait pas été longtemps avant de lui apprendre par quelle histoire il avait mystifié le marchand. Après lui avoir raconté l'aventure, il lui prouva que ce n'était pas une pauvre vessie flasque et sèche qui remplaçait ses sonnettes. Profitant des droits que lui avait donnés

son patron, l'amoureux pénétrait dans tous les endroits où allait la belle. Il fallait bien la surveiller! Bref, il cultivait en conscience le domaine dont on l'avait chargé. Chaque année un nouveau rejeton vint se greffer à la vieille souche du marchand heureux et content de réussir si bien dans un travail où il mettait si peu de labeur. Quand le marchand mourut, il laissait plusieurs millions à sa veuve et à ses cinq enfants. La femme se remaria peu après avec son amant et, comme elle eut d'autres enfants, ils ne furent pas plus choyés par leur père que ceux du premier mariage. Et ce fut justice!

(Raconté à Smyrne.)

XXIV

CE QUE LE DIABLE NE PUT FAIRE

Le prêtre Hilarion était, comme vous le savez, un homme très savant et fort entendu dans les choses magiques. Il pouvait faire des miracles, mais il s'en gardait, car la sainte Eglise défend de copier les œuvres réservées à Dieu seul.

Il passait ses nuits à lire des manuscrits très anciens écrits dans toutes les langues qui se parlent aux quatre coins du monde.

Or, un jour, le père spirituel reçut une lettre de Constantinople dans laquelle il lui était ordonné de se présenter le jour de Pâques à Stamboul, pour la messe du matin dans je ne sais quelle église.

Bien entendu, le papa fit tous ses préparatifs pour se rendre à cet ordre de son chef spirituel. Il retint son passage sur un bateau qui allait mettre à la voile et qui devait arriver le Samedi saint à Constantinople.

Tout bien réglé, Hilarion pensa qu'il avait le temps de lire un livre que lui avait prêté un savant de sa connaissance, et il s'enferma dans sa chambre, après avoir envoyé sa femme à Lesbos chez une de ses sœurs.

Le livre était magique sans doute, car prêtre Hilarion mit six jours et six nuits à le lire et à le méditer, sans songer à boire ni à manger, sans penser au temps qui s'écoulait, sans se rappeler qu'il était attendu à Constantinople pour les fêtes solennelles de la Résurrection du Christ.

Quand le papa eut tourné la dernière page du livre, il se sentit une faim et une soif dévorantes. Alors seulement il vit un grand concours de peuple devant sa maison.

Les uns criaient; d'autres pleuraient ou gémissaient.

« Que se passe-t-il? se demanda le curé. »

Ouvrant sa porte, il fut bientôt renseigné. La Semaine sainte s'était passée sans offices. On l'avait cru parti pour Constantinople et l'on ne s'était inquiété que lorsque des gens du port avaient appris que le pape n'avait pas pris passage sur le navire qui devait le conduire. On l'avait cru mort dans son presbytère et l'on se préparait à enfoncer les portes.

Prêtre Hilarion rassura ses paroissiens et leur demanda en quel jour on se trouvait.

« Mais, lui dit-on, nous sommes dans l'après-midi du samedi saint!

— Allez chez vous, mes enfants, dit le curé. Fêtez Pâques au village voisin. Il faut que demain matin je sois à Constantinople. »

Les gens se retirèrent ébahis, mais

heureux d'avoir pu constater que le di-gne pasteur était toujours vivant.

Prêtre Hilarion soupa avec un appétit que l'on comprend, puis réfléchit.

Comment pourrait-il être à l'heure dite à Constantinople? Aucun moyen humain ne le permettait. Le diable seul pouvait lui venir en aide.

« Soit, appelons Satan! se dit-il. »

Et par ses conjurations il fit venir le diable.

« Que veux-tu, Hilarion?

— Tu vas me prendre sur ton dos et me conduire au pont de Galata à Constantinople. Tu y seras avant minuit.

— Qu'aurai-je en échange?

— Mon âme, bien entendu; mais faisons nos conditions.

— J'écoute.

— Tu me conduis à Constantinople. Après les saints offices tu me ramènes ici.

— C'est entendu.

— Tu auras mon âme aussitôt que tu auras accompli les trois autres tâches que je te donnerai à parfaire.

— Cela me va!

— Alors, en route, mon vieux Satan!

Père Hilarion fut à Constantinople à

l'heure dite. Il put assister aux offices et au synode et rentrer au presbytère le soir de Pâques, ce qui augmenta l'estime et l'admiration de ses paroissiens.

« Et maintenant, que faut-il faire? demanda le diable.

— Tu vas nettoyer les rues de Smyrne et de Constantinople jusqu'à ce qu'il n'y reste plus aucune ordure.

— Tu es malin. Hilarion! J'aurai bien de la peine à venir à bout de cette première besogne. »

Satan partit. Le prêtre comptait bien ne plus jamais le revoir. Cependant, deux jours ne s'étaient pas écoulés que le Diable revenait radieux.

« C'est fait, dit-il. On peut se mirer dans les rues de Smyrne et de Constantinople, et les chiens y meurent de faim. »

Hilarion se mit à trembler de tous ses membres. Qu'allait-il ordonner à Satan.

Jetant un coup d'œil au dehors, il vit une peau d'agneau noir que l'on avait mise à sécher.

« Prends cette peau d'agneau recouverte de son poil et rapporte-la moi blanche comme crème.

— Hum! grogna le diable; tu me don-

nes des besognes bien difficiles. Je ne sais si j'en viendrai à bout. Enfin j'essaye! »

Et il partit emportant la toison.

« Jamais il ne blanchira l'agneau noir! pensait prêtre Hilarion. Je puis dormir en paix et mourir dans l'espoir du Seigneur. »

Quelques jours après, sa femme rentra de Mételin. Il lui raconta son aventure et la bonne farce qu'il avait en dernier lieu jouée à Satan.

Il avait à peine achevé que le démon se présentait montrant triomphalement la toison devenue blanche comme neige.

« Est-ce bien celle que je t'ai remise? interrogea le père épouvanté.

— Vois-le toi-même. N'y as-tu pas mis ton cachet et ta signature?

— C'est vrai! murmura Hilarion. Mais comment as-tu pu accomplir ce prodige?

— J'y ai eu bien du mal sans avancer d'un pas. Mais enfin un autre démon très malin m'a conseillé d'arroser la toison avec l'urine d'un juge honnête. Tu vois les recherches que j'ai dû faire. Eh bien! je l'ai trouvé ce juge: il avait été nommé Cadi la veille même et n'avait pas encore eu le temps de juger! Ainsi j'ai pu blanchir la toison de

l'agneau noir... Mais, assez bavardé. Quelle troisième tâche dois-je accomplir? »

Prêtre Hilarion, malgré toute sa science, se voyait vaincu. Il ne savait à quoi se résoudre, quand sa femme, qui avait tout entendu, lui cria :

« Hé! père, n'as-tu pas honte de boire comme un ivrogne! Il n'y a plus de vin dans le tonneau qui était plein quand je partis il n'y a pas quinze jours!

— Femme!... voulut protester le prêtre.

— Tais-toi, ivrogne! Suis-moi à la cave! »

Ne sachant ce que voulait dire sa femme, pensant qu'il était venu peut-être des voleurs, le curé laissa là le Diable et suivit sa femme.

Quand il fut au cellier, la vieille souleva ses robes et sa chemise :

« Arrache-moi un poil du c...! dit-elle.

— Mais... que veux-tu que j'en fasse?

— Pauvre sot qui se croit malin!. Arrache, te dis-je »

Le poil enlevé :

« Eh bien! dit-elle, donne ce poil au diable, et ordonne-lui de te le rapporter aussi droit qu'un crin de cheval. »

Père Hilarion obéit. Jamais il n'entendit plus parler du démon qui doit être toujours occupé à défriser le poil de la dame Hilarion.

(Rodosto.)

XXV

LE POU ET LA PUCE

Un Pou et une Puce devisaient dans les jupons d'une femme.

Soudain la femme est jetée sur le dos. Le Pou se réfugie dans le cul et la Puce dans le c... de la commère.

Une demi-heure se passe. La femme se relève.

« Eh bien! interroge la Puce.

— Ah! ma chère, ils étaient deux qui voulaient entrer et qui battaient la porte comme des enragés.

— Et moi donc! Il est venu un grand diable qui est entré, qui a fureté partout et qui, pour finir, m'a craché au nez! »

(Constantinople.)

XXVI

LES PELOTES DE FIL

Une vieille disait un jour à sa fille qui se rendait à la ville voisine :

« Surtout ne perds pas en route ton pucelage !

— Ne crains rien, maman, je le rapporterai ! »

Un jeune homme avait entendu cette conversation. Il pensa en profiter.

A la sortie du village, il rejoignit la fille et marcha avec elle, causant de choses et d'autres.

Au fond d'une vallée, la route traversait la rivière sur un petit pont formé de quelques planches.

« Vous n'avez pas crainte de passer la rivière ? interrogea le jeune homme. On dit que plus d'une jeune fille y a perdu son pucelage.

— Que me racontez-vous là ! s'exclama la vierge effrayée. Que dirait maman si je revenais sans mon pucelage !

— Aussi tenez-le bien en traversant la passerelle. »

La fille s'avance en tremblant sur les planches qui fléchissent. Soudain, elle

jette un cri. Boum ! vient de faire une grosse pierre que le gars a jetée dans la rivière.

« Avez-vous entendu ? interroge la fille.

— Certes, et je l'ai vu. C'était quelque chose de rond et de blanc qui vous est glissé d'entre les jambes et qui est tombé dans le torrent.

— Avez-vous reconnu ce que c'était ?

— Oh ! oui ; c'était un beau pucelage. Il pesait deux livres pour le moins. »

La pauvre fille s'assied sur un quartier de roc et se met à sangloter.

« Que dira ma mère ! Elle va me battre ! Et je ne pourrai plus me marier !

— Voyons, la belle, ne pleurez pas ainsi. Ne savez-vous pas que les femmes ont deux pucelages ? Vous avez perdu le premier parce que vous ne m'avez pas écouté. Voulez-vous conserver le second de façon à ne plus le perdre et à ce que votre mère ignore la perte du premier ?

— Si je le veux ! Mais vous vous moquez d'une pauvre fille !

— Je ne me moque pas. J'ai justement le fil et l'aiguille avec lesquels on recoud les pucelages.

— Et vous voulez bien me recoudre

celui qui me reste?... Que vous donnerai-je pour cette obligeance?

— Je ne veux rien que le plaisir de vous rendre service. Allons, entrons dans le bois... Là; couchez-vous sur le dos. »

La belle s'étend; le galant tire son aiguille et recoud le pucelage.

« J'avais peur de l'aiguille, avoue la naïve, mais elle ne m'a fait qu'un peu de mal à la première piqûre. Maintenant chaque point me fait un plaisir que je n'ai jamais connu. »

Le garçon rit bien en lui-même tout en continuant l'assaut.

« Mais vous me mouillez! remarque la jeune fille entre deux soupirs.

— Laissez, sottie, je mets un peu de colle pour maintenir la couture. »

Et il se relève. Cela ne fait pas l'affaire de la belle.

« Les garçons cousent à longs points, dit-elle; ce ne sera pas assez solide. Vou-driez-vous donner quelques nouveaux coups d'aiguille?

— Je ne vous chagrinerai pas. Allons remettez-vous comme tout à l'heure. »

La gourmande a pris goût à la couture. Il lui faut une troisième reprise, et, quand elle l'a obtenue, elle insiste pour un nouveau coup d'aiguille.

« Ah! non, s'écrie le jeune homme qui est fourbu. Je n'ai plus de fil pour coudre.

— Ah! le grand menteur, proteste la paysanne, tout en serrant dans sa main les sonnettes du galant. Qu'est-ce que je tiens là? Les deux pelotes de fil sont encore grosses comme des noix! »

(Chios.)

XXVII

LA VEUVE VIERGE

Une femme avait été mariée à un vieux juge, qui, en mourant, lui avait laissé toute sa fortune. Elle ne tarda pas à être recherchée en mariage par tous les garçons du pays. Enfin elle fit choix d'un médecin de bonne famille, beau garçon, mais de peu de biens.

Le soir du mariage, le garçon se met au lit avec la jeune femme et lui place ce qu'il faut au bon endroit.

La dame saute en bas du lit et se met à crier:

« Espèce de pourceau! Crois-tu que je vais accepter toutes tes saletés! »

Le médecin n'y comprend rien. Enfin on s'explique: le premier mari n'avait jamais attaqué sa femme qu'à la façon de certains Turcs et n'avait jamais fait usage du pertuis habituel. La Veuve était encore Vierge!

(Constantinople.)

XXVIII

L'AIGUILLE

Une jeune fille appelle devant le Cadi un jeune homme qui l'a violée tandis qu'elle était à travailler dans une vigne. La fille est grande et forte. Le garçon est petit et mince.

« T'a-t-il frappée? demande le juge.

— Oh! non, mais n'empêche que je ne suis plus vierge et que je l'étais avant d'entrer dans la vigne.

— Bien! dit le Cadi. »

Il sort un instant et revient avec une aiguille et un bout de fil.

« Approche! ordonne-t-il à la plaignante. Prends ce fil et passe-le dans le chas de l'aiguille. »

La fille pense que ce lui sera facile.

Mais chaque fois que le brin de lin va entrer dans le chas, le Cadi fait un mouvement.

« Je n'y arriverai jamais, dit-elle, si vous remuez sans cesse!

— Eh bien! que n'en faisais-tu autant avec ton chas? Jamais ce garçon ne fût parvenu à t'enlever ton pucelage! »

(Rodosto.)

IXIX

LE POPE ET LE SACRISTAIN

Un certain prêtre avait un domestique qui était en même temps son sacristain. On ne fait jamais trop d'économies!

Un jour que le sacristain rangeait le blé dans la grange, il entendit au dehors la voix de prêtre Nicolas et celle de la jeune Macrine, la fille du voisin.

« Viens dans la grange, disait le curé. Viens, ma petite poule! Je te montrerai un jeu que tu ne connais pas.

— Oh! mon père, que dirait-on si l'on nous voyait entrer seuls dans votre grange.

— Ton père et ta mère sont dehors.

Mon sacristain est parti à ma vigne. Tu n'as rien à craindre! »

Le domestique était renseigné. Il se hâta de grimper sur un tas de gerbes et se tint coi.

La porte ne tarde pas à s'ouvrir. Le prêtre et la belle entrent, mettent le loquet et vont s'asseoir sur la paille. Le Père spirituel reprend la conversation et réussit à arriver à ses fins. Macrine s'étend comme il sied et Nicolas lui montre que tout curé qu'il est il vaut un gars solide. Quand enfin il n'en peut plus, il s'assied à côté de la fille et continue à l'embrasser.

« Ah! soupire Macrine, qu'arrivera-t-il de notre péché, mon père? »

— Je suis prêtre et t'en donne l'absolution.

— Cela ne m'inquiète pas. Mais votre diable m'a peut-être fourré un enfant dans le ventre. Qui se chargera de l'élever?

— Ne crains rien, ma fille. Celui qui est là-haut s'en chargera! »

A ces mots, le sacristain dégringole de son perchoir.

« Ah! fils de putains! s'écrie-t-il. C'est vous qui avez le plaisir de faire des en-

fants, et vous voudriez que ce soit moi qui se tue de travail pour les élever! »

(Lesbos.)

XXX

L'ÂNE PERDU

Un Césariote, qui s'était arrêté chez un compatriote de la campagne, avait attaché son âne à une forte touffe de chardons.

Ces lourdauds de Césariotes n'en font jamais d'autres!

Bien entendu, l'âne mangea les chardons, puis s'en alla se promener jusqu'à ce qu'un Juif de rencontre l'arrêta pensant que Dieu le lui envoyait. Le Juif monta sur l'âne et alla le vendre à une dizaine de lieues de là.

Quand le Césariote eut raconté à son ami toutes ses histoires et toutes celles des autres, il songea à reprendre le chemin d'Indgé-Sou, et à aller retrouver ses concitoyens « teinturiers d'ânes », comme on les appelle en Asie Mineure.

Son âne avait disparu. Il y avait là de l'enchantement ou quelque maléfice. C'é-

tait l'avis du Césariote et de son hôte. Mais un passant, qui s'était arrêté à leurs lamentations, eut bientôt fait d'expliquer qu'un Césariote seul pouvait avoir l'idée biscornue d'attacher son âne à une touffe de chardons.

« L'âne a mangé les chardons, ajouta-t-il, et il est en quelque prairie occupé à parfaire son repas.

— Cet homme est un grand savant! se dirent les Césariotes. »

Ils le remercièrent et lui promirent leurs prières, puis ils se concertèrent sur ce qu'il fallait faire.

« Je ne vois ici que trois routes, dit le maître de l'âne. Que ta femme garde celle du milieu pour empêcher le bourgeois de rebrousser chemin s'il l'a prise. Je vais m'occuper de cette route et toi de l'autre.

— C'est bien imaginé, compère. Rentrons pour boire le coup du départ et mettons-nous en route. »

Le Césariote qui avait perdu son âne partit en quête. Il interrogeait les passants :

« N'avez-vous pas vu mon âne? demandait-il. »

Mais à son costume on le reconnaissait

pour un Césariote; les gens haussaient les épaules.

« Va-t-en, « teinturier d'âne »! criait-on. Comment saurait-on reconnaître l'âne d'un Césariote? Aujourd'hui il est noir; demain, s'il pleut, il sera gris! »

Ces réflexions ne l'avançaient guère.

Sur le soir, las de chercher, il arriva dans une forêt. Il s'y aventura et ne tarda pas à s'y égarer. Que faire? Il grimpa sur un grand arbre, au bord d'un sentier, et s'installa sur une maîtresse branche dans l'intention d'y passer la nuit et d'y attendre le matin du lendemain.

Il était à peine sur cet observatoire qu'arrivèrent un prêtre et une jeune fille. Ce n'était pas la fille du papa!

« Voilà un endroit charmant, dit le père spirituel. Personne ne viendra nous déranger. Profitons de ce qu'on y voit encore assez clair. Tu m'as promis de me montrer toutes tes beautés; je meurs d'envie de les contempler. »

Le fille, qui n'était pas trop prude, s'assied avec le curé au pied de l'arbre et se met à se dévêtir si bien que bientôt elle fut telle que la femme d'Adam avant le péché. Le prêtre l'imite et se montre nu comme un petit ange.

Et voilà que le papa examine la belle fille.

« Ah! les beaux petits pieds! dit-il. »

Et il les baise.

« Ah! les beaux mollets! »

Et il les embrasse.

« Ah! les petits genoux! »

Et il y colle ses grosses lèvres.

« Ah! les belles cuisses fraîches et roses! »

Et il se pâme dessus.

« Ah! cette fois, je vois la terre, je vois le ciel, je vois le Paradis! »

A ce moment, la voix du Césariote se fait entendre du haut de l'arbre:

« Eh! pope! puisque tu vois le monde entier, ne saurais-tu me dire où est mon âne? »

— Ton âne? s'écrie le prêtre stupéfait.

— Eh! oui, mon âne, puisque je viens de voir son membre entre tes jambes! »

(*Smyrne.*)

XXXI

LES PAROLES MAGIQUES

La femme d'un riche marchand était désolée de ne pas avoir d'enfants. Sur

les conseils de ses voisines, elle se rendit dans la montagne en un ermitage où vivait un anachorète nommé père Hilarion.

La dame, après lui avoir remis quelques victuailles, lui exposa le but de son pèlerinage.

L'ermite malgré sa vie solitaire n'était pas détaché des passions de ce monde.

« Le cas est intéressant, dit-il. Avant d'y réfléchir, il me faut examiner si vous n'avez pas quelque infirmité secrète qui mette obstacle à votre désir. »

La vertueuse dame jeta les hauts cris.

« Je n'insiste pas, dit l'anachorète. Mettez-vous à prier tandis que je me tiendrai en oraison. »

La femme du marchand pria Dieu et tous ses saints et le moine marmonna des oraisons.

Deux heures passées, l'ermite se releva.

« Dieu m'a inspiré, dit-il. Un ange m'est apparu qui m'a dit: « Voici les paroles magiques qui feront que cette femme deviendra mère et trouvera le bonheur et la considération de son mari et de ses amis. Seulement, par ces paroles, cette femme croira que tu couches avec elle et que tu te per-

« mets d'agir comme si tu étais son mari.
« Mais ce sera une illusion. »

L'anachorète s'arrêta un instant.

« Avez-vous compris? interrogea-t-il.

— Alors ce ne sera qu'une illusion?

— Je vous l'ai dit. »

La femme du marchand assura qu'elle était prête à se soumettre aux paroles magiques.

« Couchez-vous sur le gazon, comme si vous étiez avec votre mari! ordonna le solitaire. »

La dame s'allongea sur l'herbe et le père, avec de grands éclats de voix, se mit à réciter des mots incompréhensibles tout autant pour lui que pour la pèlerine.

« Me voyez-vous auprès de vous? demanda-t-il en s'interrompant.

— Non, vous êtes toujours à genoux.

— Patience, les paroles magiques ne tarderont pas à produire leur effet. »

Et il continua ses litanies.

« Eh! eh! s'écria tout à coup la femme, je crois que vous êtes près de moi et que vous m'embrassez!

— Allons le charme opère, continuez de prier!

— Mais vous me déshabillez!

— C'est-à-dire que vous le pensez, Priez, priez!

— Mais que cherchez-vous entre mes jambes?

— J'étais bien sûr des paroles magiques.

— Mais vous me faites ce que fait mon mari!

— Priez, priez, ma fille.

— Ah! jamais mon mari ne m'a donné tant de bonheur!

— Priez, priez, mon enfant! Dieu va exaucer vos vœux! »

Le paillard arriva ainsi à ses fins. La femme partit en le remerciant de ses paroles magiques, persuadée qu'elle n'avait eu que l'illusion de coucher avec le saint homme.

Et neuf mois, jour pour jour, après son pèlerinage, elle accoucha d'un gros garçon qui remplit d'aise toute la maison et toute la famille.

(Chios.)

XXXII

A L'ENDROIT ET A L'ENVERS

Un jeune homme de bonne famille faisait la cour à une de ses voisines qu'il

comptait bien épouser. Un jour qu'il trouva seule la belle à la maison, il se mit à l'embrasser, à la caresser, à la découvrir puis à lui planter au bon endroit, sans la permission du prêtre, une pique solide dont il se servait du reste, pour la première fois.

La fille avait été très étonnée de cette opération. Aussi, sa mère rentrée, elle lui dit :

« Mon fiancé est venu tout à l'heure et il m'a mis entre les jambes une longue machine qui m'a fait bien peur. C'était comme une bête qui en traînait deux autres attachées, et qui sautaient et qui dansaient ! La grosse bête poilue a eu de la peine à entrer dans ce qui me sert à pisser. Enfin elle y est parvenue, tandis que les deux autres me battaient le cul ! Enfin, le grand animal s'est mis à cracher et il s'est aussitôt radouci pour se remettre en colère deux autres fois. Je croyais qu'il était enragé.

— Ah ! malheureuse ! et tu n'as pas crié à l'aide ?

— J'avais une telle frayeur ! Puis cela avait fini par me faire si grand plaisir !

— Tais-toi, chienne, putain, charogne ! Tu as perdu ton pucelage ! Te voilà une fille de mauvaise vie ! Ton fiancé est un

brigand ! Jamais, non, jamais, il ne t'épousera !

— Ainsi je ne me marierai pas ?

— Tu te marieras, mais avec un autre garçon. Je ne veux plus voir le fils de cochon qui a abusé de ta faiblesse d'esprit... Ce qui est fait est fait. Ne parle de ceci à personne, si tu ne veux pas nous faire mourir de honte ! »

La fille réfléchit. Le soir même, elle s'arrange pour rencontrer secrètement celui qui lui a volé son pucelage.

« N'as-tu pas honte ! lui dit-elle. Tu t'es introduit chez moi comme un voleur. J'ai tout raconté à ma mère. Et maintenant nous ne nous marierons pas.

— Idiote, imbécile ! jure le garçon. Fallait-il raconter cela à ta mère !... Le vin est tiré, il faut le boire. Nous nous marierons chacun de notre côté, mais auparavant, je veux te rendre ce que je t'ai pris.

— Le peut-on ?

— Certes. Pour te voler ton pucelage, tu t'es mise sur le dos et moi sur ton ventre. Recommençons, mais à l'envers. Je serai sur le dos et toi sur mon ventre. Ainsi tu reprendras cette chose à laquelle ta mère tient tant. »

La fille est bien heureuse. Elle soulève

sa chemise et a vite fait de montrer le chemin à la bête furieuse, qu'elle finit par calmer après plusieurs attaques...

« Là, maintenant va trouver ta mère et dis-lui que je t'ai rendu ton pucelage. Elle pourra te marier avec qui elle le voudra. »

Bien entendu, la sottie n'a rien de plus pressé que d'aller, triomphante, entretenir sa mère de la nouvelle aventure. La bonne femme lève les bras au ciel.

« Je vois, nigaude, que nous devons te marier sans retard, autrement tout le village couchera avec toi. Une commère m'a parlé d'un jeune homme aussi bête que toi, mais qui a de l'argent. Vous ferez le plus beau mariage d'imbéciles qui se soit jamais vu! »

La fille est bientôt mariée. Son ancien fiancé a bientôt fait, de son côté, de trouver chaussure à son pied.

La première nuit des noces, sa jeune femme, entre deux parties du jeu d'amour, lui demande pourquoi il n'a pas épousé sa première fiancée.

« L'histoire est bien amusante, lui dit-il... »

Et il lui raconte comment il vola et rendit le pucelage de l'innocente. La mariée rit comme une folle.

« Tu as bien fait de ne pas épouser cette sottie! dit-elle. Raconte-t-on ces histoires-là à sa mère! Ainsi, moi, notre domestique a couché plus de cinquante fois avec moi; me suis-je amusée à en faire confidence à mes parents? »

(Environs de Rodosto.)

XXXIII

LA FEMME EN COUCHES

Une jeune femme mariée avec un homme d'âge mûr, était enceinte et elle allait accoucher.

« Cela ne saurait tarder, dit la sage-femme. Encore une ou deux minutes... Voyons si je ne vois rien. »

Et elle examine l'endroit par lequel sortent les pauvres et les riches.

« Encore rien! c'est bien étonnant!

— Dites-donc, remarque la jeune femme. Voyez donc si l'enfant ne se présente pas par le deuxième trou, car mon mari me baise aussi souvent par derrière que par devant. »

(Constantinople.)

XXXIV

LE TROU DANS LA PLANCHE

Un certain prêtre poursuivait depuis longtemps une jolie fille avec laquelle il désirait jouer à certain jeu que les popes connaissent bien.

La pucelle finit par lui dire.

« Je vous prêterais bien ce à quoi vous tenez tant. Mais j'ai ouï dire par ma mère que les curés ont un bâton trop gros et trop long et que quand ils s'en servent avec une vierge, cela produit grande souffrance.

— Ta mère est une sottie, répliqua le père spirituel. Nous sommes des hommes comme les autres; nous ne l'avons ni plus ni moins long que n'importe qui.

— Oui-dà! vous voulez m'en faire accroire! Ma mère, allez, est bien renseignée. Je l'ai vue plus d'une fois couchée avec le curé qui fut ici avant vous.

— Ta mère criait-elle?

— Non, mais aussi son affaire était plus vieille que la mienne et elle avait eu le temps de grandir. »

Le prêtre réfléchit.

« Ecoute, dit-il, trouve-toi ce soir chez

moi sous un prétexte quelconque. J'enverrai ma femme chez ses parents. J'ai trouvé le moyen de ne pas te faire de mal. »

La fille accepta et fut exacte au rendez-vous.

« Tu vois cette planchette, dit-il. Je l'ai percée d'un petit trou, dans lequel je vais passer mon bâton. Ainsi tu n'en auras pas plus gros que le trou.

— L'idée est bonne. Je suis prête à vous prêter le mien.

— Alors entre dans le lit et couche-toi sur le dos. »

Le pope prend sa bête au repos et la passe facilement dans l'étroite ouverture de la planchette, puis vite, il saute sur la fille. Mais voilà que le diable enfle et grandit et grossit de plus en plus par l'effet du désir et aussi de la compression. Le curé veut le retirer. Impossible. Il souffre comme un damné.

« A l'aide! crie-t-il.

— Que faut-il faire?

— Tire sur la planche... Aïe! tu me l'arraches! tu me l'écorches! il est en sang! »

Ah! le prêtre ne pense plus au jeu amoureux!

« Il faut aller chercher un médecin, propose la fille. »

Tous deux s'épuisent en efforts inutiles. Le pope hurle à réveiller la maison vide heureusement.

« Quelle drôle d'invention ! espèce de putain ! gémit-il !

— Est-ce moi qui ai trouvé cette idée ? proteste la pucelle.

— Non, certes, mais pourquoi l'as-tu voulu si petit ? Il fallait me laisser faire comme tout le monde en a la coutume.

— Je serais belle ! s'écrie la fille. Me voyez-vous avec ce diable dans le corps. Il ne peut pas sortir de la planchette, comment serait-il sorti de mon trou ? »

(Constantinople.)

XXXV

LE CHAUVÉ ET LA JEUNE FILLE

Une jeune fille se moquait d'un homme qui avait perdu ses cheveux.

« Je vais vous indiquer un moyen de faire repousser votre chevelure, lui dit la pucelle. Lavez-vous la tête pendant

huit jours avec l'urine de votre femme. »
— Allez raconter cela à d'autres ! s'écria le vieillard. »

Et tirant son priape :

« Voyez plutôt, dit-il. Il y a cinquante ans que je fais arroser celui-ci par l'urine de ma femme. Lui a-t-il poussé le moindre cheveu sur la tête ? »

(Constantinople.)

XXXVI

COMME NOTRE ANE

Une jeune fille venait de se marier. Le lendemain sa mère va la voir plutôt par curiosité que pour avoir des nouvelles de sa santé.

« Eh bien ! interroge la vieille ; es-tu contente de ton mari ?

— C'est un beau garçon et il est très aimable.

— Cela, je le sais. Aussi je te parle d'autre chose. La nuit s'est-elle bien passée ?

— Je n'ai guère dormi.

— C'est l'habitude. Mais enfin, tu sais

maintenant pourquoi l'on se marie. Eh bien! Ton mari t'a-t-il donné du plaisir? Combien de fois est-il retourné au jeu?

— Du plaisir? Il en a eu; il s'en est même donné cinq ou six fois...

— Alors tu es bien heureuse?

— Eh bien! non ma mère.

— Comment donc! cinq ou six fois ne te suffisent pas? Ah! si ton père m'en donnait seulement une fois par semaine!

— Et comment serais-je heureuse? mon mari n'en a pas, ou si peu!

— Que me dis-tu?

— La vérité. Son outil est petit, tout petit. Ce n'est pas un homme. Il n'en a guère plus qu'un chien. »

La vieille se désole et va consulter son mari qui va trouver le curé.

« S'il en est ainsi, dit le prêtre, le mariage n'est pas valide. Il faut demander son annulation. Mais auparavant, je pense que nous devons examiner cette infirmité. Au souper de ce soir, vous m'invitez avec des témoins honorables. Nous arriverons bien à constater l'impuissance du marié. »

Le soir venu, on se met à table. On mange, on boit, on chante et l'on danse. Puis on se rassied,

« Eh bien! mon fils, dit le prêtre; il paraît que vous n'êtes pas un homme comme un autre et que votre frère à tête chauve ne ressemble pas à ce qu'on a coutume de trouver sous le nombril.

— Je l'ignorais, riposte le marié. »

Et il tire de sa culotte un superbe bâton que la bonne chère avait mis en belle humeur.

— Que nous chantiez-vous? s'exclament le curé, les parents et les témoins. Jamais nous n'avons vu plus bel outil.

— Vous appelez cela un bel outil! s'écrie la mariée. Vous n'avez donc jamais vu celui de notre âne! Il est trois fois plus fort! Pensez-vous me faire accroire qu'un homme ne vaut pas un âne! »

(Chios.)

XXXVII

FAUT-IL S'EN ALLER

Aux environs de Césarée, il y avait une femme veuve qui avait beaucoup de

biens. Elle en avait tant que personne dans le pays n'osait la demander en mariage. Elle avait, parmi ses nombreux domestiques, un solide gaillard qui ne rêvait que de coucher avec sa maîtresse.

Un jour la femme et son serviteur allèrent de compagnie à Césarée. Ils y firent un bon repas et burent un peu plus que de raison. Quand on rentra à la maison, le gaillard était dégrisé, mais la femme avait grande envie de dormir. Elle se retira donc aussitôt dans sa chambre, se déshabilla sans trop savoir ce qu'elle faisait, si bien qu'elle se mit toute nue sur le lit où elle s'endormit.

Son travail terminé, le valet passa près de la chambre de sa maîtresse et la trouva entrebâillée. Il entra sur la pointe des pieds et put contempler à son aise les charmes de la veuve.

Du coup, son diable se mit à danser.

« Tiens-toi tranquille! dit-il. Je vais te mener à la fontaine! »

Le gaillard ferme la porte, se déshabille et se couche sur sa patronne. Elle est si bien placée qu'il ne lui est pas difficile de l'embrocher.

D'abord la femme ne bouge pas. Mais

bientôt elle remue, puis elle suit la cadence, enfin elle se réveille.

« Que fais-tu là? malheureux! dit-elle.
— Vous le voyez bien. Je vous baise.
— N'as-tu pas honte, bandit?
— Alors, excusez-moi, je me retire!
— Je ne t'ai pas dit cela, imbécile!
Puisque tu as commencé, il faut finir! »

(*Lesbos.*)

XXVIII

LES DEUX SŒURS

Deux sœurs avaient épousé deux frères; aussi les deux ménages avaient-ils l'habitude de prendre leurs repas en commun, bien que demeurant chacun chez eux.

Un matin, comme les frères étaient à travailler à leurs vignes, un étranger passa dans le village. Il avait soif; aussi s'arrêta-t-il pour entrer dans une maison. C'était celle de la sœur cadette.

« Pourriez-vous me donner un verre d'eau? demanda-t-il. Je suis très altéré.

— Reposez-vous un instant. Je vais vous servir du vin frais. »

L'étranger remerçia et but deux ou trois verres de vin, non sans engager la conversation avec la jeune femme.

« Ma foi, dit-il tout à coup; j'ai une demande à vous faire. Vous êtes bien la plus jolie femme que j'aie vue dans mon voyage. Il y a plus d'un mois que je n'ai couché avec une femme. Je coucherais volontiers avec vous.

— Que dites-vous là, étranger? Je suis mariée.

— Raison de plus. Votre mari est absent. Il n'en saura rien et cela ne lui enlèvera pas une bouchée.

— Mais ce serait mal agir.

— Au contraire. Vous n'êtes pas bien riche et j'ai la bourse bien garnie. Je vous offre vingt pièces d'or qui vous rendront bien service. Vous pouvez bien accepter ma proposition. »

L'homme parlait raisonnablement. La jeune femme se coucha avec l'inconnu qui prit une heure de bon temps, donna les medjidihs et reprit sa route.

Lui parti, la femme courut aux provisions et prépara un vrai repas de noces.

Vers midi, les deux frères rentrèrent, suivis de près par la sœur aînée.

« Que se passe-t-il? s'écrièrent les paysans.

— Vous le saurez tout à l'heure. Mangeons et buvons. »

Le dîner expédié, la femme servit le rakhi et déposa dix-neuf pièces d'or et quelque menue monnaie sur la table. Jamais on n'avait vu tant d'argent.

« Allons, vite; dis-nous où tu as eu cette fortune!

— C'est bien simple; un étranger de belle mine est entré ici pour me demander à boire. Je lui ai donné du vin. Il m'a trouvée à son goût et m'a proposé vingt medjidihs pour coucher avec lui. Devais-je les accepter?

— Certainement! dirent les deux frères.

— C'est ce que j'ai fait. Et j'ai eu les vingt pièces d'or. »

Son beau-frère se retourna furieux vers la sœur aînée:

« Fille de putain! s'écria-t-il. Quel diable m'a fait marier avec cette garcel! Ce n'est pas à toi que l'on donnera jamais vingt medjidihs pour percer ton vieux con!

— Est-ce de ma faute! dit la femme en pleurant. Le curé et le juge couchent

avec moi deux fois par semaine, et les
ladres ne me donnent jamais un sou ! »

(Mételin.)

XXXIX

LA FEMME QUI EN A UN A LOUER

Un benêt Césariote avait épousé une femme des Iles. Elle était aussi maligne et adroitè qu'il était lourdaud et sot.

Une certaine nuit, notre Césarioté se réveille et se sent l'envie de piquer sa femme. La lance était prête. A tâtons le marié l'enfonce et reconnaît seulement alors que sa femme lui présente le dos.

Stupéfait, le Césariote s'écrie :

« Mais tu as donc deux cons ? »

— Tu ne t'en étais donc pas encore aperçu ?

— J'étais à cent lieues de m'en douter. Aussi est-ce la première fois que je me sers du con du derrière. On y est aussi bien que dans l'autre, sauf qu'il a la gueule plus étroite. »

Le femme le laisse faire, non sans rire de la naïveté de son mari.

Le lendemain, le Césariote n'a rien de

plus pressé que d'aller raconter à tout le monde la cas particulier de sa femme et de donner force détails pour prouver son dire.

L'histoire ne tarde pas à arriver aux oreilles du curé qui, depuis longtemps, avait envie de coucher avec la jeune femme.

Un soir, le père spirituel arrive chez le Césariote.

« Je m'ennuyais à la maison, dit-il. La vie est triste depuis que j'ai perdu ma femme. J'ai pensé à venir souper avec vous et j'ai apporté un panier de vin et de provisions.

— Soyez le bienvenu ! répond le jeune marié. Ma femme va mettre la table. »

Tout en mangeant, on cause de choses et d'autres. Enfin le papa en arrive à ce qui lui tient au cœur.

« On m'a assuré que ta femme, dit-il au Césariote, n'est pas comme toutes les garces du pays... »

— Oui, oui, père; elle a deux cons !

— C'est cela même. Eh bien ! te sers-tu des deux ?

— Une seule fois je me suis servi du petit.

— Un seul ne te suffit donc pas ?

— Il en a bien trop d'un! interrompt la femme.

— Trop, non; assez, oui.

— Que penses-tu faire du second?

— Ma foi, je n'y ai pas songé.

— Ce serait sot de le laisser sans emploi. Tu n'es pas riche et tu pourrais le louer pour un bon revenu.

— Mais à qui voulez-vous que je le loue?

— Je le prendrais bien, si tu étais raisonnable pour le prix. Combien en demandes-tu l'an?

— Femme, qu'en dis-tu! Serait-ce trop de dix medjidieh?

— Tu es le maître, mon ami... Cela vous convient-il, monsieur le curé?

— C'est un peu élevé pour ma bourse, mais je ferai un sacrifice si tu me donnes celui de devant.

— C'est justement celui que je voulais vous proposer.

— Alors, le bail est conclu. Je paie six mois d'avance et j'entre en jouissance de suite.

— L'affaire est entendue.

— Eh bien! couchons-nous. Tu te mettras au fond du lit et ta femme te tournera le c... du derrière; pour moi, je coucherai sur le bord.

— Ce sont bien nos conventions.»

Le Césariote, la femme et le curé se mettent au lit et le pope fait tout de suite l'inspection de sa nouvelle acquisition, secondé merveilleusement par la jeune mariée qui prend un plaisir fou à l'aventure.

Voyant que sa femme et le curé mettent tant d'action à leur travail, le Césariote craint qu'on n'empiète sur son terrain.

« N'oubliez pas père spirituel que je ne vous ai loué que celui du devant. Ne touchez pas à l'autre!

— Je te le laisse et ne suis pas envieux du bien de mon prochain. Tu peux dormir en paix! lui répond le curé.»

C'est ce que fit le Césariote, non toutefois sans prendre la précaution de boucher avec la main le c... qu'il s'était réservé.

(*Smyrne.*)

XL

L'ALENE DU CORDONNIER

Un cordonnier se maria. A peine auprès de sa femme, il lui dit:

« Allons, vite, que je couse!
— Que vas-tu faire? Et que parles-tu de coudre?

— Certes, ne suis-je pas cordonnier et un cordonnier ne doit-il pas coudre du matin jusqu'au soir?

— Du matin jusqu'au soir, je le veux bien; mais pas la nuit!

— C'est ce qui te trompe. Tiens-toi bien! Voici mon alène!

Et le cordonnier pique, pique, mettant plus d'ardeur qu'à rapetasser des souliers.

« Je ne te connaissais pas une si bonne alène! s'écria la mariée. Elle a commencé par me piquer, mais maintenant elle me fait joliment du bien.

— Ce sera mieux tout à l'heure quand je mettra la poix! »

Peu après la femme avoue:

« Tu ne me mentais pas! tu es un habile cordonnier! »

L'homme, la besogne achevée, la recommence pour s'arrêter et recommencer encore. Enfin, il en a assez et tourne le dos à sa femme. Mais elle ne l'entend pas ainsi.

« Hé! l'ami, retourne-toi. Il faut coudre du soir au matin; ne l'as-tu pas dit quand nous nous sommes couchés?

— Laisse-moi. Mon alène est faussée.
— Ah! misère! déjà faussée. Qu'allons-nous devenir? »

Et elle prend l'alène, la tourne, la retourne. L'outil, qui n'en peut plus, est insensible aux caresses.

« Pourquoi n'as-tu pas pris une alène plus solide? demande la mariée.

— Pourquoi? me crois-tu riche comme Rhalli? Je ne suis qu'un pauvre savetier. J'ai acheté l'alène que j'ai pu trouver d'occasion, et encore y ai-je mis toutes mes économies.

— Combien en coûterait-il pour en avoir une neuve qui soit bien trempée?

— Hélas! je ne l'aurais pas à moins de trois livres turques.

— C'est justement les économies que j'avais confiées à ma sœur. Dès le soleil levant, j'irai les chercher et tu courras chez le marchand. »

Le lendemain, muni des trois livres, le cordonnier prend le chemin de la ville. Il y rencontre des compagnons avec lesquels il fait la noce et dépense tout son argent.

Rentré à la maison, il trouve sa femme qui l'attend impatiemment. Elle est déjà couchée.

« Eh bien? interroge-t-elle.

— Je rapporte une alène de première qualité.

— Allons, tant mieux. Viens te coucher. »

Il est à peine au lit qu'elle examine l'acquisition.

« Ah ! comme elle bien trempée ! Quelle bonne idée j'ai eue d'économiser ces trois livres !... »

Puis une idée lui vient :

« Qu'as-tu fait de la vieille alène ? »

— Je l'ai perdue en passant sur le pont de la rivière.

— C'est bien malheureux ! Ma mère me l'avait demandée ! »

Après avoir besoiné une partie de la nuit et pris un peu de repos, la mariée se lève, prépare le déjeuner du cordonnier et dit qu'elle va passer un moment avec ses parents.

Mais ce n'est pas là son idée. Elle court au pont de la rivière et cherche l'aiguille.

Le pope vient à passer.

« Que cherchez-vous, mon enfant ? »

— Une alène merveilleuse que mon mari a laissé choir dans ce cours d'eau.

— Elle ne peut être qu'au milieu. Je vais vous aider à la chercher. »

Le prêtre relève sa robe et fouille le lit

de la rivière. Mais soudain la femme aperçoit le bâton épiscopal du curé.

« Allons, allons ! s'écrie-t-elle ; ne faites pas semblant de chercher plus longtemps. Je la vois bien l'alène de mon mari ; elle pend entre vos jambes. Rendez-là moi, ou allez la porter à ma mère à qui je l'ai promise ! »

(Chios.)

XLI

CELUI QUI EN ABAT DOUZE D'UN SEUL COUP

Un autre cordonnier avait, la première nuit de ses nocés, dépuclé sa femme en douze parties ininterrompues. Aussi le lendemain s'était-il fait une ceinture sur laquelle il avait écrit : « Je suis celui qui en abat douze d'un seul coup ! »

Le femme n'avait ni mère, ni sœur et elle était très discrète. De sorte que personne dans le pays ne comprenait le sens de l'inscription.

Quelque temps se passa. Le cordonnier eut un jour affaire à la ville pour ramas-

ser les chaussures fatiguées qu'il devait rapetasser et remettre à neuf.

Il passa devant la maison du juge.

« Hé! l'homme, lui cria la femme du Cadi. J'ai des souliers à te donner »

Le cordonnier déposa son sac de chaussures et entra dans la maison.

La femme ferma la porte au verrou, fit retirer sa servante, apporta une demi-douzaine de vieux souliers et convint du prix.

« N'avez-vous pas faim? demanda-t-elle au compagnon.

— Je vous remercie; mais je prendrai bien un verre d'eau ou de vin.

— Voici du vin... Mais, dites-moi donc, que signifie cette inscription: « Je suis celui qui en abat douze d'un seul coup? »

— Madame, je n'ai jamais voulu l'expliquer à personne. Mais vous êtes si aimable que je vous en ferai confidence. »

Et il lui donna la vraie raison.

« Mais c'est merveilleux! s'exclama la dame. Mon mari n'a jamais pu dépasser deux coups. Seriez-vous encore capable d'un pareil exploit? »

— Certainement; mais pour ces choses il faut du nouveau. Avec ma femme, je n'ai plus jamais été plus loin que cinq ou six.

— Les cordonniers sont des hâbleurs! dit la femme du juge. Je gagerais bien vingt livres que vous ne pouvez m'en abattre douze sans vous y reprendre!

— Je tiens le pari.

— Essayons. Mon mari est au tribunal et ne reviendra pas de sitôt. Venez sur ces coussins; nous y serons bien. »

Le cordonnier tire une solide alène et se met à coudre. La femme n'a jamais été à pareille noce, ce qui ne l'empêche pas de faire ses comptes... Un..., deux..., trois...!

Le onzième est terminé et le douzième bien en train, quand on frappe à la porte. »

« Le juge! murmure la femme. »

Et vite elle remet les coussins en ordre tandis que le cordonnier range l'alène dans son étui. Puis elle va ouvrir à son cocu de maître.

Le Cadi n'a pas de soupçons, tant le cordonnier paraît occupé à faire craquer les semelles et à mesurer les trous des chaussures. Il salue l'inconnu et passe dans sa chambre.

« Eh bien! et mes vingt livres? demande le cordonnier.

— Je ne te les dois pas, dit la femme.

Tu n'en as abattu que onze et nous étions convenu de douze.

— Ce n'est pas de ma faute si je n'ai pas achevé le douzième que j'avais commencé.

— Ceci ne me regarde pas; je ne payerai pas!

L'homme se fâche et crie si haut que le Cadi accourt pour s'enquérir du bruit.

« Que se passe-t-il à propos de ces maudites chaussures? demande-t-il.

— Il ne s'agit pas de chaussures, riposte le cordonnier, mais d'un pari que j'ai fait avec votre femme. Comme elle avait lu l'inscription qui est sur ma ceinture, elle m'en a demandé l'explication. Je lui ai dit que d'un coup de bâton je me faisais fort d'abattre douze fruits sur un certain pommier de votre jardin. Elle a prétendu que j'étais un menteur. Bref, nous avons parié vingt livres que j'accomplirais cet exploit. J'ai bien abattu douze pommes, mais la douzième n'était pas bonne à manger. Ai-je gagné mon pari, seigneur Cadi? »

Le Cadi était un homme juste.

« Le cordonnier a raison. Ce n'est pas de sa faute si le douzième fruit n'était pas mangeable. Femme, donne les vingt livres à ce garçon, et une autre fois

n'aventure plus ma fortune dans des paris aussi ridicules. »

(Smyrne.)

XLII

SERMON D'UN CURE

Un certain prêtre exhortait ses fidèles contre les maléfices du démon.

« Les plus grands péchés auxquels nous incite Satan, disait-il, nous viennent par l'intermédiaire de la femme. Et le péché de cette sorte qui est le plus grave est celui de l'adultère. Il n'est pas de crime plus abominable que de coucher avec la femme de son prochain. Tel que vous me voyez, tout prêtre que je suis, j'aimerais mieux dépuceler une douzaine de vierges que de commettre le péché de luxure avec la plus sale des femmes mariées de toute notre île.

— Nous sommes de votre avis! s'exclamèrent les fidèles tout d'une voix. »

(Chios.)

XLIII

CELLE DU POPE

Une femme demandait le divorce prétextant que son mari n'avait pas suffisamment de ce qui fait un homme. Il fut convenu qu'une douzaine de commères seraient chargées de se renseigner « de visu » en examinant le membre en litige.

Or, le mari était bien dans le cas signalé. Il alla consulter le pope pour en prendre un bon avis.

« Vas-tu te présenter tout nu devant le tribunal? demanda le prêtre.

— Non, nous en aurions honte, elle et moi. Il est convenu que je me tiendrai derrière une cloison et que je ferai passer mon pauvre instrument par un trou suffisamment large pour y loger un outil de bonne taille. Les bonnes femmes seront de l'autre côté et prononceront leur jugement.

— En ce cas, je puis t'être utile et confondre ta femme.

— Je vous donnerai trois pièces de vin si vous me sauvez de cette situation ridicule.

— C'est entendu. Je serai avec toi

derrière la cloison et je leur ferai voir mon bâton pastoral qui, grâce à Dieu, est de première taille. »

Le pope se trouva au rendez-vous. Au signal donné, il passa sa pique dans le trou de la cloison.

« Ah! ah! s'écria une des commères; je ne suis pas dupe! Ceci c'est la p... de notre pope. Je l'ai tenue assez souvent dans la main et ailleurs! Il n'y a que lui dans le village pour en avoir une si belle! »

(Lesbos.)

XLIV

LA SAINTE-RELIQUE
DE SAINT-CYRIAQUE

Le capitaine d'un vaisseau marchand affrété pour le cabotage de l'Archipel, avait une jolie femme qu'un curé courtisait. L'homme, par son métier, était plus souvent en mer qu'à la maison; aussi l'abandonnée ne trouvait-elle pas dans le mariage tout le plaisir que sa mère lui en avait fait espérer.

Le prêtre finit par vaincre les scrupules de la belle et par obtenir le rendez-vous nocturne qu'il sollicitait depuis longtemps.

Si le paillard fut heureux, inutile de vous le dire. Sa maîtresse, qui jeûnait depuis près d'un mois, se précipita sur les loukoums et fit les bouchées doubles.

« Nous allons commencer la cinquième messe, ma petite colombe! dit le prêtre

— Et nous continuerons par les autres offices, mon petit père chéri!... »

Le papa reprenait son bâton, quand on frappa rudement à la porte.

« Voilà mon mari! murmura la femme. Que le Diable l'emporte! A-t-on idée de revenir à pareille heure!... Que faire? »

Le curé tremblait de peur, car le capitaine était un gars solide qui n'avait pas froid aux yeux.

« Vite, père, ramasse tes habits et file par l'échelle. »

Au dehors, le capitaine jurait et sa-
crait.

« Ouvriras-tu, enfin? Que se passe-t-il dans ma maison? Ouvre ou j'enfonce la porte, sale femelle! »

Le curé avait disparu en arrière de la

maison et courait déjà, en chemise, vers son presbytère.

La femme arriva presque nue à la porte de devant et l'ouvrit.

« Ah! c'est toi, mon amour! Si tu savais comme tu m'as fait peur! Je rêvais que tu étais couché à mes côtés et que tu arrosais mon petit jardin, quand j'entendis un grand fracas. Je me réveillai et crus que des bandits attaquaient la maison. Je me suis caché la figure avec les couvertures. Puis la raison m'est revenue. J'ai écouté et j'ai reconnu ta voix... Vite, mon poulet, viens continuer mon songe. Il y a deux mois que tu n'es pas allé à ta vigne et la terre en est joliment sèche. »

Le capitaine s'était radouci. Tout en se déshabillant, il jeta un coup d'œil dans la maison et ne trouva rien de suspect.

« Vite, viens me rejoindre, mon pigeon. Viens, je meurs de t'attendre! »

Le mari fut bientôt à continuer le travail si bien commencé par le prêtre, travail qu'il reprit pour son compte à la cinquième partie et qu'il ne termina qu'à la huitième. La garce pouvait se vanter d'avoir un pré bien arrosé!

Le matin, la femme se leva et se mit

à vaquer aux soins habituels du ménage. Le capitaine fatigué pour plus d'une raison, resta au lit.

Tout à coup, en se retournant vers la ruelle, il sentit comme un paquet de chiffons entre les draps. Il l'attira et trouva que c'était un caleçon comme en portent les curés.

Le capitaine pensa d'abord à assommer sa femme, puis à aller expédier le pope dans l'autre monde.

Mais, devant repartir le jour même pour reconduire ses marchandises à Smyrne, il ne voulut pas se créer d'histoires pour le moment et remit l'explication à son retour. Il se leva, déjeuna, embrassa sa femme et partit emportant le fameux caleçon du père spirituel.

Dès que le vaisseau eut quitté le port, le curé accourut chez sa maîtresse qui le reçut en riant.

« Tout s'est bien passé, lui dit-elle. Mon mari a trouvé le four tout chaud et n'a pas manqué d'y faire cuire son pain.

— Laissons cela. N'as-tu pas trouvé mon caleçon que j'ai laissé dans le lit?

— Il y est sûrement encore. Si mon mari l'avait trouvé, nous étions en belle

posture! Il nous eût tués, violent comme il l'est. »

La femme soulève les draps, fouille partout: pas de caleçon!

« Nous sommes perdus! s'exclament les deux amants. Le capitaine a mis la main sur le caleçon et l'a emporté. Qu'allons-nous devenir à son retour? »

Les deux gaillards pleurent à chaudes larmes. Comment se tirer de l'aventure?

« Il me vient une idée, dit enfin le pope. Il y a plus d'esprit dans deux cervelles que dans une. Je cours expliquer le cas au curé de la ville. C'est un saint vieillard dont l'expérience et la sagesse pourront peut-être nous tirer de cette maudite affaire. »

Le père prend son bâton, va trouver son vénérable collègue et lui narre l'aventure.

Le vieillard rit comme un fou.

« Il n'y a pas là de quoi rire! dit l'amoureux. Songez que c'est une question de vie ou de mort pour cette femme et pour moi.

— Aussi vous ne mourrez pas encore pour cette fois-ci. Laisse-moi rire tout mon saoul, après je te dirai ce qu'il faut faire. »

Au bout d'un moment:

« Voyons, dis-moi comment est fait ce caleçon ? »

— Il est en tout pareil à celui que je porte en ce moment et que voici.

— Bien, je le reconnaîtrais entre cent. Maintenant voici ce que nous ferons de la sainte relique de Saint-Cyriaque.

— La relique...! Saint-Cyriaque!...

— Oui, laisse-moi faire. Retourne en paix. Je te préviendrai de ce qu'il faudra faire quand le moment sera venu. »

Le paillard retourne au village et dit à la femme de se tranquilliser.

Huit jours passés, le vieux pape apprend que le navire du capitaine arrive à quai. Vite le vieillard s'arrange pour rencontrer le cocu.

« Bonjour, capitaine. Avez-vous eu beau temps? Le commerce va-t-il? »

— Je vous remercie, mon père. Voici une piastre pour votre église.

— Merci, mon fils... A propos, retournez-vous bientôt à la maison?

— Dès ce soir.

— Eh bien! vous seriez bien aimable de dire bonjour à votre vertueuse dame et de la prier de me rapporter la sainte relique.

— La sainte relique! De quoi parlez-vous?

— Mais ne vous en a-t-elle pas parlé?

— Je ne sais de quoi il est question!

— Mais de la sainte relique du glorieux Cyriaque. Votre femme est venue nous la demander pour une quinzaine et nous la lui avons prêtée. Or, elle tarde à nous la rendre et plus d'une femme nous importune pour l'avoir.

— A quoi peut bien servir cette relique?

— Elle donne des enfants aux femmes qui n'en ont point, et vous savez bien que votre épouse prie Dieu matin et soir de vous donner un héritier.

— Oui, oui, murmure le capitaine. Mais dites-moi encore: comment est faite cette relique?

— Mon Dieu, c'est une relique qu'à première vue on ne ramasserait pas sur la route. C'est tout simplement le caleçon que portait le grand saint Cyriaque au cours de sa vie mortelle.

— C'est bien, mon père. Je sais ce que vous voulez dire. Je ferai votre commission. Et pour vous remercier d'avoir prêté la sainte relique, acceptez cette bourse pour l'entretien de votre église. »

Le capitaine laisse là ses affaires et s'en va en chantant rejoindre son pigeon chéri. Il n'est plus jaloux. Sa trouvaille

mystérieuse est expliquée. Mais il a honte d'avouer ses soupçons. Il cache le caleçon dans le panier au linge sale, embrasse sa femme et retourne à son bateau.

Le pope accourt.

« Eh bien! demande-t-il.

— Il est rentré et parti de bonne heure. Je l'ai vu cacher le caleçon dans le panier à linge sale.

— Et voici pourquoi. »

Le curé lui raconte l'histoire du caleçon de saint Cyriaque. La femme croit bien qu'elle va mourir de rire. Et c'est bien mieux, quand le lendemain tout le clergé des environs, conduit par le vieux prêtre, vient chercher processionnellement la sainte relique que le voisinage du linge sale avait quelque peu profanée!

Fût-ce l'œuvre de saint Cyriaque? fût-ce celle du pope ou du capitaine? Toujours est-il que la femme du capitaine accoucha dans l'année d'un gros garçon.

Depuis, le caleçon de saint Cyriaque est fameux à vingt lieues à la ronde. Les femmes stériles viennent en grand nombre prier devant la sainte relique qui opère toujours, grâce aux jeunes curés de l'endroit.

(Chios,)

XLV

CELUI QUI EN AVAIT DEUX

Un marchand, qui faisait le commerce du mastic en notre pays, en avait vu de toutes les couleurs au cours de ses voyages dans l'île de Chios. Beau garçon, beau parleur, beau joueur et n'estimant l'argent que pour le plaisir qu'il en pouvait tirer, on pouvait dire qu'il avait des maîtresses dans chaque village, et l'on eût été embarrassé de les citer sans en faire une litanie interminable.

Ce qu'on savait bien, par les dires des commères jeunes et vieilles, riches ou pauvres, qui en avaient tâté, c'est que le marchand n'avait rien à envier à un âne, et l'on sait que les ânes sont bien montés de ce qui fait le plaisir des ânesses.

L'âge venant, le marchand résolut de quitter cette vie de péché qui ne pouvait le conduire ailleurs qu'en enfer. Il pensa à prendre femme et jeta les yeux sur la fille unique de son confrère et concurrent, Théodore, le marchand de mastic. De cette façon, il aurait une jeune pucelle bien considérée dans le pays et il accaparerait dans la famille le

commerce de la précieuse gomme que se disputent les femmes des harems et les fabricants de rakhi.

L'affaire fut vite conclue avec le beau-père et la belle-mère. Quant à la jeune fille, ce fut une toute autre affaire. Le marié lui plaisait, mais l'histoire de la monture d'âne l'épouvantait. C'est qu'elle n'était pas novice comme certaines vierges et qu'elle savait bien quel était le but du mariage. Plus d'une fois, elle s'était arrêtée devant un âne de mai et elle s'était demandée comment sans la déchirer on pourrait faire entrer un pareil outil dans le si petit chas d'aiguille qu'elle portait entre les jambes.

Elle refusait donc d'épouser le galant. Sa mère finit par la confesser.

« Ce n'est que cela qui te gêne ! lui dit-elle. Eh bien ! ta frayeur est vaine. Cet homme n'est pas comme les jeunes gens du pays. Il en a deux, un petit pour sa femme et un gros dont il se servait avec les garces et les putains. Tu n'as donc rien à craindre.

Ce raisonnement leva les scrupules de la pucelle. Et peu après elle épousa le marchand de mastic.

Le lendemain des noces, la mère vint voir sa fille,

« Eh bien ! lui dit-elle. De quel outil s'est servi ton mari ?

— Oh ! du petit, bien que dès l'abord il se soit trompé, car cela me faisait mal. Il a repris l'autre et je t'assure que c'était bien bon.

— Tu vois, sottie, que j'avais bien raison de te conseiller le mariage ! »

Tout alla pour le mieux pendant quelques jours. Puis, une nuit, la gourmande s'écria :

« Allons, tu m'as fait connaître ton petit outil. Maintenant fais-moi goûter du gros, de celui dont tu te servais avec les garces et les putains ! »

(Chios).

XLVI

APRES LE MANGER, LE BOIRE !

Une femme de Lesbos avait marié sa fille à un garçon de Syra. Un mois après le mariage, la mère prit le bateau et s'en alla passer quelque temps chez son genre.

Comme de coutume, la vieille n'eut rien de plus pressé que de s'enquérir

de ces choses de nuit qui intéressent toutes les femmes et plus encore les mères de mariées.

« Je t'avouerai, dit la fille, que je ne suis pas contente du tout et que le mariage n'est pas ce que je rêvais ni ce que tu m'avais donné à entendre. Mon mari se couche, me serre dans ses bras et je sens son gros bâton qui danse comme un diable. J'espère toujours qu'il va le mettre au trou que vous m'avez donné. Il n'en est rien. Mon homme me rend folle à m'exciter en me maniant les épaules, les aisselles, les seins, le ventre et le nombril; puis, sans aller plus loin, il me tourne le dos et s'endort.

— Mais il est fou! s'exclama la mère. Alors... tu es encore vierge?

— Certes, et je pourrais me remarier, couronnée d'oranger. Mais j'en ai assez supporté. J'ai bien l'intention de retourner à Lesbos et de laisser ici mon sot de mari.

— Ne fais pas cela, ma fille. Tu as fait un beau mariage; le garçon est riche et de bonne famille; il est bien fait, ce qui ne gâte rien...

— Que voulez-vous que cela me fasse, s'il se moque de moi et s'il ne m'approche pas au bon endroit.

— Je suis de ton sentiment. Mais on peut arranger les choses.

— C'est bientôt dit. Comment pensez-vous y mettre ordre?

— Voici ce que tu feras dès ce soir. Quand ton mari t'aura bien chatouillée, tu saisiras son outil et tu te mettras à crier: Miaou! miaou! comme une chatte qui demande à manger. Il te demandera ce que signifient ces cris, et tu lui diras que ta chatte veut de la bonne viande. S'il ne te comprend pas, c'est qu'il est vraiment faible d'esprit, et alors nous songerons à faire annuler le mariage.

— J'essaierai de la recette, ma mère!

Le soir venu, les deux mariés se mettent au lit. Le garçon recommence à passer les mains sur le corps de sa femme. Quand il arrive au ventre, la mal servie se met à sauter et à se tremousser. Elle tient ferme la pioche du mauvais laboureur et crie:

« Miaou! miaou! miaou!

— Pourquoi miaules-tu comme une chatte? interroge le jeune marié.

— Je crie pour ma petite chatte qui ne sait pas encore parler, mais qui demande à manger.

— Et où est ta petite chatte?

- Là, entre mes jambes.
- Que désire-t-elle?
- Ce que je tiens dans la main.
- Ne la laisse pas crier davantage.

Donne-lui à manger tout son saouïl! »

La femme profite de la permission et introduit la viande au bon endroit. Le benêt n'est pas fâché d'apprendre ce métier qu'il ne connaissait pas et la femme rend grâces à sa mère de lui avoir appris à miauler comme les chattes.

Aussi à chaque fois que son mari veut prendre un peu de repos, elle crie :

« Miaou! miaou! donnez à manger à ma chatte! »

Les plus belles choses ont une fin, surtout les choses amoureuses. Le mari finit par quitter la partie pour tout de bon, car il n'en peut plus, comme n'en peuvent plus non plus son outil épuisé et ses sonnettes sèches comme de vieilles amandes.

« Miaou! miaou! continue la gourmande. »

Le marié saute à bas du lit, prend le vase et le présente à sa femme.

« Je crois que la chatte a assez mangé pour cette nuit, dit-il. Il est bon de lui donner à boire! »

(*Syra.*)

XLVII

LES CHAUSSURES

A *Syra*, vivait un pauvre diable qui était marié à une jeune femme, joyeuse, luronne et putain enragée. Il suffisait de lever le doigt pour la faire coucher sur le lit ou sur l'herbe. De sorte que l'homme était cocu chaque jour que Dieu faisait.

Un matin, la garce se plaignit de n'avoir plus de souliers à se mettre aux pieds et elle fit si bien, qu'elle décida son mari à se rendre à la ville pour lui en acheter une paire.

« Pour te récompenser, lui dit-elle, je te préparerai un bon dîner. »

L'homme parti, la femme tue un poulet, le prépare et le met à cuire. Puis elle arrange des pâtés avec du hachis, pétrit des gâteaux, met la table et s'assied devant la porte.

Un garçon passe et lève le doigt.

« Tu peux entrer, dit-elle, mon mari est parti à la ville et ne rentrera pas de sitôt. »

Comme il fait beau temps, l'obligeante créature emmène le garçon dans le jardin

et, sans perdre de temps, retrouse ses cotillons et aide de son mieux le nouveau laboureur.

Sur ces entrefaites, le mari revient avec les souliers. Il ramène un camarade rencontré sur le chemin et qu'il a invité à dîner.

On cherche la femme dans la maison. Elle n'y est pas.

« Peut-être la trouverons-nous au jardin, dit le compagnon. »

En effet, le mari reconnaît, derrière de grandes herbes, deux jambes dressées vers le ciel, qui dansent, qui s'ébattent et se trémoussent. Ce sont les jambes de sa femme, il n'en peut douter.

« Holà ! hé ! crie l'homme. Si c'est ainsi que tu te promènes, tu n'useras pas beaucoup de souliers. Pourquoi m'as-tu envoyé chez le cordonnier ? »

(*Syra.*)

XLVIII

MOÏSE EN TERRE PROMISE

Un certain pope était marié. Comme sa femme n'allait pas tarder à accou-

cher, elle gardait le lit et son mari, depuis longtemps déjà, était obligé de suivre la loi du jeûne.

Le prêtre, sur le conseil de sa femme, avait pris pour le ménage la fille du sacristain, une grande gaillarde qui n'avait pas froid aux yeux et qui n'aurait pu dire en quel endroit elle avait perdu son pucelage.

Une nuit, il arriva un vent violent, qui jeta bas une bonne partie des fruits du jardin. Dès qu'il fit jour, le curé sauta à bas du lit conjugal, passa sa robe pour tout vêtement, réveilla la servante et courut au verger.

« Le vent a cessé, dit-il à la fille. Profitons de ce qu'il ne pleut plus pour ramasser et ranger tous ces fruits que la tempête de cette nuit a semés sur la terre. »

La jeune fille relève sa robe par devant et s'en sert comme de corbeille pour y serrer les fruits, ne se doutant pas qu'avec le jupon elle a aussi relevé sa chemise.

« Qu'est-ce que tu as là, de noir, de poilu et de rose au-dessous du ventre ? interroge le curé.

— Comment le voyez-vous ?

— Tu as relevé ta chemise avec ton vêtement de dessus.

— Eh bien ! répond la fille. Cela s'appelle la Terre Promise.

— C'est un joli nom pour une jolie chose ! remarque le prêtre. »

Et voilà qu'à son tour, il relève sa robe et ramasse les fruits, laissant apercevoir un gaillard raide comme un pieu.

« Mon père, interroge la luronne, dites-moi donc le nom de ce que vous avez entre les jambes ?

— Cela s'appelle Moïse, mon enfant. As-tu bien retenu ton histoire sainte ? Voyons, dis-moi ce que tu sais de Moïse.

— Il fut sauvé des eaux en Egypte et conduisit les Israélites dans le désert.

— Est-ce tout ce que tu as retenu ?

— Il y a encore un tas de balivernes : de la farine qui tombait du ciel, des grenouilles qui arrivaient en guise de pluie...

— Tu manques de respect aux choses saintes, mais c'est à peu près cela. Mais dis-moi, qu'allait faire Moïse dans le Désert ?

— Il voulait entrer dans la Terre Promise. »

— Y est-il entré ?

— Non, il est mort avant d'avoir eu ce bonheur.

— Mais il est ressuscité entre mes jambes et il voudrait bien entrer dans la Terre Promise. »

La fille rit si fort qu'elle laisse rouler les fruits dans l'herbe.

« Si Moïse tient tant, dit-elle, à pénétrer dans la Terre Promise et si Dieu lui a permis de ressusciter dans ce but, comment m'y opposerais-je !

— Allons, tu es gentille, ma mignonne. Retirons-nous dans cette resserre, nous y serons à l'aise. »

Le curé et la fille du sacristain entrent dans le petit bâtiment. Vite la fille se couche et le prêtre saisit son arme.

« Ah ! je revois enfin la Terre Promise ! dit-il.

— Viens, Moïse, la Terre Promise t'est ouverte !

— Moïse est entré dans la Terre Promise ! constate heureux le père spirituel. »

Après plusieurs voyages dans le pays merveilleux, le curé en a assez et va se remettre à ramasser les fruits du verger.

Ce travail achevé, le prêtre revient à la maison où il trouve le sacristain.

« Y a-t-il longtemps que tu es arrivé? lui demande-t-il.

— Oui, un bon moment, quelques minutes avant l'entrée de Moïse dans la Terre Promise.

— Tais-toi, tais-toi, malheureux! Que ma femme ignore tout ceci! Je te donnerai dix piastres et je paierai une robe à ta fille, mais ne dis plus une pareille hérésie: C'est Josué et non Moïse qui eut l'honneur de conduire le peuple d'Israël dans le pays promis par l'Éternel. »

((Constantinople.))

XLIX

LE POPE, LE JUGE ET LE RICHE MARCHAND

Un charpentier était marié à une femme qui était bien la plus jolie et la plus honnête de Césarée. Les amoureux ne manquaient pas cependant, mais sa dame savait les tenir à distance et aucun ne pouvait se vanter de lui avoir baisé même le bout du doigt. Le charpentier n'était pas de ces sots qui souffrent

le martyr de la jalousie dès qu'ils ont épousé une jolie femme. Sûr de la sienne, il vaquait à ses occupations sans se mettre martel en tête pour des péchés qu'elle ne pouvait commettre.

Parmi les galants les plus empressés autour de la jolie femme, il y avait le curé, le Cadi et un riche marchand de tapis.

Déclarations par paroles et par lettres, petits cadeaux de toute nature, promesses d'argent, rien n'était négligé par les galants pour parvenir à leurs fins, c'est-à-dire pour obtenir de coucher avec la femme du charpentier. Celui-ci était mis au courant par la belle.

« Accepte les cadeaux, disait-il. C'est bien le moins que nous nous amusions aux dépens de ces paillards! »

Le temps passait sans faire avancer d'une semelle les affaires des amoureux. Leur ardeur n'en était que plus grande. Ils pensaient bien avoir à lutter avec une coquette qui leur tenait haut la dragée dans l'espoir de se faire payer plus cher ses faveurs.

Le mois de mai arriva. Anes et hommes voient en cette saison leurs idées se porter vers les joies d'amour, comme le dit le proverbe. Les trois amoureux

résolurent, chacun de son côté et sans se concerter — puisqu'ils ignoraient avoir des rivaux — de tenter le possible et l'impossible pour arriver à leurs fins charnelles. L'occasion était propice, le charpentier travaillant en dehors de la ville et ne revenant que rarement à la maison.

Un matin donc, à la pique du jour, le curé passa comme par hasard devant la maison du charpentier. La femme était occupée déjà à sa lessive.

« Bonjour, ma petite chatte, dit-il. Tu dois t'ennuyer toute seule au logis.

— Il est vrai que la vie est bien dure! murmura la belle.

— Aussi pourquoi ne nous arrangeons-nous pas ensemble pour prendre un peu de plaisir?

— C'est que j'ai peur de mon mari. Vous savez qu'il n'est pas homme à plaisanter sur ces choses.

— N'est-il pas absent pour quelques jours?

— Certes, il m'a dit qu'il resterait dehors jusqu'à la fin de la semaine et c'est mardi aujourd'hui.

— S'il en est ainsi, laisse-moi venir coucher cette nuit avec toi. Je t'ai pro-

mis cinquante piastres; eh bien! je t'en apporterai cent.

— Cela me serait bien utile, car je ne suis pas riche et je voudrais m'habiller un peu mieux. Mais je n'ai pas confiance en vos paroles. Quand je vous aurai donné ce que vous cherchez, vous oublierez votre promesse.

— Ah! mon petit cœur! C'est mal de ne pas avoir confiance en moi. Tiens, je vais te donner l'argent tout de suite et j'y joins deux piastres pour que tu nous prepares un bon souper.»

Le galant donne l'argent et s'en va, s'imaginant qu'il a vingt ans!

Peu après arrive le Cadi.

« Bonjour, belle! dit-il.

— Juge, bonjour.

— Ton mari est dehors pour la semaine; je le sais. Eh bien! veux-tu dix medjidieh pour ce que je t'ai demandé?»

La femme proteste, puis finit par prendre les dix pièces d'or.

A peine le Cadi est-il parti, qu'arrive le riche marchand de tapis.

« J'ai appris, dit-il, que ton charpentier travaille au village. Belle comme tu l'es et mariée à un pauvre homme, tu as besoin d'argent. Je t'apporte inq cents

piastres. Veux-tu coucher ce soir avec moi ?

— Il y a longtemps que je le désirais, mais j'ai si peur du charpentier, mon mari !

— Alors, c'est entendu. A quelle heure dois-je venir ?

— A dix heures !

— A ce soir, mon petit pigeon ! »

La rusée range ses piastres et ses medjidieh qui sont une fortune pour le ménage. Puis elle charge la fillette de sa voisine d'aller trouver son mari et de lui dire de revenir à onze heures de la nuit. Elle va faire ses provisions pour le souper, rencontre le prêtre à qui elle dit de venir à neuf heures, et le Cadi qu'elle convoque pour huit heures.

Le soir venu, le juge arrive chez la belle.

« Ah ! ma pigeonne ! que nous allons être heureux ! s'écrie le paillard.

— Le jeu auquel nous allons nous exercer demande des forces, fait remarquer la femme, j'ai préparé un bon souper. Mettons-nous d'abord à table.

— Nous mangerons bien tout à l'heure !

— Non, le souper serait refroidi. Mangeons d'abord. »

Le Cadi mange et boit, puis il chante des chansons.

Soudain, on frappe à la porte.

« Voilà le charpentier ! murmure la femme. Nous sommes perdus. Qu'allons-nous devenir ? »

Le Cadi se jette sous la table, on frappe toujours.

« Attendez, dit la femme comme prise d'une inspiration. Cachez-vous dans le pétrin. »

Le Cadi a vite fait de se fourrer dans la maie sur laquelle la femme rabat le couvercle. Puis, elle va ouvrir au père spirituel, non sans avoir débarrassé la table.

« J'ai eu bien de la peine à quitter ma femme, dit la pope. Mais je lui ai inventé une si belle histoire qu'elle m'a permis de sortir pour la nuit... Allons, vite, au lit. Ne perdons pas de temps.

— Et le souper que vous m'avez fait préparer ?

— Je n'ai faim que de ta petite poule.

— Ah ! le gourmand ! Mangeons d'abord. Nous avons la nuit tout entière pour nous rassasier d'autre chose. »

A regret, le pope se met à table. La femme l'amuse par ses histoires et

ses chansons. L'heure lui tarde de besogner à un autre travail.

« Le moment est venu, dit enfin la rusée. Déshabillez-vous, et... mais je n'ose pas le dire.

— Dites, ma colombe.

— Je voudrais vous voir tout nu.

— Je vais te satisfaire, ma belle! »

A peine le curé est-il nu comme Adam que l'on cogne joyeusement à la porte.

« Mon mari! s'écrie la femme. Vite, mettez-vous les bras en croix dans ce coin sombre. Si mon mari vous voit, je lui dirai que c'est une icône d'un nouveau genre que j'ai achetée. »

Le prêtre obéit et presque aussitôt arrive le marchand.

« Les heures m'ont semblé longues, dit-il. Il y a une demi-heure que je rôde devant ta maison. J'ai apporté un poulet froid et du bon vin pour nous mettre en appétit d'amour.

— Cela tombe à merveille. J'ai fait des loukhoums. Régalons-nous. »

La matoise berne le marchand jusqu'au moment où, pour de bon, des coups retentissants sont frappés à la porte.

« Ouvriras-tu, femme? Je frappe depuis un quart d'heure!

— Je suis perdu! dit le marchand.

— Attendez!... J'ai une idée. Jetez cette peau de bique sur votre dos et allez vous mettre à quatre pattes dans ce coin. Je dirai, si mon mari le remarque, que j'ai acheté une bique. »

Le marchand obéit, heureux de cette invention.

Le charpentier entre enfin, jurant et sacrant.

« Quelle bonne fortune te ramène à cette heure? lui demande sa femme.

— Je m'ennuyais loin de toi, mais j'étais à cent lieues de penser que tu faisais bombance avec des amoureux.

— Des amoureux! proteste la femme. Tu sais bien que je suis une femme honnête. J'ai eu un rêve cette nuit qui m'annonçait ton arrivée. Aussi ai-je préparé un bon repas pour t'attendre.

— Ne te fâche pas, ma colombe. Je sais que tu es vertueuse et les amoureux savent bien aussi que le charpentier serait homme à les changer en chair à pâté si j'en surprénais quelqu'un. Mettons-nous à table. »

Le charpentier et sa femme mangent tout ce qui reste des provisions.

« Si nous allions nous coucher? propose l'homme. Je me sens gaillard, mal-

gré mon voyage, et je veux faire quelques tours dans ma vigne! »

La belle ne demande pas mieux. Elle se déshabille et bientôt les trois malheureux entendent des soupirs et des bruits qui, en d'autres circonstances, leur eussent mis le diable au corps.

Enfin, le charpentier en a assez. Il s'assied sur le lit et s'écrie :

« Tu as donc acheté une chèvre ? »

— Oui, je l'ai eue pour deux piastres ; ce n'est pas cher.

— C'est vrai, mais je ne veux pas de chèvre ici. Cette bête sent le bouc. Je vais la tuer et nous la mangerons. »

La femme essaie de faire entendre raison à son mari qui ne veut pas démorandre de son idée. Il veut tuer la chèvre ! Le marchand de tapis voit sa dernière heure venue. Il se précipite vers la porte, mais pas assez vite pour ne pas recevoir une magistrale volée de coups de bâton du charpentier qui crie :

« Ce n'est pas une chèvre ! c'est le diable que tu as acheté ! Tuons le démon ! »

Poussé vers la porte, le marchand réussit à l'ouvrir et s'enfuit comme s'il avait une meute à ses trousses.

Le charpentier revient.

« Je ne puis dormir, dit-il, après cette

aventure. Je vais nettoyer le pétrin et préparer la pâte.

— Tu feras ce travail demain.

— Non, cette nuit. »

Il enlève le couvercle et paraît ne pas voir le Cadi qui se fait petit, tout petit. Vite, il prend un sac de farine et le verse dans la maie. Le juge éternue.

« Qu'est-ce cela ? s'écria le charpentier. Encore un autre diable ! Attends, fils de Satan ! »

Le Cadi, tout enfariné, saute dans la chambre et l'homme le frappe à le tuer jusqu'au moment où le juge parvient à s'esquiver.

« J'ai perdu ma farine, dit alors le charpentier. Que vais-je faire pour attendre le matin ? »

— Reviens te coucher.

— Non pas !... Voyons ce qui reste à faire ici. »

Il parcourt l'appartement, remue et déplace tout, tant qu'enfin il arrive dans le coin sombre.

« Quoi encore ? demande-t-il.

— C'est une nouvelle icône qu'on m'a vendue.

— Et tu n'as pas allumé la lampe ?

— Je n'y ai pas songé.

— Je veux réparer cet oubli. »

Le charpentier allume une lampe et, sous le prétexte de contempler l'icône, il promène la flamme sous les pieds, sur les mollets, sur les jambes du pope, qui souffre le martyr et n'ose remuer.

« Que vois-je ? dit tout à coup le charpentier. Cette image est obscène. Ce Christ a un membre et des cloches comme un homme. D'habitude ces choses-là se cachent, je ne veux pas de cette image.

— Ce serait un sacrilège de la jeter dehors.

— Soit ! Mais je vais lui couper ces membres dégoûtants qui devraient te faire rougir. Où as-tu mis mes grands ciseaux ? »

Tandis que le charpentier cherche ses ciseaux, le pope bondit. Tout nu qu'il est, d'un bond il arrive à la porte et d'un deuxième il est dehors.

Bien entendu, ni le juge, ni le marchand, ni le prêtre ne s'avisèrent de réclamer leur argent et ils s'abstinrent de demander des rendez-vous à la femme du terrible charpentier.

(Césarine.)

L

LE MARCHAND DE BON SENS

Un curé rapporta un jour à la maison un baril de poissons salés que lui avait donné un capitaine de navire marchand qui revenait des pays lointains.

« Ma femme, dit-il à sa ménagère, ces poissons se conserveront jusqu'à l'hiver. Conserve-les pour Noël. »

La femme rangea les poissons et quelques semaines se passèrent.

Un matin, le prêtre étant absent, un étranger entra au presbytère.

« Ma bonne dame, dit-il, j'ai faim et j'ai soif. Pouvez-vous me donner à manger et à boire ? »

La popesse avait bon cœur, mais son mari était avare.

« Je ne puis rien vous donner, dit-elle ; le prêtre me l'a défendu.

— N'avez-vous pas quelques olives ?

— J'ai bien un grand baril de poissons salés, mais mon mari les réserve pour Noël.

— Cela tombe bien ; je me nomme Noël. Ah ! je savais bien, en venant ici, que ce cher pope n'avait pas oublié son cousin malheureux !

— Ah! vous êtes son cousin! que ne le disiez-vous plus tôt? Vous êtes sans doute son cousin Noël, celui qui est à Constantinople et qui a tant d'esprit.

— C'est justement cela.

— Alors, je vais vous donner à manger et vous emporterez le baril. »

Le pauvre diable mange et boit, puis il embrasse sa cousine et s'en va emportant le baril.

La femme, sitôt le prêtre revenu, n'a rien de plus pressé que de lui donner des nouvelles de son cousin Noël, celui qui est à Constantinople.

« Et il n'a pas attendu mon retour? demande le curé étonné.

— Non, mais il m'a dit qu'il reviendrait par ici... A propos, je lui ai donné le baril de poissons, comme il était convenu.

— Convenu? de quoi?

— N'avez-vous pas dit que ces poissons étaient pour Noël?

— Certes, mais pour être mangés aux fêtes de la Nativité de Notre-Seigneur!... Ah! vraiment, vous êtes folle, ma femme! Vous avez été la dupe d'un vagabond qui n'est pas plus mon cousin que notre mulet. Vous n'avez jamais eu de bon sens; je vois maintenant que vous

avez perdu le peu qui vous en restait. »

La femme pleure et gémit. Le papa sort en faisant claquer les portes et s'en va au village voisin.

Le mendiant revient alors au presbytère.

« Bonjour, ma chère cousine.

— Allez au diable, étranger. Vous n'êtes pas mon cousin Noël, celui de Constantinople.

— Votre erreur est grande... Mais mon cousin n'est-il pas là?

— Non, il m'a grondée de vous avoir donné le baril de poissons qu'il réservait pour les fêtes de Noël, et il est parti furieux me disant que je n'avais pas de bon sens.

— Pourquoi n'en achetez-vous pas? Cela tombe à merveille. Je vends l'esprit et le bon sens à ceux qui en sont privés.

— J'en prendrais bien pour quelques piastres.

— A votre volonté. Pour combien en voulez-vous?

— En donnez-vous pour dix piastres, car je n'ai que cette somme dans ma cachette.

— Oui, et vous aurez bonne mesure.

Seulement l'opération est assez compliquée. Il ne faut vous étonner de rien de ce qui arrivera.

— Je ferai tout ce que vous me direz, car je veux avoir de l'esprit.»

Le vagabond ferme la porte, fait étendre la femme sur le lit et lui bande les yeux. Puis il agit avec elle comme le pape, qui à cause de sa mauvaise santé, ne se le permet que rarement.

« Qu'est-ce que vous faites-là? demande la femme.

— J'introduis le bon sens par la meilleure voie.

— Ah! qu'il est bon, votre bon sens. Ah! vous m'en donnerez encore pour les dix piastres de mon autre cachette! »

Quand l'homme s'en va, il emporte les cinquante piastres qui faisaient toutes les économies de la ménagère.

Rentre le prêtre qui veut revenir sur l'histoire du matin. La femme sourit d'un air entendu. Et comme le curé continue,

« Taisez-vous donc, vieil âne, dit-elle. De l'esprit et du bon sens, j'en ai plus que vous depuis que votre cousin Noël m'en a mis pour cinquante piastres dans mon c...! »

(Rodosto.)

LI

LE DOIGT MALADE

Un certain prêtre désirait jouir d'une femme veuve très jolie, mais il ne savait comment s'y prendre pour arriver à ses fins.

A force d'y réfléchir nuit et jour, il lui vint une idée qu'il s'empessa de mettre à exécution.

Il prit de la charpie et des linges propres et s'enveloppa l'index de la main droite comme s'il eût été souffrant d'un panaris, et durant plusieurs jours il se promena le bras en écharpe, s'arrêtant de temps à autre comme s'il souffrait d'intolérables douleurs, surtout quand il passait devant la demeure de la veuve.

Il arriva, comme il se conçoit, que la veuve remarqua ce qui se passait et s'intéressa à la maladie du prêtre. Aussi l'arrêta-t-elle un soir pour prendre des nouvelles de sa santé.

« Ma fille, je vous remercie, lui dit-il; je souffre d'un panaris « eucharistique... »

— Eucharistique? jamais je n'ai entendu parler de cela.

— Ce n'est pas étonnant. Nous autres

prêtres, nous ne sommes point créés comme ceux qui ne sont pas de la tribu de Lévi...

— Oui, je comprends, c'est un panaris de prêtre.

— C'est cela même.

— Eh bien! que disent les médecins?

— Je n'ai consulté personne, sachant bien que c'eût été peine perdue. On nous a appris cela à nous autres, pauvres prêtres. Le panaris « eucharistique » descend doucement, tout doucement; il monte vers le poignet, vers le bras et il arrive au cœur. Alors... c'est la fin!

— Mais on peut encore vous sauver?

— Oui et non. Allez donc chercher une femme qui soit née le jour de la résurrection de Notre-Seigneur, qui soit veuve et qui ait trente-trois ans comme notre divin Maître quand il mourut.

— S'il y a une femme sur la terre qui soit dans ces conditions, je suis celle-là.

— C'est merveilleux!... Mais ceci ne me sauvera pas.

— Et pourquoi donc?

— Il faudrait que je puisse placer mon doigt, au moins durant un quart d'heure, en l'endroit le plus secret de cette femme privilégiée. Pourrais-je, moi

pauvre prêtre, vous demander un pareil sacrifice?

— Je ne voudrais pas, dit la veuve, porter devant Dieu la responsabilité de votre mort prématurée. S'il ne s'agit que de votre doigt, il n'y a pas de péché, n'est-il pas vrai?

— Certes, il n'y a pas de péché, il y a plutôt une bonne action.

— Venez chez moi. Comme je veux qu'on ne trouve pas à gloser sur ma vertu, je congédierai la servante.

Le prêtre est enchanté. Il suit la veuve, mange des loukhouns et des confitures, boit quelques verres de vin de Samos.

« Etes-vous toujours décidée? demandez-t-il à la veuve. Ce sacrifice ne vous rebute-t-il point?

— Que ne ferait-on pour une action qui vous sera comptée dans le ciel?

— Alors, comme il faut que mon doigt reste longtemps en ce réduit qui le soulagera, couchons-nous. Je ne vous fatiguerai pas.

La veuve se couche. Le prêtre se déshabille et se met à côté de la belle. Vite il met à l'air, non son doigt, mais son grand bâton pastoral, et l'introduit à la place où le vaurien a coutume de prendre ses ébats.

« C'est curieux, dit la veuve, mais votre doigt m'a tout l'air de ressembler à la p... de mon défunt mari. Je le jure-rais même s'il n'était et plus long et plus gros! »

Peu après, la femme reprend :

« Mais ce n'est pas un doigt, c'est bien une p... de curé que vous m'avez fourrée entre les jambes! Elle me fait plus d'effet que celle de mon pauvre disparu. »

Le prêtre se tait et n'en continue pas moins son travail.

La femme se pâme de bonheur. Le curé en fait tout autant et dit :

« Je suis guéri! L'abcès a crevé; il a jeté son pus! »

(Samos).

LII

L'AVARICIEUSE TROMPEE

Une vieille fille, bien conservée, ma foi, était restée vierge parce qu'elle n'avait jamais trouvé de fiancé assez riche qui lui demandât de l'épouser. Elle vivait, n'espérant plus rien du côté de l'amour, dans une avarice sordide.

C'est pourquoi un de ses voisins se mit en tête de la posséder à son loisir et de lui faire payer les moments de bonheur qu'il voudrait bien lui consacrer.

Un matin, la trouvant seule à la maison, il se mit à parler de choses amoureuses et à finir par lui dire qu'il coucherait bien avec elle, dût-il lui en coûter cent medjidieh.

« La vieille fille dressa l'oreille.

« Cent medjidieh, s'écria-t-elle; mais c'est cinq cents piastres!

— Certes, dit-il. Pensez-vous que le bonheur que vous me donneriez ne vaille pas cette petite fortune? »

La fille réfléchit et songea à tout ce que pourraient lui valoir ces cent pièces d'or.

« J'accepterais bien, mais je craindrais d'avoir un enfant, ce qui me déshonorerait aux yeux de ma famille et du monde entier.

— N'est-ce que cela? s'écria le jeune homme. Voici les cent medjidieh et je m'engage à ne mettre où il faut que la tête de mon instrument.

— Si ce n'est que le chef, j'accepte. Mais jurez-moi que vous n'irez pas plus loin.

— Je le jure, à moins que vous ne m'obligiez à violer mon serment. »

La vieille fille tient à gagner son pari. Elle n'est pas si sottre que d'ignorer où doit se bouter le bâton qui met la paix dans les ménages, et elle a bientôt fait de montrer la route.

Alors le garçon se met en danse, sans enfreindre les conditions. La femme commence à éprouver quelque chose d'inconnu qui la fait se trémousser.

« Plonge! plonge! dit-elle entre deux soupirs.

— J'ai juré! répond-il. Je ne puis aller plus loin.

— Je te relève de ton serment. Plonge encore un peu.

— Il t'en coûtera cent medjidieh.

— Soit. Je te rendrai ton argent. Mais avance un peu, mon petit pigeon. »

Le gaillard descend jusqu'aux deux tiers. La fille le serre et veut aller plus loin. Et comme il s'y refuse:

« Va jusqu'au bout, je t'en conjure. Je te donnerai cent medjidieh et, si ce n'est pas assez, tout ce que je possède est à toi! »

(Constantinople.)

LIII

LE MOIS DE MAI

Un riche propriétaire, qui avait de belles vignes à Chios, demandait un jour à son fermier en quel mois il avait le plus de besogne.

« Pour les autres années, je n'y ai pas fait attention, lui répondit-il. Mais pour cette année, je puis vous assurer que c'est au mois de mai. C'est la saison où les champs et les vignes ne vous donnent pas de repos. Il faut surveiller les ânes qui vous feraient des mulets de partout; ma femme est exigeante et la vôtre aurait voulu que je fusse toute la journée à la baiser! »

(Chios.)

LIV

LA FEMME CHAUVE

Une jeune femme qui avait perdu tous ses cheveux des suites d'une maladie que les vierges ne prennent point, était

allée en pèlerinage au tombeau de je ne sais plus quelle sainte pour lui demander un mari assez benêt pour l'épouser.

Une des pèlerines lui dit :

« N'avez-vous point honte de montrer votre crâne aussi chauve que mon derrière ? »

Instinctivement, la femme retroussa robe et chemise et s'en couvrit la tête, montrant à tous les pèlerins une belle paire de fesses.

(*Rodosto.*)

LV

LA SERVANTE DU CADI

La femme d'un cadi soupçonnait sa servante de coucher avec l'un de ses deux fils. Pour en avoir le cœur net, elle lui demanda un jour :

« Lequel préférez-vous de mes deux garçons ? »

— Je n'ai pas de préférence pour l'un plutôt que pour l'autre. Ces enfants ne savent pas encore le métier, quel que

mal que je me donne pour le leur apprendre. Je ne crois pas du reste qu'ils arrivent à me baiser aussi bien que le Cadi ! »

(*Smyrne.*)

LVI

LE FORGERON

Un forgeron qui se rendait à Smyrne et qui se mourait de faim et de soif entra dans une auberge de Césarée et se fit servir à boire et à manger. Au moment de partir, il remit à la femme veuve qui tenait la maison l'unique piastre qu'il possédait.

« Cette pièce est fausse ! s'écria la veuve. Donne-m'en une autre.

— Je ne possède que cette pièce.

— Alors je vais te faire arrêter et mener en prison. »

L'étranger supplie et prie sans pouvoir fléchir l'hôtesse.

« Laissez-moi partir, dit-il enfin ; je vous laisserai mon manteau.

— Soit, dit la veuve. »

Le forgeron enlève son manteau et

laisse alors entrevoir un marteau d'a-mour de taille gigantesque.

« Ecoute, dit la femme, veux-tu me suivre dans ma chambre. Je te dirai quelque chose. »

Le compagnon l'accompagne.

« Veux-tu me donner quelques coups de marteau sur mon enclume? lui de-mande-t-elle.

— Avec grand plaisir. Mettez-vous sur le lit. »

L'aubergiste découvre son enclume et le forgeron se met à battre ferme de son marteau, si ferme même qu'après quatre ou cinq assauts elle doit deman-der grâce.

« Non, non, dit le gaillard, je ne m'ar-rête pas ainsi.

— Veux-tu changer d'enclume?

— Si l'enclume est bonne! »

La femme va chercher sa servante et l'étranger continue avec elle le tra-vail si bien commencé. La veuve re-vient alors rapportant le manteau et de bons vêtements de dessous qui viennent de son défunt mari.

« Prends ces habits, lui dit-elle. Ils ne sont pas troués. Ainsi tu ne risqueras pas de perdre ton merveilleux mar-teau. »

Le forgeron reste huit jours à l'au-berge et ne s'en va que les poches plei-nes d'argent, en promettant de revenir visiter les enclumes quand il repassera par Césarée.

(Césarée.)

LVII

LES TROIS PELERINS

Trois jeunes gens courtoisaient depuis longtemps la fille d'un prêtre. Celle-ci se moquait de ses trois amoureux et ne pouvait se décider à faire son choix. Il arriva que les garçons se fâ-chèrent et qu'ils prirent le parti de chercher ailleurs des belles plus sérieu-ses. Mais auparavant, ils imaginèrent un tour pour se venger de la coquette.

Déguisés en pèlerins, ils se cachèrent par une nuit noire tout près du presby-tère. Puis l'un d'eux alla frapper à la porte du prêtre.

« Qui frappe à cette heure? deman-da le curé.

— Hadji-Stamatoulos, de Constantino-

plu. Je reviens de Jérusalem et je suis brisé de fatigue.

— C'est un saint homme, dit le prêtre. Nous ne pouvons lui refuser l'hospitalité. »

Et il alla ouvrir au pèlerin.

« Entrez, Hadji; ma maison est la vôtre; vous allez souper, car vous en avez grand besoin. »

La femme du pape eut bientôt fait de préparer le repas auquel Hadji-Stamatoulos fit grand honneur et qu'il paya de sa bénédiction.

Le souper achevé, le prêtre dit au pèlerin :

« Saint homme, vous ne repartirez que demain. Vous coucherez sous mon toit. Malheureusement nous n'avons que deux lits pour la popesse et moi et pour notre fille. Vous coucherez avec notre enfant. »

Hadji-Stamatoulos, pour la forme, fit quelques difficultés, mais enfin s'étendit tout habillé à côté de la coquette. Malgré le costume, il n'eut pas de peine à sortir son bourdon et à commencer l'attaque de la belle.

« Mon père, cria la fille, le pèlerin me passe quelque chose entre les jambes.

— Laisse faire le saint homme; serre-

le bien pour en avoir un enfant, et nous en aurons un prêtre. »

Le pèlerin, sa tâche achevée, se lève et sort dans la rue. Le pape qui ne dort pas, pense que Hadji-Stamatoulos est sorti pour pisser. Mais le voilà qui rentre et se recouche. Personne ne s'aperçoit que ce n'est plus le même pèlerin.

« Mon père, cria la fille, voilà le saint homme qui recommence ce qu'il m'a fait tout à l'heure.

— Serre-le bien. Tu auras un évêque! La fille serre et serre et s'amuse.

« Il faut que je sorte un instant, dit le pèlerin. »

Hadji-Stamatoulos revient, ou plutôt le troisième qui fit le voyage de Jérusalem.

« Mon père, le saint homme est enragé. Voilà qu'il se remet à me travailler.

— Serre fort! serre fort, ma fille! Nous n'aurons ni un pape, ni un évêque, mais bien le patriarche de Constantinople! »

(Indgé-Sou.)

LVIII

LE PHILOSOPHE

Un savant homme avait composé un livre de toutes les ruses que les femmes emploient ou ont employées pour tromper les hommes. Il portait toujours ce livre avec lui et se prétendait ainsi à l'abri des artifices féminins.

Etant en voyage, il arriva un jour devant la tente d'un Arabe du désert arabe. L'Arabe était absent et sa femme s'occupait de préparer le pilau et le mouton. Comme notre philosophe avait besoin de se reposer, il demanda l'hospitalité qui ne lui fut pas refusée, et s'assit à l'entrée de la tente. Alors seulement il remarqua que la femme était jeune et il jugea par ses yeux qu'elle devait être jolie. Craignant quelque tour, il ouvrit son livre et se mit à lire.

« Q'y a-t-il de si intéressant dans votre livre? lui demanda la jeune femme.

— C'est un recueil que j'ai composé et dans lequel j'ai réuni tous les tours passés et présents que les femmes ont faits à leurs maris ou à leurs amants. Je me suis assuré ainsi contre la malignité

de cet être pervers créé par Allah pour le malheur de l'homme.

- Votre livre est-il bien complet?
- Il n'y manque aucune ruse.
- En êtes-vous bien assuré?
- Comme de mon existence. »

Une idée vient à la malicieuse Arabe. Sans paraître s'occuper du philosophe, elle se déshabille, fait sa toilette et montre des merveilles qui ont bientôt fait de donner des idées amoureuses au pauvre savant.

Il referme son livre et s'approche de la belle.

« Comme tu es belle, ma mignonne, dit-il. Laisse-moi poser la main sur ta jolie poitrine, sur ce ventre sans un pli, sur ce Paradis que Dieu t'a mis entre les jambes comme une coupe de bonheur. »

La femme le laisse faire. Et quand le philosophe saisit sa plume pour la metre dans l'écritoire, la rusée s'écrie :

« Ciel! voici mon mari! il accourt sur son chameau le plus agile. Je n'ai que le temps de m'habiller. Il va vous tuer, car il est d'une jalousie épouvantable! »

Le pauvre philosophe ne sait que devenir.

« Sauvez-moi! implore-t-il.

— Où vous cacher?... Ah! tenez, met-

tez-vous dans ce coffre que je fermerai à clef. »

Le savant entre dans le coffre dont la femme referme la serrure.

Peu après arrive l'Arabe.

« Ah! mon ami, dit la femme en riant, figurez-vous qu'en votre absence il est venu ici une sorte de fou qui a voulu me faire violence. Je me suis défendue jusqu'au moment où je vous ai vu revenir. Saisi de peur, cet homme s'est caché dans ce coffre dont j'ai tiré la clef.

— Ah! le bandit! jure le Bédouin. Je vais le percer de mon yatagan. Donne-moi la clef! »

Dans le coffre, le philosophe était plus mort que vif!

« Voici la clef, mon ami! dit la femme. »

L'Arabe prend la clef et s'apprête à ouvrir.

« Arrêtez! lui crie sa femme. Vous avez perdu une piastre!

— Une piastre! Que me chantes-tu là?

— Oubliez-vous que nous avons fait un pari? N'est-il pas convenu que celui qui le premier recevra de l'autre quelque objet sans dire: « Cigogne! » perdra une piastre?

— C'est vrai, je l'avais oublié!

— Et vous voyez qu'avec cette histoire extraordinaire je vous ai fait prendre la clef sans que vous songiez à dire: « Cigogne! »

— C'est vrai, j'ai perdu. Reprends la clef.

— « Cigogne! » Merci. Donnez-moi une piastre et mangeons le pilau. »

Le repas fini, le Bédouin quitte la tente et remonte sur son chameau.

Quand il est bien loin, la femme met le philosophe en liberté.

« Allez, lui dit-elle, et n'oubliez pas d'ajouter ce tour à tous ceux que vous avez mis dans votre livre. »

(Constantinople, conte turc.)

LIX

LE BASSIN D'ÉPREUVE

Un roi d'Arménie avait marié son fils à une jolie princesse douée de toutes les qualités de l'esprit. Et comme ce roi avait été autrefois trompé par sa femme, pour éviter ce chagrin à son fils, il avait fait entourer le château de murail-

les infranchissables et, à l'unique porte, il avait placé une garde fidèle.

Les premiers temps du mariage, la jeune femme se trouva fort heureuse. Bientôt les caresses de son mari diminuèrent et la princesse rêva de quelque amant plus vigoureux qui ne laisserait pas en friche son jardin d'amour. Où le trouver, puisque son mari et son beau-père étaient les seuls hommes qui pouvaient pénétrer dans le palais et que tous les serviteurs appartenaient au sexe féminin ?

La malheureuse se désolait, quand un matin une vieille femme se trouva devant elle dans le jardin royal.

« Ma belle princesse, lui dit l'entremetteuse, je suis envoyée par un beau jeune homme qui se meurt d'amour pour vous, depuis qu'il a pu vous entrevoir à une fenêtre du palais. Comme je sais que vous vous ennuyez, j'ai pensé à venir vous demander un rendez-vous pour ce beau garçon ?

— Allez-vous-en, maudite vieille ! s'écria la princesse. Je ne sais ce qui me retient d'appeler mon mari et de vous faire mettre à mort ! Mais j'ai pitié de vos cheveux blancs. Sortez du palais

par une issue secrète que seule je connais. »

La jeune femme conduisit l'entremetteuse jusqu'à un aqueduc qui traversait la muraille.

« Passez par ici, dit-elle. Au bout de vingt pas, vous serez dans un coin de forêt et vous rentrerez facilement dans la ville. »

La vieille partit et s'empressa de prévenir le jeune homme qui se désola.

« Que vous êtes sot ! dit la commère en riant. Ne voyez-vous pas que la belle fille a voulu vous indiquer le moyen de pénétrer dans la place ? Prenez cette nuit le chemin de l'aqueduc et vous trouverez la princesse. »

Le jeune homme se rendit à ces raisons et le soir venu, guidé par la vieille, il entra dans le château.

La princesse l'attendait tout auprès dans un kiosque fleuri. Elle sauta au cou de l'inconnu et, sans plus d'explications, se déshabilla et laissa le galant défricher la vigne qui en avait tant besoin. En deux heures, le champ fut remis en bon état et arrosé merveilleusement.

« Il est temps de partir, dit alors la princesse. Tu connais le chemin de l'a-

queduc. Reviens toutes les deux nuits. Je t'attendrai dans le kiosque. »

A partir de cette nuit, l'amant fut fidèle au rendez-vous et la princesse n'eut plus à se plaindre de voir son champ en friche. Elle était redevenue vive, alerte et enjouée comme aux débuts de son mariage, ce qui finit par attirer l'attention du roi.

« Ma belle-fille a un amant, je le jure-rai! pensa le vieillard. Je vais la sur-veiller. »

Et une nuit il aperçut sa bru qui sortait furtivement de sa chambre et se dirigeait vers le kiosque.

Il attendit quelque temps et ne la voyant pas revenir, il s'avança vers le kiosque et, au clair de lune, il vit la princesse et un jeune homme qui tout nus s'étaient endormis dans les bras l'un de l'autre. Pénétrant sans bruit dans le pavillon il enleva l'anneau nuptial de sa belle-fille et rentra se coucher sans se douter que la princesse s'était réveil-lée et s'était aperçue du larcin et du voleur.

« Vite, fuis! ordonna la jeune femme. Laisse-moi arranger cette affaire. »

Le galant parti par l'aqueduc, la prin-cesse rentre dans sa chambre et passe

dans celle de son mari. Elle a vite fait de l'éveiller par des caresses très sa-vantes.

« Je ne puis dormir, dit-elle. Vois ce beau clair de lune. Ah! que l'on serait bien tout deux à s'aimer dans le parc au chant des rossignols.

— Tu as raison, répond le prince. Al-lons coucher dans le kiosque. »

La rusée l'emmène et lui ayant per-suadé de se dévêtir complètement, elle continue avec lui la partie commencée avec son amant.

Le lendemain, le vieux roi n'a rien de plus pressé que de prévenir son fils des déportements de la jeune princesse.

« Oui, dit-il, je l'ai surprise nue dans les bras d'un autre homme et comme preuve je lui ai pris l'anneau que tu lui offris le jour de tes noces! »

Le prince se met à rire.

« Mon père, lui répond-il, je vous re-mercie de l'intérêt que vous prenez à mon honneur. Mais vous vous êtes abu-sé. C'est moi que vous avez trouvé en-dormi tout nu dans les bras de ma femme. Nous ne pouvions dormir à cau-se de la chaleur et nous sommes allés nous reposer dans le kiosque. »

Le vieux roi ne veut rien croire de cette

explication, tant il est certain que l'amooureux n'avait rien de la taille et de la figure de son fils. Le prince soutient avec non moins de conviction qu'il n'est pas cocu.

« Eh bien ! finit par dire le vieillard, nous soumettrons ta femme à l'épreuve du Bassin. »

Ce bassin était une grande pièce d'eau d'une vertu particulière. Celui ou celle qui faisait un faux serment coulait à pic dans le bassin dès qu'on l'y plongeait. Si le serment était véritable, l'accusé surnageait.

Il fut convenu que l'épreuve aurait lieu le lendemain devant toute la population rassemblée.

L'entremetteuse pénétra par l'aqueduc et rencontra la princesse qui la mit au courant de ce qu'avait décidé le roi.

« Dites à mon amant qu'il se couvre de haillons sordides, qu'il contrefasse le fou et l'insensé et qu'il se trouve sur la route qui mène au Bassin d'épreuve. Quand j'arriverai, il s'élancera sur moi, me prendra dans ses bras et m'embrassera. Pour le reste, qu'il me laisse agir à mon sentiment. »

Le lendemain, toute la ville fut sur le passage de la princesse. Un misérable

couvert de boue, vêtu de loques, gesticulait et criait comme un enragé. Les uns se reculaient pour ne pas se salir à son contact, d'autres le repoussaient à coups de bâton. Soudain le cortège arriva près du Bassin. On vit l'insensé courir à la princesse, la soulever dans ses bras solides et l'embrasser à plusieurs reprises. Les gardes, revenus de leur stupéfaction, chassèrent le pauvre fou.

La femme marcha vers le Bassin.

« Je jure, dit-elle que nul autre que mon mari et le pauvre malheureux de tout à l'heure ne m'a prise dans ses bras et ne m'a embrassée depuis le jour où je suis femme. »

Et elle sauta dans le Bassin d'épreuve sur lequel elle surnagea.

Le prince n'avait jamais douté de sa femme. Il la retira de l'eau d'épreuve et l'embrassa devant le peuple non sans crier bien haut que la princesse était la plus vertueuse des femmes du royaume.

Quant au vieux roi, il se retira vaincu qu'il y avait là-dessous quelque stratagème et qu'il ne lui servirait à rien de lutter avec une femme si habile. Prenant donc le bon parti de laisser son

fils seul juge de la vertu de sa femme, il accepta l'inévitable, ne s'en tracassa plus et ne fit plus rien pour gêner le besoin d'amour de sa bru.

(Constantinople, conte arménien.)

LX

LE BATON ENCHANTE

Un mendiant qui possédait un bâton enchanté, demanda un soir le gîte et le couvert à un prêtre très riche qui vivait, depuis son veuvage, avec une jeune domestique, sa maîtresse.

Le curé lui fit donner quelques croûtes de pain rassis, trois olives et un verre d'eau et l'envoya coucher dans le grenier.

Le matin, le vagabond se réveilla et s'aperçut qu'un trou dans le plancher lui permettait de voir ce qui se passait dans la chambre du prêtre. Il regarda. La servante toute nue marchait à quatre pattes et le papa, dans le même appareil, le bâton planté au bon endroit, la chevauchait, criant: « Hue! dia! hue! dia! hue! »

« J'ai trouvé ma vengeance! se dit le pauvre diable. »

Et, saisissant le bâton noueux qui l'aidait à marcher, il dit:

« Pope et servante, restez ainsi et sortez dans la rue! »

Vite, il dégringole l'échelle et suit la servante qui emporte, sans pouvoir s'arrêter, le curé dans la rue.

Bientôt des cris s'élèvent de partout. Tous les paysans accourent et voient le prêtre nu qui chevauche sa domestique, et qui crie: « Hue! dia! hue! dia! »

Une vieille femme s'écrie:

« C'est dégoûtant! Ah! chienne de garce! attends, je vais t'apprendre à faire la truie avec notre pasteur d'âmes! »

Et elle lui jette ce qui lui tombe sous la main, des cailloux, des oranges, enfin, une botte d'asperges sauvages qui va, par l'ordre du mendiant, se coller au derrière du curé.

Une vache aperçoit la botte d'asperges et va pour la manger. Le charme la saisit et la voilà qui ne peut lâcher les légumes.

La foule augmente. Un taureau sort de son étable, voit la vache, saute dessus et lui fait ce que le prêtre fait à la ser-

vante. Et le voilà aussi qui ne peut se dépêtrer de la vache.

Le propriétaire du taureau accourt et tire sa bête par la queue. Le voilà pris. Il appelle au secours. Sa femme arrive en chemise et saisit son mari par la culotte dont elle fait sauter la ceinture. Les enfants viennent et s'ajoutent à la grappe.

« Hue! dia! hue! dia! crie le prêtre. »

Et la servante court toujours à quatre pattes, et le village est sur les talons de l'attelage.

Le mendiant s'est assez vengé.

« Que chacun rentre chez soi! dit-il. »

Et, tandis qu'il continue son chemin, le curé et sa servante, enfin débarrassés, se sauvent au presbytère avec la rapidité d'un âne à qui on a mis le feu au derrière.

(*Lesbos.*)

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement des Editeurs	v
Notice sur l'Auteur.	vii
Les Contes érotiques de l'ancienne Grèce	xv
I. Le Fils du Roi et le Boucher.	1
II. Le Chauve.	5
III. Le Voyageur égaré.	10
IV. Le Plaisir et le Déplaisir	14
V. Trompé de Sacrement	28
VI. Le Cadi et la pauvre Femme.	32
VII. La Confession.	36
VIII. Pourquoi la Femme a un per- tuis et l'Homme un bâton.	41
IX. Le Cordonnier au Couvent.	42
X. Le Sacristain et le Diable.	52
XI. L'Homme qui coucha avec le	54
XII. Pour faire un Patriarche.	57
XIII. Les trois tours merveilleux.	64
XIV. Le Nid de Guêpes.	66
XV. Le Talisman d'Hadji-Deme- trios.	67
XVI. Le Marchand d'Huile qui se fait Cocu.	72
XVII. Le Cadi châtré.	77
XVIII. La Veuve et son Valet.	82
XIX. L'anneau magique.	84
XX. La Fille du Pope.	38

XXI. Le Dragon et le Laboureur.	93
XXII. L'Horoscope.	96
XXIII. Celui qui n'a pas de Sonnettes	99
XXIV. Ce que le Diable ne put faire.	106
XXV. Le Pou et la Puce.	113
XXVI. Les Pelottes de Fil.	114
XXVII. La Veuve vierge.	117
XXVIII. L'Aiguille.	118
XXIX. Le Pope et le Sacristain. . . .	119
XXX. L'Ane perdu.	121
XXXI. Les Paroles Magiques.	124
XXXII. A l'endroit et à l'envers. . . .	127
XXXIII. La Femme en couches. . . .	131
XXXIV. Le trou dans la planche. . . .	132
XXXV. Le chauve et la jeune fille. . .	134
XXXVI. Comme notre Ane.	135
XXXVII. Faut-il s'en aller?	137
XXXVIII. Les deux Sœurs.	139
XXXIX. La Femme qui en a un à louer.	142
LX. L'Alène du Cordonnier.	145
XLI. Celui qui en abat douze d'un seul coup.	149
XLII. Sermon d'un Curé.	153
XLIII. Celle du Pope.	154
XLIV. La Sainte-Relique de saint Cy- riaque.	155
XLV. Celui qui en avait deux.	163
XLVI. Après le Manger, le Boire. . .	165
XLVII. Les Chaussures.	169
XLVIII. Moïse en Terre Promise. . .	170
XLIX. Le Pope, le Juge et le riche Marchand.	174
L. Le Marchand de bon sens.	185

LI. Le doigt malade.	189
LII. L'Avaricieuse trompée.	192
LIII. Le mois de Mai.	195
LIV. La Femme chauve.	195
LV. La Servante de Cadi.	196
LVI. Le Forgeron.	197
LVII. Les trois Pélerins.	199
LVIII. Le Philosophe.	202
LIX. Le Bassin d'épreuve.	205
LX. Le Bâton enchanté.	212
Table des Matières.	215

Nous avons dû éliminer de ce recueil un grand nombre de contes anecdotiques licencieux basés sur des réparties ou des jeux de mots qui sont le sel du texte grec, turc ou arménien, et qui seraient inintelligibles pour des lecteurs étrangers à ces langues.

Nous avons aussi omis un non moins grand nombre de contes uniquement scatologiques et qui répugneraient à juste titre.